This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

2e Section La
Premoreau de 1716

BT
1100
.F33
A 458858

A S. A Madame La Princesse
Christine De Salm. 1729

LETTRES
SUR DIVERS SUJETS
CONCERNANT
LA RELIGION
ET
LA METAPHYSIQUE.

Par feu Meſſire FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTTE FENELON, *Précepteur de Meſſeigneurs les Enfans de France, & depuis Archevêque Duc de Cambray, Prince du ſaint Empire, &c.*

A PARIS,
Chez JACQUES ESTIENNE, rue ſaint Jacques, à la Vertu.

M. DCC. XVIII.
Avec Approbation, & Privilege du Roi.

A

SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLEANS,

REGENT DU ROYAUME.

MONSEIGNEUR,

VOTRE ALTESSE ROYALE a daigné m'ap-

429255

prendre l'occaſion qu'elle a donnée à quelques-unes de ces Lettres, en même tems qu'elle m'a permis d'avoir l'honneur de les lui preſenter. Que pourrois-je donner au public de plus avantageux à la memoire de l'Auteur, que cette preuve de la confiance dont Vous l'avez honoré pendant ſa vie, & de la protection que Vous accordez après ſa mort à ſes écrits? Tout m'engage donc,

MONSEIGNEUR, à

SE ROYALE, qu'une approbation du poids de la Vôtre, ſeroit recherchée avec empreſſement dans un particulier. Quelle ne doit pas être ma confiance dans la publication de cet Ouvrage, de ſçavoir déja le jugement avantageux que VOTRE ALTESSE ROYALE porte de ce qui lui en eſt connu? De quel ſuccès un tel jugement ne me répond-il pas? & que ne Vous dois-je pas, MONSEIGNEUR, de m'avoir donné une permiſſion dans laquelle je trouve un moïen de Vous aſſurer de la reconnoiſſance, du zele, de l'attachement,

& du profond reſpect avec leſquels je ſuis,

MONSEIGNEUR,

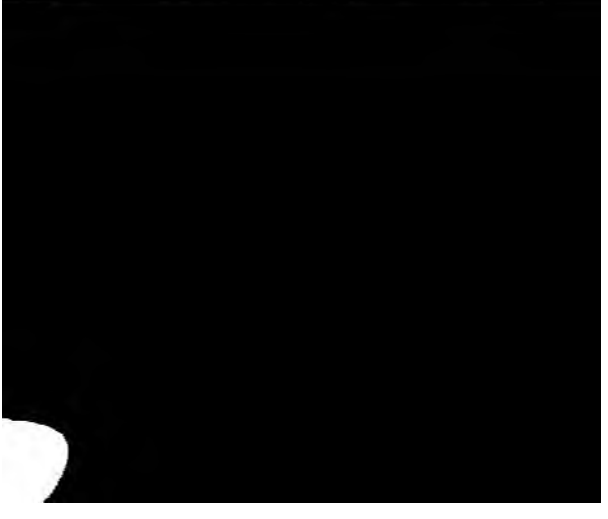
DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

PRÉFACE.

L'EXISTENCE d'un Etre infiniment parfait, une Immortalité heureuſe dans la contemplation de ſes grandeurs, un Culte qui conſiſte dans l'amour de ce qui eſt ſouverainement aimable, ſont des Idées ſi nobles & ſi conſolantes, qu'il faudroit les ſouhaiter vrayes ſuppoſé qu'on ne pût en démontrer la verité. Elles élevent l'homme

tout avec ſageſſe ; & cet amour adoucit toutes ſes peines & tourne en joïe toutes ſes amertumes. Il aime les autres hommes comme ſes freres, ſortis d'une même origine, deſtinez pour un même bonheur. Il ſe regarde non pas comme un être indépendant créé pour ſoi, mais comme une petite parcelle d'un tout qui compoſe le genre humain, & comme un membre d'une même famille dont il doit preferer le bien general à ſon bien particulier. C'eſt ainſi que la créance de ce que la Religion nous enſeigne, rend

BT
1100
.F33
A 458858



A S. A Madame La Princesse
Christine De Salm. 1729

quelle comparaiſon entre ces deux portraits de la vie du Juſte & de celle de l'Impie : Si la Religion eſt un Roman, c'eſt un Roman plein de charmes.

Mais graces à la ſouveraine Sageſſe, ſes veritez ſont non-ſeulement aimables & conſolantes, elles ſont encore évidentes & démonſtratives. Il y a deux manieres de les prouver. L'une par les raiſonnemens ſecs & abſtraits dont la ſubtilité échappe à la plûpart des hommes. Ces Démonſtrations peuvent convaincre l'eſprit par leur évidence, mais la

volonté n'eſt point guerie ni ébranlée.

Il y a une autre ſorte de preuves qui ramenent l'homme ſans ceſſe, à ſon propre cœur, qui lui font goûter la verité en même tems qu'elles la lui montrent, qui allient enſemble les pures lumiéres & les grands ſentimens. Tel eſt le caractere des Ecrits qu'on donne ici au public. C'eſt un Prelat qui a cherché à rendre les hommes Chrétiens en les rendant philoſophes. C'eſt auſſi ce qu'il falloit pour ceux à qui il écrivoit. LE GRAND PRINCE

qui a donné occaſion à une partie de ces Lettres, avoit dans la ſuperiorité de ſes lumieres & de ſon genie de quoi rendre inutiles tous les ſecours étrangers ſur les Demonſtrations purement métaphyſiques. Elles ne pouvoient échapper à la pénétration de ſon Eſprit. Il falloit des preuves capables d'intereſſer un grand Cœur, des preuves d'autant plus convaincantes qu'elles ſont ſimples, naïves, ſenſibles; des preuves enfin dont on ne peut effacer l'évidence en la combattant, & que l'on ſuppoſe même dans le ſecret

ſecret de ſon cœur, lorſque l'eſprit fait ſes efforts pour en douter. C'eſt ce qu'on trouvera dans cet Ouvrage.

TABLE DES TITRES

Contenus dans ce Volume.

LETTRE *ſur l'Exiſtence de Dieu, ſur le Culte digne de lui, & ſur la veritable Egliſe,* page 1

PREUVE *des trois principaux points néceſſaires au ſalut, pour ſoûmettre au joug de la foi.*

TABLE.

III. PARTIE. *Il n'y a que l'Eglise Catholique qui puisse enseigner ce culte d'une façon proportionnée au besoin de tous les hommes*, 28

LETTRE *sur le Culte de Dieu, l'Immortalité de l'ame, & le Libre-arbitre*, 39

I. CHAP. *L'Etre infiniment parfait exige un Culte de toutes les créatures intelligentes*, 40

II. CHAP. *L'ame de l'homme est immortelle*, 71

III. CHAP. *Du Libre-arbitre de l'homme*, 99

LETTRE *sur la Divinité & sur la Religion*, 143

REFLEXIONS *d'un homme qui examine en lui-même ce qu'il doit croire de la Religion*, 144

TABLE.

CHAP. I. *De ma Penſée*, 147

CHAP. II. *De mon corps, & de tous les autres corps de l'Univers*, 163

CHAP. III. *De la Puiſſance qui a formé mon corps, & qui m'a donné la penſée*, 179

CHAP. IV. *Du culte qui eſt dû à cette Puiſſance*, 186

CHAP. V. *De la Religion du Peuple Juif*, 200

CHAP. VI. *De la Religion Chrétienne*, 217

pour ne créer pas, . . . 239

LETTRE *sur la verité de la Religion, & sur sa pratique*, 255

Fin de la Table.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requeſtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut. Nôtre cher & bien amé le Sieur Marquis de Fenelon Nous ayant fait repreſenter qu'il deſireroit donner au public la ſuite des Ouvrages poſthumes du feu Sieur Archevêque de Cambray ſon oncle, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires. A ces cauſes, voulant favorablement traiter ledit Sieur Marquis de Fenelon, & lui donner des marques de nôtre reconnoiſſance & favoriſer ſon zele pour notre ſervice & pour le profit du public, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes de faire imprimer leſdits Ouvrages intitulez : *Lettres ſur l'Exiſtence de Dieu ; & ſur divers ſujets importans de Metaphyſique & de Religion ; Sermons, Diſcours & Entretiens ſur divers ſujets de pieté*, en telle forme, marge, caracteres, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume pendant le tems de dix années conſecutives, à compter du jour de la date deſ-

à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & interests : A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles : Que l'impression desdits Livres sera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs, en bon papier, & en beaux caracteres ; conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de les exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires de chacun dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur d'Agueſſeau ; le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Sieur Exposant, ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûëment signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est nôtre plaisir. Donné à Paris le neuviéme jour du mois de Novembre, l'an de grace mil sept cens dix-sept, & de nôtre Regne le troiſiéme. Par le Roy en son Conseil, DE S. HILAIRE.

Et ledit Sieur Marquis de Fenelon a cedé le present Privilege aux Sieurs Florentin Delaulne, & Jacques Estienne, Imprimeurs-Libraires, pour en joüir en son lieu & place. Fait à Paris le 15. Novembre 1717.

Registré le present Privilege, ensemble la Cession cy dessus sur le Registre 4. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 243. num. 276 & page 245. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aouſt 1703. A Paris, les 20. & 25. Novembre 1717.

Signé, DELAULNE, *Syndic.*

APPROBATION
de M. BRILLON, *Docteur & Profeſſeur de Sorbonne.*

J'Ay lû pour Monſeigneur le Chancelier ces *Lettres ſur l'Exiſtence de Dieu, la verité de la Religion, l'Immortalité de l'ame, la Liberté de l'homme &c.* Ces matieres ſont traitées avec une beauté d'eſprit & des graces auxquelles on reconnoît aiſément l'illuſtre Autheur. En Sorbonne, le 4. Août 1717.

BRILLON.

LETTRE

LETTRE
SUR
L'EXISTENCE DE DIEU,
SUR LE CULTE
DIGNE DE LUI,
ET SUR
LA VERITABLE EGLISE.

NE ſoyez nullement en peine, MONSIEUR, de vos deux grandes Lettres. Elles m'ont édifié & attendri. Je n'y vois que candeur, qu'amour de la vérité, que ſoin de l'approfondir, que zele pour la Religion, & que confiance en ma bonne volonté. Je ne veux être, ce me ſemble,

occupé que de mon miniſtere. Mais je ne ſuis point un Devot ombrageux, & facile à ſcandaliſer. Je m'attends à toutes ſortes de ſyſtêmes & d'objections. On n'établiroit rien de ſolide, ſi les perſonnes zélées pour la Religion ne ſe communiquoient pas en liberté les unes aux autres, les raiſonnemens captieux par leſquels on tâche de l'obſcurcir. Ce qui m'embaraſſe, eſt que vous avez écrit ayant la fiévre, & que je l'avois en vous liſant. Il m'en reſte beaucoup d'abattement. On me défend

préſenter ce que je penſe ſur divers points.

1°. Je n'ai point lû encore la préface que vous avez vûë. Elle eſt d'un Ecrivain habile, & que j'eſtime. Mais indépendamment de ce qu'elle contient, je vous avouë que le ſyſtême de Spinoſa ne me paroît point difficile à renverſer. Dès qu'on l'entame par quelque endroit, on rompt toute ſa prétenduë chaîne. Selon ce Philoſophe, deux hommes, dont l'un dit oüi, & l'autre non; dont l'un ſe trompe, l'autre croit la vérité; dont l'un eſt un ſcelerat, & l'autre eſt un homme très-vertueux, ne ſont qu'un même Etre indiviſible. C'eſt ce que je défie tout homme ſenſé de croire jamais ſérieuſement dans la pratique. La ſecte des Spinoſiſtes eſt donc une ſecte de menteurs, & non.

de Philoſophes. De plus, on ne peut connoître une modification, qu'autant qu'on connoît déja la ſubſtance modifiée. Il faut connoître un corps coloré, pour concevoir une couleur ; un corps mobile, pour en concevoir le mouvement, &c. Il faut donc que Spinoſa commence par nous donner une idée de cette ſubſtance infinie, qui accorde dans ſon être ſimple & indiviſible les modifications les plus oppoſées, dont l'une eſt la négation de l'autre. Il faut qu'il trouve une multiplication infi-

font honneur de reconnoî-
un Dieu Createur, dont la
ſe ſaute aux yeux dans tous
uvrages : mais, ſelon eux,
ieu ne ſeroit ni bon, ni ſage,
voit donné à l'homme le
arbitre, c'eſt-à-dire, le
voir de pécher, de s'égarer
à fin derniere, de renverſer
dre, & de ſe perdre éternel-
ent. Selon eux, l'homme
poſe à lui-même, quand il
agine être le maître de choi-
ntre deux partis. Cette illu-
flateuſe, diſent-ils, vient de
que la volonté de l'homme
eut être contrainte dans ſon
pre acte, qui eſt ſon vouloir.
ne peut être déterminée
par ſon plaiſir, qui eſt ſon
que reſſort. Entre divers plai-
, c'eſt toûjours le plus fort
la détermine invincible-
t. Ainſi elle ne veut jamais

que ce qui lui plaît davantage de vouloir. Voilà ce qui forme une ridicule chimere de liberté. L'homme, diſent-ils encore, eſt ſans ceſſe néceſſité à vouloir un ſeul objet, tant par la diſpoſition intérieure de ſes organes, que par les circonſtances des objets extérieurs en chaque occaſion. Il croit choiſir, pendant qu'il eſt néceſſité à vouloir toûjours ce qui lui offre le plus de plaiſir. Suivant ce ſyſtême, en ôtant toute réelle liberté, on ſe débaraſſe de tout mérite, de tout blâme, & de tout enfer. On admire Dieu ſans le crain-

tionnez aux eſprits les plus ſimples & les plus groſſiers. La difficulté de trouver ces raiſons proportionnées & convainquantes, vous tente de croire que Dieu ne prépare le ſalut, qu'aux ſeuls Elûs, qu'il conduit par le cœur, & non par l'eſprit; par l'attrait de la ſeule Grace, & non par la lumiere de la raiſon. Mais remarquez, s'il vous plaît, deux inconveniens de ce ſyſtême. Le premier eſt, que ſi on ſuppoſoit que la Foi vient aux hommes par le cœur ſeul ſans l'eſprit, & par un inſtinct aveugle de grace, ſans un raiſonnable diſcernement de l'autorité à laquelle on ſe ſoumet pour croire les myſteres, on courroit riſque de faire du Chriſtianiſme un phanatiſme, & des Chrétiens des Enthouſiaſtes. Rien ne ſeroit plus dangereux pour le repos & pour le bon ordre du

genre humain. Rien ne peut rendre la Religion plus mépriſable & plus odieuſe. Le ſecond inconvenient eſt, que ſuivant ce ſyſtême, Dieu damneroit preſque tous les hommes, parce qu'ils ne croyent pas, & parce qu'ils n'obſervent pas tous ſes Commandemens. Quoique la Foy & les Commandemens leur fuſſent réellement impoſſibles, faute de ſecours proportionnez à leur beſoin pour croire & pour obſerver les Commandemens évangeliques, ce ſeroit tourner la Religion en ſcandale, & ſou-

tre les blaſphémes des Manichéens, qu'en avoüant qu'aucun homme *ne doit* jamais à Dieu *que ce qu'il en a reçû*. Il en conclut deux choſes: l'une eſt, que tout homme a reçû un ſecours prévenant, & proportionné à ſon beſoin, pour vaincre les tentations de ſa concupiſcence, pour éviter tout mal, & pour pratiquer tout bien, conformément à ſa raiſon. L'autre eſt, qu'il a reçû de quoi vaincre ſon ignorance, *en cherchant avec ſoin & pieté, s'il le veut*, ce qui lui manque pour la foi; auquel cas la Providence lui fourniroit des moyens convenables, pour parvenir de proche en proche à la foi des myſteres, aux vertus évangeliques & au ſalut. Les moyens de Providence tant intérieurs qu'extérieurs ſont ineffables, & d'une varieté infinie,

ſuivant ce Pere. Il eſt auſſi impoſſible de les expliquer en détail, qu'il eſt impoſſible d'expliquer comment un homme eſt parvenu de proche en proche à un certain degré de ſageſſe & de vertu, à certains préjugez, &c. On y arrive par des combinaiſons innombrables de l'éducation, des exemples, des lectures, des converſations, des amis, des expériences, des reflexions, & des inſpirations intérieures, par leſquels Dieu opere inſenſiblement dans le fond des cœurs. Non ſeulement les au-

hors qu'au dedans tout ce qui a ſervi de reſſort pour remuer ſon cœur. Ce que chacun ne peut faire pour retrouver ſes propres traces, Dieu le fera dans ſon jugement. Il y ſera victorieux, parce qu'il développera à chaque homme tous les replis de ſon cœur dans une chaîne de moyens, par leſquels il n'a tenu qu'à lui de chercher, de connoître la vérité, de l'aimer, de la ſuivre, & d'y trouver ſon ſalut. Ces moyens, quoiqu'inexpliquables en détail, ſont très-certains en gros. Leur varieté, leur combinaiſon ſecrete, leur facilité à nous échapper, nous en dérobent ſouvent la connoiſſance diſtincte; mais Dieu infiniment juſte & bon ne mérite-il pas bien d'être crû ſur l'enchaînement & ſur la proportion de ces moyens qu'il a pré-

parez ? N'en eſt-il pas meilleur juge que nous, puiſque nous négligeons ces moyens juſqu'à n'y faire preſque jamais aucune attention ? Si un homme ſe trouvoit tout à coup en s'éveillant dans une iſle deſerte, quelle prodigieuſe recherche ne feroit-il point pour découvrir par quelle avanture il y auroit été tranſporté ? Nous nous trouvons tout à coup en ce monde, comme tombez des nuës, nous ne ſçavons ni ce que nous ſommes, ni d'où nous venons, ni où nous ſommes venus, ni avec qui nous

dolence monſtrueuſe eſt le grand péché d'infidélité. *Non piè quærunt*, dit S. Auguſtin. De quoi les hommes ne ſeroient-ils point capables, s'ils étoient ſinceres, humbles, dociles, & auſſi appliquez qu'un ſi grand bien le mérite ? Les petits enfans n'apprennent-ils pas en peu de tems les choſes & les termes de tout le détail de la vie humaine, & toute une langue ? Le peuple le plus groſſier n'apprend-il pas toute la fineſſe des arts ? Ce n'eſt pas tout. Que n'apprend-on pas avec ſubtilité & profondeur pour le mal ! L'eſprit ne manque que pour le bien. On n'eſt bouché que pour les choſes qu'on n'aime pas. Aimez la vérité comme l'argent, vous devinerez ce qui eſt le plus obſcur. Quand Dieu raſſemblera contre un homme tous les dons

naturels de la raiſon, & tous les ſecours ſurnaturels donnez pour le préparer à la foy; quand il lui montrera que ces graces en auroient attiré de plus grandes pour ſon ſalut, s'il n'eût pas négligé les premieres; cet homme verra tout à coup ce qu'il ne veut point voir ici bas. Quand même cette juſtice de Dieu ſeroit incomprehenſible, il faudroit la croire ſans la comprendre. Mais l'homme aime mieux ſe flatter, ſecoüer le joug, ſuppoſer que Dieu lui manque, diſputer ſur ſa propre liberté, quoiqu'il ne puiſſe en douter

mettre à une autorité qui leur propoſe les myſteres. Mais il faut obſerver deux choſes: l'une eſt, que l'eſprit le plus court & le plus bouché, s'étend & s'ouvre à proportion de ſa bonne volonté pour toutes les choſes, qu'il a beſoin de connoître. L'autre eſt, qu'il faut diſtinguer une connoiſſance ſimple & ſenſée d'une vérité, d'avec un approfondiſſement, par lequel un homme éxercé refute toutes les vaines ſubtilitez qui peuvent embroüiller cette vérité claire & ſimple. Il n'eſt pas néceſſaire que tout ignorant comprenne la Religion juſqu'à pouvoir refuter toutes les ſubtilitez, par leſquelles l'orgüeil & les paſſions tâchent de l'embroüiller. Il ſuffit que les ignorans croyent ce qui eſt vrai par une preuve véritable, mais implicitement con-

nuë. Diſputez contre un payſan, vous l'embaraſſerez ſur les vérités conſtantes de l'agriculture; il ne pourra pas vous répondre. Mais il n'heſitera point, & il continuëra avec certitude à labourer ſon champ. L'ignorant eſt de même pour la croyance de la Religion.

6°. Il y a long-tems qu'il me paroît important de former un plan, qui contienne des preuves des vérités néceſſaires au ſalut, leſquelles ſoient tout enſemble, & réellement concluantes, & proportionnées aux hommes ignorans. J'avois preſſé autrefois un ſçavant Prelat de l'executer. Il me l'avoit promis très-ſouvent. Je voudrois être capable de le faire. Cet ouvrage devroit être très-court : mais il faudroit un long travail & un grand talent pour l'executer.

Rien

Rien ne demande tant de genie qu'un ouvrage, où il faut mettre à la portée de ceux qui n'en ont point, les premieres véritez. Pour y réüſſir, il faut atteindre à tout, & embraſſer les deux extremitez du genre humain. Il faut ſe faire entendre par les ignorans, & reprimer la critique temeraire des hommes qui abuſent de leur eſprit contre la vérité. Je ne ſçaurois vous donner ici qu'une idée très-vague & très-défectueuſe de ce projet. Mais ce que je vous en propoſerai à la hate & en ſecret, eſt ſans conſequence; vous concevrez beaucoup plus que je ne puis vous dire en très-peu de lignes. Voici plûtôt une ſimple table des matieres, qu'une explication des preuves.

PREUVE DES TROIS principaux points néceſſaires au ſalut, pour ſoumettre au joug de la Foi, ſans diſcuſſion, les eſprits ſimples & ignorans.

PREMIERE PARTIE.

Il y a un Dieu infiniment parfait, qui a créé l'Univers.

IL ne faut qu'ouvrir les yeux, & qu'avoir le cœur libre,

par un naufrage dans une iſle deſerte ; il y apperçoit une maiſon d'une excellente architecture magnifiquement meublée ; il y voit des tableaux merveilleux ; il entre dans un cabinet, où un grand nombre de très-bons livres de tout genre ſont rangez avec ordre ; il ne découvre néanmoins aucun homme dans toute cette iſle ; il ne me reſte qu'à lui demander s'il peut croire que c'eſt le hazard ſans aucune induſtrie qui a fait tout ce qu'il voit. J'oſe le défier de parvenir jamais par ſes efforts à ſe faire accroire, que l'aſſemblage de ces pierres fait avec tant d'ordre & de ſymmetrie, que les meubles qui montrent tant d'art, de proportion & d'arrangement, que les tableaux qui imitent ſi bien la nature, que les livres qui trai-

tent ſi exactement les plus hautes ſciences, ſont des combinaiſons purement fortuites. Cet homme d'eſprit pourra trouver des ſubtilitez pour ſoûtenir dans la ſpeculation un paradoxe ſi abſurde : mais dans la pratique il lui ſera impoſſible d'entrer dans aucun doute ſerieux ſur l'induſtrie qui éclatte dans cette maiſon. S'il ſe vantoit d'en douter, il ne feroit que démentir ſa propre conſcience. Cette impuiſſance de douter, eſt ce qu'on nomme pleine conviction. Voilà, pour ainſi dire, le bout de la raiſon humaine. Elle ne peut aller plus loin. Cette comparaiſon démontre quelle doit être notre conviction ſur la Divinité à la vûë de l'Univers. Peut-on douter que ce grand ouvrage ne montre infiniment plus d'art que la maiſon que je

viens de repréſenter ? La difference qu'il y a entre un Philoſophe & un Payſan, eſt que le Payſan ſuit d'abord avec ſimplicité ce qui ſaute aux yeux ; au lieu que le Philoſophe ſéduit par ſes vains préjugez, employe la ſubtilité de ſes raiſonnemens à embroüiller ſa raiſon même. Voila la Divinité dans ſon point de vûë pour tout homme ſenſé, attentif, ſans orgüeil, & ſans paſſion. Loin d'avoir beſoin de raiſonner, il n'a que ſon raiſonnement à craindre. Il n'a pas plus de beſoin de méditer pour trouver ſon Dieu à la vûë de l'Univers, que pour ſuppoſer un Horloger à la vûë d'un horloge, ou un Architecte à la vûë d'une maiſon.

SECONDE PARTIE.

Il n'y a que le ſeul Chriſtianiſme qui ſoit un Culte digne de Dieu.

Il n'y a que la Religion Chrétienne qui conſiſte dans l'amour de Dieu. Les autres Religions ont conſiſté dans la crainte des Dieux qu'on vouloit appaiſer ; & dans l'eſperance de leurs bienfaits, qu'on tâchoit de ſe procurer par des honneurs, des prieres & des ſacrifices. Mais la ſeule Religion enſeignée par JESUS-CHRIST nous oblige à

pre, pour nous réduire à nous aimer par charité, comme quelque choſe qui appartient à Dieu, & qu'il veut que nous aimions en lui. Ce renverſement de tout l'homme eſt le rétabliſſement de l'ordre, & la naiſſance de l'homme nouveau. Voilà ce que l'eſprit de l'homme n'a pû inventer. Il faut qu'une puiſſance ſupérieure tourne l'homme contre lui-même, pour le forcer à prononcer cette ſentence foudroyante contre ſon amour propre. Il n'y a rien de ſi évidemment juſte, & il n'y a rien qui révolte ſi violemment le fonds de l'homme idolâtre de ſoi. Dieu ne peut être ſuffiſamment reconnu que par cet amour ſuprême. *Nec colitur ille niſi amando*, dit ſouvent S. Auguſtin. D'où vient donc que preſque tous les hommes ont pris le

change ? Ils ont mis le ſacrifice des animaux, l'encens, & les autres dons en la place du moi victime qu'il falloit immoler. Dites à l'homme le plus ſimple & le plus ignorant, qu'il faut aimer Dieu notre Pere, qui nous a fait pour lui ; cette parole entre d'abord dans ſon cœur, ſi l'orgüeil & l'amour propre ne le révoltent pas : il n'a aucun beſoin de diſcuſſion, pour ſentir que voilà la Religion toute entiere. Or il ne trouve ce vrai culte que dans le Chriſtianiſme. Ainſi il n'a ni à choiſir,

graiſſe de la terre, la roſée du ciel, les promeſſes myſterieuſes, les imperfections tolerées, les ceremonies legales, il ne reſtera qu'un Chriſtianiſme commencé. Le Chriſtianiſme n'eſt que le renverſement de l'idolâtrie de l'amour propre, & l'établiſſement du vrai culte de Dieu par un amour ſuprême. Cherchez bien, vous ne trouverez ce vrai culte, développé, purifié & parfait, que chez les Chrétiens. Eux ſeuls connoiſſent Dieu infiniment aimable. Je ne parle point des Mahometans; ils ne le méritent pas. Leur Religion n'eſt que le culte groſſier, ſervile, & purement mercenaire des Juifs les plus charnels, auquel ils ont ajoûté l'admiration d'un faux Prophete, qui de ſon propre aveu n'a jamais eu aucune preuve de miſſion. Tout hom-

me ſimple & droit ne peut s'arrêter que chez les Chrétiens, puiſqu'il ne peut trouver que chez eux le parfait amour. Dès qu'il le trouve là, il a trouvé tout, & il ſent bien qu'il ne lui reſte plus rien à chercher. Les myſteres ne l'effarouchent point; il comprend que toute la nature étant incomprehenſible à ſon foible eſprit, il ne doit pas s'étonner de ne pouvoir comprendre tous les ſecrets de la Divinité; ſa foibleſſe même ſe tourne en force, & ſes ténébres en lumiere, pour le rendre dé-

nous. C'eſt en ce ſens-là qu'il eſt vrai de dire qu'on trouve la vraye Religion par le cœur, & non par l'eſprit. En effet on la trouve ſimplement, par l'amour de Dieu infiniment aimable, non par le raiſonnement ſubtil des Philoſophes. Socrate même n'a preſque rien trouvé, pendant qu'une femmelette humble, & un artiſan docile trouvent tout en trouvant l'amour : *Confiteor tibi Pater, &c.* L'amour de Dieu décide de tout ſans diſcuſſion en faveur du Chriſtianiſme. C'eſt en ce ſens que l'ame eſt naturellement chrétienne, comme parle Tertullien.

TROISIE'ME PARTIE.

Il n'y a que l'Egliſe Catholique qui puiſſe enſeigner ce culte d'une façon proportionnée au beſoin de tous les hommes.

Tous les hommes, & ſur tout les ignorans, ont beſoin d'une autorité qui décide, ſans les engager à une diſcuſſion dont ils ſont viſiblement incapables. Comment voudroit-on qu'une femme de village, ou qu'un artiſan examinât le texte original, les éditions, les verſions

qui connoît la bonté de Dieu, & qui ſent ſa propre impuiſſance, doit donc ſuppoſer cette autorité donnée de Dieu, & la chercher humblement pour s'y ſoumettre ſans raiſonner. Où la trouvera-t-il ? Toutes les ſocietez ſéparées de l'Egliſe Catholique ne fondent leur ſéparation que ſur l'offre de faire chaque particulier juge des Ecritures, & de lui faire voir que l'Ecriture contredit cette ancienne Egliſe. Le premier pas qu'un particulier ſeroit obligé de faire pour écouter ces ſectes, ſeroit donc de s'ériger en juge entre elles, & l'Egliſe qu'elles ont abandonnée. Or quelle eſt la femme de village, quel eſt l'artiſan, qui puiſſe dire ſans une ridicule & ſcandaleuſe préſomption : Je vais éxaminer ſi l'ancienne Egliſe a bien ou mal in-

terpreté le texte des Ecritures. Voilà néanmoins le point eſſentiel de la ſéparation de toute branche d'avec l'ancienne tige. Tout ignorant qui ſent ſon ignorance, doit avoir horreur de commencer par cet acte de préſomption. Il cherche une autorité qui le diſpenſe de faire cet acte préſomptueux, & cet examen dont il eſt incapable. Toutes les nouvelles ſectes, ſuivant leur principe fondamental, lui crient : Liſez, raiſonnez, décidez. La ſeule ancienne Egliſe lui dit : Ne raiſonnez, ne décidez

impuiſſance, & à la bonté de Dieu ? Répréſentons-nous un paralitique qui veut ſortir de ſon lit, parce que le feu eſt à la maiſon : il s'adreſſe à cinq hommes qui lui diſent : Levez-vous, courez, percez la foule, ſauvez-vous de cet incendie. Enfin il trouve un ſixiéme homme qui lui dit : Laiſſez-moi faire, je vais vous emporter entre mes bras. Croira-t-il les cinq hommes qui lui conſeillent de faire ce qu'il ſent bien qu'il ne peut pas ? Ne croira-t-il pas plûtôt celui qui eſt le ſeul à lui promettre le ſecours proportionné à ſon impuiſſance ? Il s'abandonne ſans raiſonner à cet homme, & ſe borne à demeurer ſouple & docile entre ſes bras. Il en eſt préciſément de même d'un homme humble dans ſon ignorance ; il ne peut écouter ſérieuſement

les ſectes qui lui crient : Liſez, raiſonnez, décidez ; lui qui ſent bien qu'il ne peut ni lire, ni raiſonner, ni décider : mais il eſt conſolé d'entendre l'ancienne Egliſe qui lui dit : Sentez votre impuiſſance, humiliez-vous, ſoyez docile, confiez-vous à la bonté de Dieu, qui ne nous a point laiſſez ſans ſecours pour aller à lui. Laiſſez-moi faire, je vous porterai entre mes bras. Rien n'eſt plus ſimple & plus court que ce moyen d'arriver à la vérité. L'homme ignorant n'a beſoin ni de livre, ni de rai-

raiſonnemens, il n'a beſoin que de ſon impuiſſance, & de la bonté de Dieu, pour rejetter une flatteuſe ſéduction, & pour demeurer dans une humble docilité. Il ne lui faut que ſon ignorance bien ſenſée pour décider. Cette ignorance ſe tourne pour lui en ſcience infaillible. Plus il eſt ignorant, plus ſon ignorance lui fait ſentir l'abſurdité des ſectes qui veulent l'ériger en juge de ce qu'il ne peut examiner. D'un autre côté les ſçavans mêmes ont un beſoin infini d'être humiliez, & de ſentir leur incapacité. A force de raiſonner, ils ſont encore plus dans le doute que les ignorans: ils diſputent ſans fin entr'eux, & ils s'entêtent des opinions les plus abſurdes. Ils ont donc autant de beſoin que le peuple le plus ſimple, d'une autorité ſuprême qui

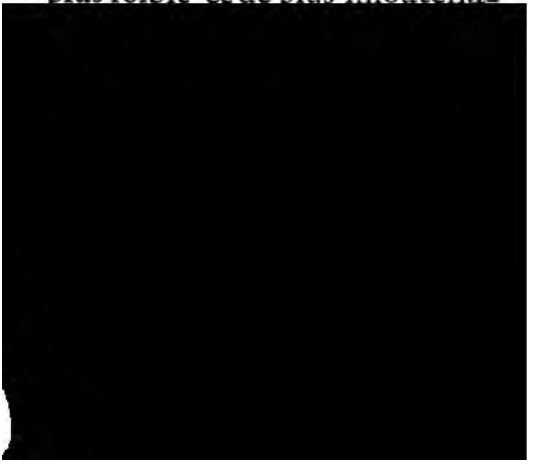
rabaiſſe leur préſomption, qui corrige leurs préjugez, qui termine leurs diſputes, qui fixe leurs incertitudes, qui les accorde entr'eux, & qui les réüniſſe avec la multitude. Cette autorité ſupérieure à tout raiſonnement où la trouverons-nous ? Elle ne peut être dans aucunes des ſectes, qui ne ſe forment, qu'en faiſant raiſonner les hommes, & qu'en les faiſant juges de l'Ecriture au deſſus de l'Egliſe. Elle ne peut donc ſe trouver que dans cette ancienne Egliſe, qu'on nomme Catholique. Qu'y a-t-il de plus ſimple,

viſiblement impoſſible & une préſomption ridicule, vous voilà Catholique.

Je comprends bien, MONSIEUR, qu'on fera contre ces trois véritez des objections innombrables. Mais n'en fait-on pas pour nous réduire à douter de l'éxiſtence des corps, & pour diſputer la certitude des choſes que nous voyons, que nous entendons, & que nous touchons à toute heure, comme ſi notre vie entiere n'étoit que l'illuſion d'un ſonge ? J'oſe aſſurer qu'on trouvera dans les trois principes que je viens d'établir, de quoi diſſiper toutes les objections en peu de mots, & ſans aucune diſcuſſion ſubtile.

Au reſte, je ne puis finir ſans vous répréſenter, MONSIEUR, que vous ne paroiſſez pas faire aſſez de juſtice à S. Auguſtin.

Il eſt vrai que ce Pere a écrit dans un mauvais tems pour le goût. Sa maniere d'écrire s'en reſſent. Il a écrit ſans ordre, à la hâte, & avec un excès de fertilité d'eſprit, à meſure que les beſoins d'inſtruire ou de refuter le preſſoient. Platon & Deſcartes, que vous loüez tant, n'ont eu qu'à méditer tranquillement, & qu'à écrire à loiſir, pour perfectionner leurs ouvrages : cependant ces deux Auteurs ont leurs défauts. Par exemple, que peut-on voir de plus foible & de plus inſoûtena-



monde indéfini de Deſcartes ? Si on raſſembloit tous les morceaux épars dans les ouvrages de S. Auguſtin, on y trouveroit plus de métaphyſique que dans ces deux Philoſophes. Je ne ſçaurois trop admirer ce génie vaſte, lumineux, fertile & ſublime.

Je voudrois me trouver pour un mois avec vous, MONSIEUR, dans une ſolitude, où nous n'euſſions qu'à chercher enſemble ce qui peut nourrir & édifier.

O rus, quando ego te aſpiciam, quandoque licebit, &c.

Perſonne ne peut vous honorer avec des ſentimens plus vifs & plus dignes de vous, que je le ferai le reſte de mes jours.

Il eſt vrai que ce Pere a écrit dans un mauvais tems pour le goût. Sa maniere d'écrire s'en reſſent. Il a écrit ſans ordre, à la hâte, & avec un excès de fertilité d'eſprit, à meſure que les beſoins d'inſtruire ou de refuter le preſſoient. Platon & Deſcartes, que vous loüez tant, n'ont eu qu'à méditer tranquillement, & qu'à écrire à loiſir, pour perfectionner leurs ouvrages : cependant ces deux Auteurs ont leurs défauts. Par exemple, que peut-on voir de plus foible & de plus inſoûtena-

monde indéfini de Deſcartes ? Si on raſſembloit tous les morceaux épars dans les ouvrages de S. Auguſtin, on y trouveroit plus de métaphyſique que dans ces deux Philoſophes. Je ne ſçaurois trop admirer ce génie vaſte, lumineux, fertile & ſublime.

Je voudrois me trouver pour un mois avec vous, MONSIEUR, dans une ſolitude, où nous n'euſſions qu'à chercher enſemble ce qui peut nourrir & édifier.

O rus, quando ego te aſpiciam, quandoque licebit, &c.

Perſonne ne peut vous honorer avec des ſentimens plus vifs & plus dignes de vous, que je le ferai le reſte de mes jours.

l'ame de l'homme eſt immortelle?

3°. L'Etre infiniment parfait peut-il avoir donné à l'homme le libre arbitre, qui eſt la liberté de renverſer l'ordre?

PREMIER CHAPITRE.

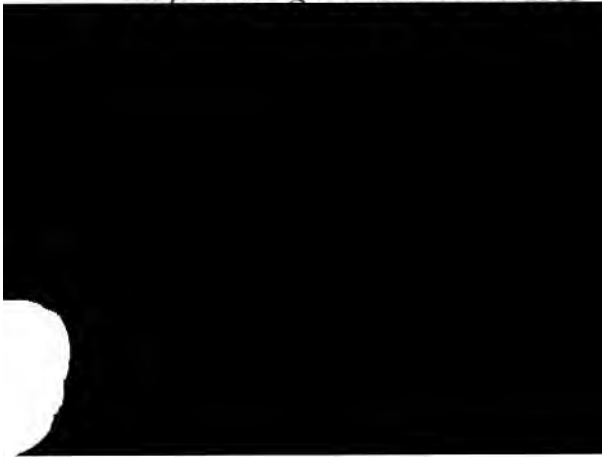
L'Etre infiniment parfait exige un Culte de toutes les creatures intelligentes.

LA vérité de l'éxiſtence de l'Etre infiniment parfait, eſt un principe ſi lumineux & ſi

I.

Nous ne pouvons pas douter que cet Etre ſi parfait ne s'aime ; puiſqu'étant juſte, il doit un amour infini à ſon infinie perfection. J'en concluds que ſi cet Etre faiſoit quelque ouvrage hors de lui, ſans le faire pour l'amour de lui-même, il agiroit moins parfaitement que les êtres imparfaits qui agiſſent pour l'amour de lui. L'on voit des hommes qui ſont ces êtres imparfaits, ſe propoſer l'Etre parfait pour fin de leurs ouvrages. Si donc l'Etre parfait ſe refuſoit injuſtement ce rapport de ces actions à lui-même, qui ſe trouve dans les actions des êtres imparfaits, il agiroit moins parfaitement que les hommes pieux. C'eſt ce qui eſt viſiblement impoſſible. Il faut donc conclure avec l'Ecriture,

que *Dieu a fait toutes choſes pour l'amour de lui-même.* D'un côté il eſt infiniment parfait en ſoi, de l'autre il eſt infiniment juſte, puiſque la juſtice entre dans la perfection infinie. Il ſe doit donc à lui-même tout ce qu'il fait, & il ne lui eſt permis de rien relâcher de ſes droits. Telle eſt ſa grandeur, qu'il ne peut agir que pour lui ſeul. Il ſe nomme lui-même *le Dieu jaloux.* La jalouſie qui eſt déplacée, & ridicule dans l'homme, eſt la juſtice ſuprême en Dieu. Il dit, comme il le doit: *Je ne donnerai point ma gloire à un autre.* Il ſe



agiſſoit ſans aucune fin, il agiroit d'une façon aveugle, inſenſée, où ſa ſageſſe n'auroit aucune part. S'il agiſſoit pour une fin moins haute que lui, il rabaiſſeroit ſon action au deſſous de celle de tout homme vertueux, qui agit pour l'Etre ſuprême. Ce ſeroit le comble de l'abſurdité. Concluons donc, ſans craindre de nous tromper, que Dieu fait tout pour lui-même.

II.

Cet Etre ſuprême, que nous nommons Dieu, ne peut avoir créé les êtres intelligens pour lui, qu'en voulant que ces êtres employent leur intelligence à le connoître, & à l'admirer; & leur volonté à l'aimer, & à lui obéïr. L'ordre ou la juſtice demande que notre intelligence

ſoit reglée, & que notre amour ſoit juſte. Il faut donc que Dieu ordre & juſtice ſuprême veüille que nous aimions ſa perfection infinie plus que notre finie perfection ; & que nous aimions cette bonté infinie plus que la bonté finie qu'il met en nous. Voilà le véritable & raiſonnable amour de la juſtice. Nous ne ſommes que des biens bornez, participez, & dépendans ; au lieu que le premier Etre eſt le bien unique ſource de tous les autres, le bien ſans bornes, le bien indépendant. Notre amour pour ce bien doit être auſſi en nous un amour unique ſource de tout autre amour, un amour ſans bornes, un amour indépendant de tout autre amour. Au contraire, l'amour de nous-mêmes doit être un amour dénué de cet amour pri-

mitif, un amour ruiſſeau de cette ſource, un amour dépendant, un amour borné & proportionné à la petite parcelle de bien qui nous eſt échûë en partage. Dieu eſt le tout, & nous ne ſommes qu'un rien revêtu par emprunt d'une très-petite parcelle de l'Etre. Nous ſommes non à nous, mais à celui qui nous a faits, & qui nous a donné tout juſqu'au moi : ce moi qui nous eſt ſi cher, & qui eſt d'ordinaire notre unique Dieu, n'eſt, pour ainſi dire, qu'un petit morceau qui veut être le tout. Il rapporte tout à ſoi, & en ce point il imite Dieu, & s'érige en fauſſe divinité. Il faut renverſer l'idole. Il faut rabaiſſer le moi, pour le réduire à ſa petite place. Il ne doit occuper qu'un petit coin de l'Univers, à proportion du peu de

perfection & d'être qu'il poſſede.

Il viendra en ſon rang, pour être eſtimé & aimé ſelon ſon vrai mérite. Voilà l'amour de la juſtice, voilà l'ordre. Il faut que Dieu ſoit mis en la place que le moi n'avoit point de honte d'uſurper. Voilà ce que Dieu ſe doit à lui-même, voilà ce qu'il eſt juſte qu'il éxige de ſa créature capable de connoître & d'aimer. Il faut qu'en la créant, il ſe propoſe pour fin de ſon ouvrage, de ſe faire connoître comme vérité infinie, & de ſe

lui-même. Dès que vous ſuppoſerez que Dieu ſeul doit avoir d'abord tout notre amour, & qu'enſuite cet amour ne ſe répand ſur le moi, que comme ſur les autres biens bornez à proportion de ſes bornes, la Religion ſe trouvera toute développée dans notre cœur. Il n'y a qu'à laiſſer l'homme à ſon propre cœur, s'il eſt vrai qu'il ne s'aime que de l'amour de Dieu, & que l'amour propre n'eſt plus écouté.

III.

En ce cas il ne reſte plus aucune queſtion ſur le culte divin. Il n'y a point d'autre culte que l'amour, dit S. Auguſtin, *nec colitur niſi amando.* C'eſt le regne de Dieu au dedans de nous; c'eſt l'adoration en eſprit & en vérité; c'eſt l'unique

fin pour laquelle Dieu nous a faits. Il ne nous a donné de l'amour, qu'afin que nous l'aimions. Il faut rétablir l'ordre, en renverſant le déſordre qui a prévalu. Il faut mettre Dieu, qui eſt le tout, en la place que le moi occupoit, comme s'il eût été le tout, le centre, & la ſource univerſelle. Il faut réduire ce moi dans ſon petit coin, comme une foible parcelle du bien emprunté. En même tems il faut rendre à Dieu la place du tout, & avoir honte de l'avoir laiſſé ſi long-tems comme

prême que le moi uſurpoit ſans pudeur, & laiſſer au moi cette petite place, où l'on avoit rabaiſſé & rétreſſi Dieu. Faites que les hommes penſent de la ſorte, tous les doutes ſont diſſipez, toutes les révoltes du cœur humain ſont appaiſées, tous les prétextes d'impiété & d'irréligion s'évanoüiſſent. Je ne raiſonne point, je ne demande rien à l'homme, je l'abandonne à ſon amour; qu'il aime de tout ſon cœur ce qui eſt infiniment aimable, & qu'il faſſe ce qu'il lui plaira; ce qui lui plaira ne pourra être que la plus pure Réligion. Voilà le culte parfait : *nec colitur niſi amando.* Il ne fera qu'aimer & obéïr. *La nation des juſtes*, dit l'Ecriture, *n'eſt qu'obéïſſance & amour.*

IV.

Cet amour, dira-t-on, eſt un culte intérieur. Mais le culte extérieur où le trouvera-t-on ? Pourquoi ſuppoſer que Dieu le demande ? Mais ne voit-on pas que le culte extérieur ſuit néceſſairement le culte intérieur de l'amour. Donnez-moi une ſocieté d'hommes qui ſe regardent, comme n'étant tous enſemble ſur la terre qu'une ſeule famille, dont le pere eſt au Ciel. Donnez-moi des hommes qui ne vivent que du ſeul amour de ce Pere celeſte, qui n'aiment ni le prochain, ni eux-mêmes, que pour l'amour de lui, & qui ne ſoient qu'un cœur & une ame; dans cette divine ſocieté n'eſt-il pas vrai que la bouche parlera ſans ceſſe de l'abondance du cœur ? Ils admireront le

Très-haut, ils aimeront le Très-bon; ils chanteront ſes loüanges; ils le béniront pour tous ſes bienfaits. Ils ne ſe borneront pas à l'aimer, ils l'annonceront à tous les peuples de l'Univers; ils voudront redreſſer leurs freres, dès qu'ils les verront tentez par l'orgüeil, ou par les paſſions groſſieres d'abandonner le bien-aimé. Ils gemiront de voir le moindre refroidiſſement de l'amour. Ils paſſeront au delà des mers, juſqu'au bout de la terre, pour faire connoître & aimer le pere commun aux peuples égarez, qui ont oublié ſa grandeur. Qu'appellez-vous un culte extérieur, ſi celui-là n'en eſt pas un? Dieu ſeroit alors *toutes choſes en tous*; il ſeroit le roi, le pere, l'ami univerſel; il ſeroit la loy vivante des cœurs. On ne parle-

roit que de lui, & pour lui ; il ſeroit conſulté, crû, & obéï. Helas ! ſi un Roi mortel, ou un vil pere de famille s'attire par ſa ſageſſe l'eſtime & la confiance de tous ſes enfans, on ne voit à toute heure que les honneurs qui lui ſont rendus. Il ne faut point demander où eſt ſon culte, ni ſi on lui en doit un. Tout ce qu'on fait pour l'honorer, pour lui obéïr, & pour reconnoître ſes graces, eſt un culte continuel qui ſaute aux yeux. Que ſeroit-ce donc, ſi les hommes étoient poſſedez de l'amour

tus qui en ſont inſéparables, l'homme doit à Dieu des cérémonies reglées & publiques ; mais ces cérémonies ne ſont point l'eſſentiel de la Réligion, qui conſiſte dans l'amour & dans les vertus. Ces cérémonies ſont inſtituées, non comme étant l'eſſentiel de la Réligion, mais ſeulement pour être les ſignes qui ſervent à la montrer, à la nourrir en ſoi-même, & à la communiquer aux autres. Ces cérémonies ſont à l'égard de Dieu, ce que les marques de reſpect ſont pour un pere, que ſes enfans ſaluent, embraſſent, & ſervent avec empreſſement ; ou pour un Roi qu'on harangue, qu'on met ſur un trône, qu'on environne d'une certaine pompe, pour frapper l'imagination des peuples, & devant qui on ſe proſterne. N'eſt-il pas évident que les

hommes attachez aux ſens, & dont la raiſon eſt foible, ont encore plus de beſoin d'un ſpectacle pour imprimer en eux le reſpect d'une majeſté inviſible, & contraire à toutes leurs paſſions, que pour leur faire reſpecter une majeſté viſible qui ébloüit leurs foibles yeux, & qui flatte leurs paſſions groſſieres ? On ſent la néceſſité du ſpectacle d'une cour pour un Roi, & on ne veut pas reconnoître la néceſſité infiniment plus grande d'une pompe pour le culte divin. C'eſt ne connoître pas le beſoin

culte à quelques démonſtrations extérieures, qu'on nomme des cérémonies. Dès que l'interieur y eſt, il faut que l'extérieur l'exprime, & le communique dans toute la ſocieté. Le genre humain juſqu'à Moyſe faiſoit des offrandes & des ſacrifices. Moyſe en a inſtitué dans l'Egliſe Judaïque. La Chrétienne en a reçû de JESUS-CHRIST. Qu'on tuë des animaux, qu'on brûle de l'encens, ou qu'on offre les fruits de la terre, qu'importe, pourvû que les hommes ayent des ſignes, par leſquels ils marquent leur amour pour Dieu. Tous les biens de la nature ſont ſes dons. On lui rend ce qu'on en a reçû, pour confeſſer qu'on le tient de lui. Par ces ſignes on ſe rappelle la majeſté de Dieu, & ſes bienfaits; on s'excite mutuellement à le prier, à le loüer, à eſperer

en lui, on cherche une certaine uniformité de ſignes, qui répréſentent l'union des cœurs, & qui empêche le déſordre dans le culte commun. Quand Dieu n'a point reglé ces cérémonies par des loix écrites, les hommes ont ſuivi la tradition dès l'origine du genre humain. Quand Dieu a reglé ces cérémonies par des loix écrites, les hommes ont dû les obſerver inviolablement. Les Proteſtans mêmes qui ont tant critiqué nos cérémonies, n'ont pû s'empêcher d'en retenir beaucoup, tant il eſt vrai que les hom-

VII.

On n'a qu'à comparer maintenant ces deux divers plans. Dans l'un, chacun reconnoiſſant le vrai Dieu, l'honoreroit intérieurement à ſa mode, ſans en donner aucun ſigne au reſte des hommes. Dans l'autre, on a un culte commun, par lequel chacun ſe recüeille, nourrit ſon amour, édifie ſes freres, annonce Dieu aux hommes qui l'ignorent, ou qui l'oublient. Que ce ſpectacle eſt aimable & touchant ! N'eſt-il pas clair que le ſecond plan eſt mille fois plus digne de l'Etre infiniment parfait, & plus accommodé au beſoin des hommes que le premier. Quiconque ſera bien reſolu à préférer Dieu à ſoi, & à porter le joug du Seigneur, n'héſitera jamais entre ces deux plans.

VIII.

On objecte que Dieu eſt infiniment au deſſus de l'homme, qu'il n'y a aucune proportion entr'eux, que Dieu n'a pas beſoin de notre culte; qu'enfin ce culte d'une volonté bornée eſt indigne de l'Etre infini en perfection. Il eſt vrai que Dieu n'a aucun beſoin de notre culte, ſans lequel il eſt heureux, parfait, & ſe ſuffiſant à lui-même: mais il peut vouloir ce culte? lequel, quoiqu'imparfait, n'eſt pas indigne de lui; & ce ne peut être que pour ce culte qu'il nous a créez. Quand il s'agit de ſavoir ce qui convient, ou ce qui ne convient pas à l'Etre infini, il ne faut pas le vouloir pénétrer par notre foible & courte raiſon. Le fini ne ſçauroit comprendre l'infini. C'eſt de l'infini même

qu'il faut apprendre ce qu'il peut vouloir, ou ne vouloir pas. Or le fait évident décide : D'un côté nous ne pouvons pas douter que l'Etre infini ne nous ait créez : de l'autre, nous voyons clairement qu'il ne peut point avoir eû, en nous créant, une fin plus noble & plus haute, que celle de ſe faire connoître & aimer par nous. Il eſt inutile de dire que cette connoiſſance & cet amour borné, ſont une fin diſproportionnée à la perfection infinie de Dieu. Quelqueimparfaite que ſoit cette fin, elle eſt néanmoins ſans doute la plus parfaite, que Dieu ait pû ſe propoſer en nous créant. Pour lever toute la difficulté, il faut diſtinguer ce que la créature peut faire, d'avec la complaiſance que Dieu en tire. L'action de la créature

qui connoît, & qui aime Dieu, eſt toûjours néceſſairement imparfaite, comme la créature même qui la produit. Elle eſt toûjours infiniment au deſſous de Dieu. Mais cette action de connoître & d'aimer Dieu, eſt la plus noble & la plus parfaite operation que Dieu puiſſe tirer de ſa créature, & qu'il puiſſe ſe propoſer comme la fin de ſon ouvrage. Si Dieu ne pouvoit tirer du néant aucune créature, qu'à condition d'en tirer quelque opération auſſi parfaite que la Divinité, il ne pourroit ja-

ſe ſoit propoſé de tirer de ſes créatures l'opération la plus noble & la plus parfaite que leur nature bornée & imparfaite peut produire. Or cette opération la plus parfaite du genre humain, eſt la connoiſſance & l'amour de Dieu. Ce que Dieu tire de l'homme ne peut être qu'imparfait comme l'homme même: mais Dieu en tire ce que l'homme peut produire de plus parfait; & il ſuffit pour l'accompliſſement de l'ordre, que Dieu tire de ſa créature ce qu'il en peut tirer de meilleur dans les bornes où il la fixe. Alors il eſt content de ſon ouvrage. Sa puiſſance a fait ce que ſa ſageſſe demande. Il ſe complaît dans ſa créature, & c'eſt cette complaiſance qui eſt ſa véritable fin. Or cette complaiſance n'eſt pas diſtinguée de lui; ainſi, à pro-

prement parler, il eſt lui-même ſa fin. L'action finie de la créature n'eſt que le ſujet de ſa complaiſance ; c'eſt la ſageſſe en laquelle il ſe complaît ; & cette complaiſance eſt infiniment parfaite comme lui, puiſqu'elle eſt infiniment juſte & ſage.

IX.

Nous ne ſçaurions douter que les hommes ne connoiſſent Dieu, & que pluſieurs d'entr'eux ne l'aiment, ou du moins ne deſirent de l'aimer. Il eſt donc plus clair que le jour que Dieu a voulu ſe faire connoître, & ſe faire aimer : car ſi Dieu n'avoit pas voulu nous communiquer ſa connoiſſance & ſon amour, nous ne pourrions jamais ni le connoître, ni l'aimer. Je demande pourquoi eſt-ce que Dieu nous a donné cette ca-

pacité de le connoître & de l'aimer ? Il eſt manifeſte que c'eſt le plus précieux de tous ſes dons. Nous l'a-t-il accordé d'une maniere aveugle, & ſans raiſon, par pur hazard, ſans vouloir que nous en fiſſions aucun uſage ? Il nous a donné des yeux corporels, pour voir la lumiere du jour. Croirons-nous qu'il nous a donné les yeux de l'eſprit, qui ſont capables de connoître ſon éternelle vérité, ſans vouloir qu'elle ſoit connuë de nous ? J'avouë que nous ne pouvons ni connoître, ni aimer infiniment, l'infinie perfection. Notre plus haute connoiſſance demeurera toûjours infiniment imparfaite, en comparaiſon de l'Etre infiniment parfait. En un mot, quoique nous connoiſſions Dieu, ce ne peut jamais être que par une connoiſſance bornée ; mais nous

le connoiſſons tellement, que nous diſons tout ce qu'il n'eſt point, & que nous lui attribuons les perfections qui lui conviennent, ſans aucune crainte de nous tromper. Il n'y a aucun autre être dans la nature que nous confondions avec Dieu; & nous ſçavons le répréſenter avec ſon caractere d'infini, qui eſt unique & incommunicable. Il faut que nous le connoiſſions bien diſtinctement, puiſque la clarté de ſon idée nous force à le préférer à nous-mêmes. Une idée qui va juſqu'à détrôner le moi

Dieu, que je porte au fonds de moi-même; c'eſt l'infini contenu dans le fini. Ce que j'ai au dedans de moi me ſurpaſſe ſans meſure. Je ne comprens pas comment je puis l'avoir dans mon eſprit; je l'y ai néanmoins. Il eſt inutile d'éxaminer comment je puis l'avoir, puiſque je l'ai. Le fait eſt clair & déciſif. Cette idée ineffaçable & incomprehenſible de l'Etre divin, eſt ce qui me fait reſſembler à lui, malgré mon imperfection & ma baſſeſſe. Comme il ſe connoît & s'aime infiniment, je le connois & l'aime ſelon ma meſure. Je ne puis connoître l'infini, que par une connoiſſance finie; & je ne puis l'aimer que d'un amour fini comme moi; mais je le connois néanmoins comme étant infini, & je veux l'aimer du plus grand amour dont il m'a rendu capa-

ble. Je voudrois ne pouvoir mettre aucune borne à mon amour pour une perfection qui n'eſt point bornée. Il eſt vrai encore une fois que cette connoiſſance & cet amour n'ont point une perfection égale à leur objet ; mais l'homme, qui connoît & qui aime Dieu ſelon toute ſa meſure de connoiſſance & d'amour, eſt incomparablement plus digne de cet Etre parfait, que l'homme qui ſeroit comme ſans Dieu en ce monde, ne ſongeant ni à le connoître, ni à l'aimer. Voilà deux divers plans de l'ouvrage de Dieu. L'un eſt auſſi digne de ſa ſageſſe & de ſa bonté, qu'on le peut concevoir. L'autre n'en eſt nullement digne, & n'a aucune fin raiſonnable : il eſt facile de conclure quel eſt celui que Dieu a ſuivi.

X.

L'homme en ſe rabaiſſant, ne cherche que l'indépendance ; c'eſt une humilité trompeuſe & hypocrite. On veut s'éxagerer à ſoi-même ſa baſſeſſe, ſon néant, & la diſproportion infinie qui eſt entre Dieu & ſoi, pour ſecoüer le joug de Dieu, & pour devenir une eſpece de petite Divinité à ſa mode, en contentant toutes ſes paſſions déréglées, & ſe faiſant le centre de tout ce qui eſt autour de ſoi. On eſt ravi de mettre Dieu dans une ſupériorité & une diſproportion infinie où il ne daigne ni nous obſerver, ni nous rapporter à ſa gloire, ni s'intéreſſer à nous, ni nous redreſſer, ni nous perfectionner, ni nous récompenſer, ni nous punir. Mais ne voit-on pas que la diſtance infinie qui eſt entre

Dieu & nous, ne l'empêche point d'être ſans ceſſe tout auprès & au dedans de nous, & que c'eſt même cette perfection infiniment ſupérieure à la nôtre, qui le met en état de faire toutes choſes en nous, & d'être plus près de nous que nous-mêmes? Comment veut-on que celui qui fait que nos yeux voyent, que nos oreilles entendent, que notre eſprit connoît, & que notre volonté aime, ne ſoit pas attentif à tout ce qu'il opére au dedans de nous? Comment peut-il ne s'intéreſſer pas à ce

hauteur, qu'il ne daigne pas veiller ſur les hommes, & que chacun, ſans être gêné par ſes regards, puiſſe vivre ſans regle au gré de ſon orgüeil & de ſes paſſions. En faiſant ſemblant d'élever Dieu de la ſorte, on le dégrade; car on en fait un Dieu indolent ſur le bien & ſur le mal, ſur le vice & ſur la vertu de ſes créatures, ſur l'ordre & ſur le deſordre du monde qu'il a formé. En faiſant ſemblant de s'abaiſſer ſoi-même, on s'érige en divinité, on renverſe toute ſubordination, on ſe donne toute licence, on ſe promet toute impunité, on veut ſe mettre au deſſus de ſa raiſon même.

Encore une fois, comparez ces deux plans, dont l'un nous preſente un Dieu ſage, bon, vigilant, qui arrange, qui cor-

rige, qui récompenſe, qui veut être connu, aimé, obeï, & dont l'autre nous preſente un Dieu inſenſible à notre conduite; qui n'eſt touché ni de la vertu, ni du vice, ni de la raiſon ſuivie, ni de la raiſon violée par ſes créatures; qui abandonne l'homme au gré de ſon orgüeil inſenſé, & de tous ſes deſirs brutaux; qui le néglige après l'avoir fait, & qui ne ſe ſoucie d'en être ni connu, ni aimé, quoiqu'il lui ait donné de quoi le connoître, & de quoi l'aimer. Comparez ces deux plans, & je

SECOND CHAPITRE.

L'Ame de l'homme eſt immortelle.

CETTE queſtion ne ſera point difficile à éclaircir, dès qu'on voudra la reduire à ſes bornes, & la ſéparer de ce qui va plus loin.

I.

Il eſt vrai que l'ame de l'homme n'eſt point un être conſtant par ſoi-même, & qui ait une éxiſtence néceſſaire : il n'y a qu'un Etre qui ait l'éxiſtence par ſoi, qui ne puiſſe jamais la perdre, & qui la donne, comme il lui plaît, à tous les autres. Dieu n'auroit beſoin d'aucune action pour anéantir l'ame de l'homme. Il n'auro t qu'à laiſſer ceſſer un moment l'action par

laquelle il continuë ſa création en chaque moment, pour la replonger dans l'abîme du néant, d'où il l'a tirée, comme un homme n'a beſoin que de lâcher la main, pour laiſſer tomber une pierre qu'il tient en l'air. Elle tombe d'abord par ſon propre poids. La queſtion qu'on peut faire raiſonnablement, ne conſiſte donc nullement à ſçavoir ſi l'ame de l'homme peut être anéantie, en cas que Dieu le veüille; il eſt manifeſte qu'elle peut l'être, & il ne s'agit que de la volonté de Dieu à cet égard.

en ſoi de telles cauſes. En voici la preuve négative. Dès qu'on a ſuppoſé la diſtinction très-réelle du corps & de l'ame, on eſt tout étonné de leur union ; & ce n'eſt que par la ſeule puiſſance de Dieu qu'on peut concevoir comment il a pû unir, & faire opérer de concert deux natures ſi diſſemblables. Les corps ne penſent point ; les ames ne ſont ni diviſibles, ni étenduës, ni figurées, ni revêtuës des proprietez corporelles. Demandez à toute perſonne ſenſée, ſi la penſée qui eſt en elle eſt ronde ou quarrée, blanche ou jaune, chaude ou froide, diviſible en ſix, ou en douze morceaux : Cette perſonne au lieu de vous répondre ſérieuſement, ſe mettra à rire. Demandez-lui ſi les atômes, dont ſon corps eſt com-

poſé, ſont ſages ou foux, s'ils ſe connoiſſent, s'ils ſont vertueux, s'ils ont de l'amitié les uns pour les autres, ſi les atômes ronds ont plus d'eſprit & de vertu que les atômes quarrez; cette perſonne rira encore, & ne pourra pas croire que vous lui parliez ſérieuſement. Allez plus loin, ſuppoſez des atômes de la figure qu'il lui plaira, dites-lui qu'elle les ſubtiliſe tant qu'elle voudra, & demandez-lui s'il viendra enfin un moment où les atômes, après avoir été ſans aucune

tes des queſtions pueriles ; elle en rira comme des métamorphoſes ou des contes les plus extravagans. Le ridicule de ces queſtions montre parfaitement, qu'il n'entre aucune des proprietez du corps dans l'idée que nous avons d'un eſprit, & qu'il n'entre aucune des proprietez de l'eſprit ou être penſant, dans l'idée que nous avons du corps ou être étendu. La diſtinction réelle, & l'entiere diſſemblance de nature de ces deux êtres étant ainſi établies, on ne doit nullement s'étonner que leur union, qui ne conſiſte que dans une eſpece de concert ou de rapport mutuel entre les penſées de l'un & les mouvemens de l'autre, puiſſent ceſſer, ſans qu'aucun de ces deux êtres ceſſe d'éxiſter. Il faut au contraire s'éton-

nier comment deux êtres de nature ſi diſſemblable peuvent demeurer quelque tems dans ce concert d'operation. A quel propos concluroit-on donc, que l'un de ces êtres ſeroit anéanti, dès que leur union, qui leur eſt ſi peu naturelle, viendroit à ceſſer ? Répréſentons-nous deux corps qui ſont abſolument de même nature ; ſéparez-les, vous ne détruiſez ni l'un ni l'autre. Bien plus, l'éxiſtence de l'un ne peut jamais prouver l'éxiſtence de l'autre ; & l'anéantiſſement de l'autre ne peut jamais prouver l'anéantiſſement

tre, il peut éxiſter, ou être anéanti ſans cet autre corps. Leur diſtinction fait leur indépendance mutuelle. Que ſi l'on doit raiſonner ainſi de deux corps qu'on a ſéparez, & qui ſont entierement de même nature, à combien plus forte raiſon doit on raiſonner de même d'un eſprit & d'un corps, dont l'union n'a rien de naturel, tant leurs natures ſont diſſemblables en tout. D'un côté la ceſſation d'une union ſi accidentelle à ces deux natures ne peut être ni à l'une ni à l'autre une cauſe d'anéantiſſement; de l'autre, l'anéantiſſement même de l'un de ces deux êtres ne ſeroit en aucune façon une raiſon ou cauſe d'anéantiſſement pour l'autre. Un être qui n'eſt nullement la cauſe de l'éxiſtence de l'autre, ne peut pas être la cauſe de ſon

anéantiſſement. Il eſt donc clair comme le jour, que la déſunion du corps & de l'ame ne peut opérer l'anéantiſſement ni de l'ame, ni du corps, & que l'anéantiſſement même du corps n'opéreroit rien pour faire ceſſer l'éxiſtence de l'ame.

III.

L'union du corps & de l'ame ne conſiſtant que dans un concert ou rapport mutuel entre les penſées de l'un, & les mouvemens de l'autre, il eſt facile de voir ce que la ceſſation de ce

nature & en opérations à ce concert pour opérer enſemble. Faites ceſſer la volonté purement arbitraire & toute-puiſſante de Dieu, ce concert, pour ainſi dire, ſi forcé ceſſe auſſi-tôt : comme une pierre tombe par ſon propre poids, dès qu'une main ne la tient plus en l'air, chacune de ces deux parties rentre dans ſon indépendance naturelle d'opération à l'égard de l'autre. Il doit arriver delà, que l'ame, loin d'être anéantie par cette déſunion, qui ne fait que la remettre en ſon état naturel, eſt alors libre de penſer indépendamment de tous les mouvemens des corps, de même que je ſuis libre de marcher tout ſeul, comme il me plaît, dès qu'on m'a détaché d'avec un autre homme, avec lequel une puiſſance ſupérieure

me tenoit enchaîné. La fin de cette union n'eſt qu'un dégagement & qu'une liberté, comme l'union n'étoit qu'une gêne & qu'un pur aſſujetiſſement ; alors l'ame doit penſer indépendamment de tous les mouvemens des corps, comme on ſuppoſe dans la Réligion Chrétienne, que les Anges qui n'ont jamais été unis à des corps, penſent dans le Ciel. Pourquoi donc craindroit-on l'anéantiſſement de l'ame dans cette déſunion, qui ne peut opérer que l'entiere liberté de ſes penſées.

les plus ſubtils s'exhalent ; la machine ſe diſſout, & ſe déconcerte. Mais en quelque endroit que la corruption ou le hazard en écarte les débris, aucune parcelle ne ceſſe jamais d'éxiſter ; & tous les Philoſophes ſont d'accord pour ſuppoſer, qu'il n'arrive jamais dans l'Univers l'anéantiſſement du plus vil & du plus imperceptible atôme. A quel propos craindroit-on l'anéantiſſement de cette autre ſubſtance très-noble & très-penſante, que nous appellons *l'ame* ? Comment pourroit-on s'imaginer que le corps qui ne s'anéantit nullement, anéantiſſe l'ame qui eſt plus noble que lui, qui lui eſt étrangere, & qui en eſt abſolument indépendante ? La déſunion de ces deux êtres ne peut pas plus opérer l'anéantiſſement

de l'un que de l'autre. On ſuppoſe ſans peine, que nul atôme du corps n'eſt anéanti dans le moment de cette déſunion des deux parties. Pourquoi donc cherche-t-on avec tant d'empreſſement des prétextes pour croire que l'ame, qui eſt incomparablement plus parfaite, eſt anéantie. Il eſt vrai qu'en tout tems Dieu eſt tout-puiſſant pour l'anéantir, s'il le veut; mais il n'y a aucune raiſon de croire qu'il le veüille faire dans le tems de la déſunion du corps, plûtôt que dans le tems

des proprietez corporelles. Elle n'a ni parties, ni figure, ni ſituation des parties entr'elles, ni mouvement ou changement de ſituation. Ainſi nul dérangement ne peut lui arriver. L'ame qui eſt le moi penſant & voulant, eſt un être ſimple, un en ſoi, & indiviſible. Il n'y a jamais dans un même homme deux moi, ni deux moitiez du même moi. Les objets arrivent à l'ame par divers organes, qui font les différentes ſenſations. Mais tous ces divers canaux aboutiſſent à un centre unique, où tout ſe réünit. C'eſt le moi qui eſt tellement un, que c'eſt par lui ſeul que chaque homme a une véritable unité, & n'eſt pas pluſieurs hommes. On ne peut point dire de ce moi qui penſe & qui veut, qu'il a diverſes parties jointes enſemble,

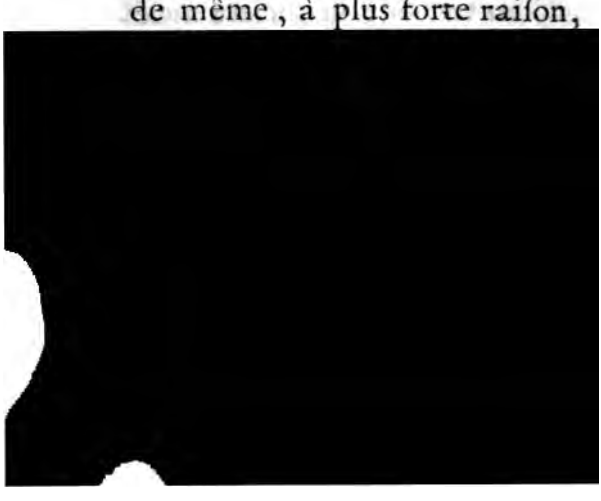
comme le corps eſt compoſé de membres liez entr'eux. Cette ame n'a ni figure, ni ſituation, ni mouvement local, ni couleur, ni chaleur, ni dureté, ni aucune autre qualité ſenſible. On ne la voit point, on ne l'entend point, on ne la touche point; on conçoit ſeulement qu'elle penſe, & veut, comme la nature du corps eſt d'être étendu, diviſible & figuré. Dès qu'on ſuppoſe la réelle diſtinction du corps & de l'ame, il faut conclure ſans héſiter, que l'ame n'a ni compoſition, ni di-

perdre cet arrangement qu'elle n'a pas, & qui ne convient point à ſa nature.

V.

On pourroit dire que l'ame n'étant créée que pour être unie avec le corps, elle eſt tellement bornée à cette ſocieté, que ſon éxiſtence empruntée ceſſe, dès que ſa ſocieté avec le corps finit. Mais c'eſt parler ſans preuve, & en l'air, que de ſuppoſer que l'ame n'eſt créée qu'avec une éxiſtence entierement bornée au tems de ſa ſocieté avec le corps. Où prend-on cette penſée bizarre, & de quel droit la ſuppoſe-t-on, au lieu de la prouver ? Le corps eſt ſans doute moins parfait que l'ame, puiſqu'il eſt plus parfait de penſer, que de ne penſer pas ; nous voyons néanmoins que l'éxiſ-

tence du corps n'eſt point bornée à la durée de ſa ſocieté avec l'ame : après que la mort a rompu cette ſocieté, le corps éxiſte encore juſques dans les moindres parcelles. On voit ſeulement deux choſes. L'une eſt, que le corps ſe diviſe, & ſe dérange ; c'eſt ce qui ne peut arriver à l'ame, qui eſt ſimple, indiviſible, & ſans arrangement : l'autre eſt, que le corps ne ſe meut plus avec dépendance des penſées de l'ame. Ne faut-il pas conclure, que tout de même, à plus forte raiſon,



en nature, qu'en opération. Comme le corps n'a pas beſoin des penſées de l'ame pour être mû, l'ame n'a aucun beſoin des mouvemens du corps pour penſer. Ce n'étoit que par accident que ces deux êtres ſi diſſemblables & ſi indépendans étoient aſſujettis à opérer de concert. La fin de leur ſocieté paſſagere les laiſſe opérer librement chacun ſelon ſa nature, qui n'a aucun rapport à celle de l'autre.

VI.

Enfin il ne s'agit que de ſçavoir ſi Dieu, qui eſt le maître d'anéantir l'ame de l'homme, ou de continuer ſans fin ſon éxiſtence, a voulu cet anéantiſſement ou cette conſervation. Il n'y a nulle apparence de croire qu'il veüille anéantir les ames, lui qui n'anéantit pas le

moindre atôme dans tout l'Univers ; il n'y a nulle apparence qu'il veüille anéantir l'ame dans le moment où il la ſépare du corps, puiſqu'elle eſt un être entierement étranger à ce corps, & indépendant de lui. Cette ſéparation n'étant que la fin d'un aſſujettiſſement à un certain concert d'opération avec le corps, il eſt manifeſte que cette ſéparation eſt la délivrance de l'ame, & non la cauſe de ſon anéantiſſement. Il faut néanmoins avoüer que nous devrions croire cet anéantiſſe-

contre toute vraiſemblance, doivent nous prouver que Dieu a parlé pour nous en aſſurer. Ce n'eſt nullement à nous à leur prouver que Dieu ne veut point faire cet anéantiſſement. Il nous ſuffit de ſuppoſer que l'ame de l'homme, qui eſt le plus parfait des êtres que nous connoiſſons après Dieu, doit ſans doute beaucoup moins perdre ſon éxiſtence, que les autres vils êtres qui nous environnent. Or l'anéantiſſement du moindre atôme eſt ſans éxemple dans tout l'Univers depuis la création. Donc il nous ſuffit de ſuppoſer, que l'ame de l'homme eſt, comme le moindre atôme, hors de tout danger d'être anéantie. Voilà le prejugé le plus raiſonnable, le plus conſtant, le plus déciſif. C'eſt à nos adverſaires à venir nous en dé-

poſſéder par des preuves claires & déciſives. Or ils ne peuvent jamais le prouver que par une déclaration poſitive de Dieu même. Quand un homme doit très-vraiſemblablement avoir penſé en faveur de ſon ami intime, ce qu'il penſe en toute occaſion en faveur des derniers d'entre les hommes, qui lui ſont le plus indifférens; chacun eſt en droit de croire qu'il penſe de même pour cet intime ami, à moins qu'il ne déclare le contraire. De plus, ſa volonté libre, & purement arbitraire,

feſte que nos adverſaires devroient nous prouver par quelque déclaration de Dieu même, qu'il eût fait contre l'ame de l'homme une exception toute ſinguliere à ſa loi générale de n'anéantir aucun être, & de conſerver l'éxiſtence du moindre atôme. Qu'on ſe taiſe donc, ou qu'on nous montre une déclaration de Dieu pour cette exception de ſa loi générale.

VII.

Nous produiſons le livre qui porte toutes les marques de Divinité, puiſque c'eſt lui qui nous a appris à connoître & aimer ſouverainement le vrai Dieu. C'eſt dans ce livre où Dieu parle ſi bien en Dieu, quand il dit, *je ſuis celui qui eſt.* Nul autre livre n'a peint Dieu d'une maniere digne de lui. Les

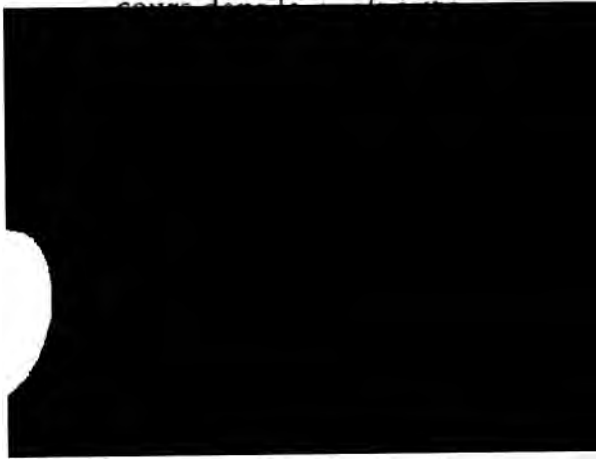
Dieux d'Homere ſont l'opprobre & la dériſion de la Divinité. Le Livre que nous avons en main, après avoir montré Dieu tel qu'il eſt, nous enſeigne le ſeul culte digne de lui. Il ne s'agit point de l'appaiſer par le ſang des victimes; il faut l'aimer plus que ſoi; il faut ne s'aimer plus que pour lui, & que de ſon amour; il faut ſe renoncer pour lui, & préférer ſa volonté à la nôtre; il faut que ſon amour opére en nous toutes les vertus, & n'y ſouffre aucun vice. C'eſt ce renverſement total du cœur de l'homme, que l'homme n'auroit jamais pû imaginer. Il n'auroit jamais inventé une telle Religion, qui ne lui laiſſe pas même ſa penſée & ſon vouloir, & qui le fait être tout à autrui. Lors même qu'on lui propoſe cette Religion avec la plus

ſuprême autorité, ſon eſprit ne peut la concevoir, ſa volonté ſe révolte, & tout ſon fond eſt irrité. Il ne faut pas s'en étonner, puiſqu'il s'agit de démonter tout l'homme, de dégrader le moi, de briſer cette idole, de former un homme nouveau, & de mettre Dieu en la place du moi, pour en faire la ſource & le centre de tout notre amour. Toutes les fois que l'homme inventera une Religion, il la fera bien différente; l'amour propre la dictera; il la fera toute pour lui, & celle-ci ne lui laiſſe rien. Celle-ci eſt néanmoins ſi juſte, que ce qui nous ſoûleve le plus contr'elle, eſt préciſément ce qui doit le plus nous convaincre de ſa vérité. Dieu tout, à qui tout eſt dû, & la créature rien, à qui rien ne doit demeurer qu'en Dieu, & pour Dieu.

déja ſi vraiſemblable par elle-même. Le même Dieu tout bon & tout puiſſant, qui pourroit ſeul nous ôter la vie éternelle, nous la promet ; c'eſt par l'attente de cette vie ſans fin, qu'il a appris à tant de Martyrs à mépriſer la vie courte, fragile & miſérable de leurs corps.

VIII.

N'eſt-il pas naturel que Dieu, qui éprouve dans cette courte vie chaque homme pour le vice & pour la vertu, & qui laiſſe ſouvent les impies achever leurs



formité entre les oracles de l'Ecriture, & la vérité que nous portons empreinte au fond de nous-mêmes : Tout eſt d'accord, la Philoſophie, l'autorité ſuprême des promeſſes, le ſentiment intime de la vérité dans nos cœurs.

D'où vient donc que les hommes ſont ſi indociles & ſi incrédules ſur l'heureuſe nouvelle de leur immortalité ? Les impies leur diſent qu'ils ſont ſans eſpérance, & qu'ils vont être abîmez dans peu de jours à jamais dans le gouffre du néant : ils s'en réjoüiſſent ; ils triomphent de leur prochaine extinction, eux qui s'aiment ſi éperdûëment : ils ſont charmez de cette doctrine pleine d'horreur. Ils ont un goût de déſeſpoir. D'autres leur diſent qu'ils ont une reſſource de vie éternelle, & ils

s'irritent contre cette reſſource ; elle les aigrit ; ils craignent d'en être convaincus. Ils tournent toute leur ſubtilité à chicaner contre ſes preuves déciſives. Ils aiment mieux périr en ſe livrant à leur orgüeil inſenſé, & à leurs paſſions brutales, que vivre éternellement, en ſe contraignant pour embraſſer la vertu. O phrénéſie monſtrueuſe ! O amour propre extravagant, qui ſe tourne contre ſoi-même ! O homme devenu ennemi de ſoi à force de s'aimer ſans regle !

TROISIE'ME CHAPITRE.

Du libre Arbitre de l'Homme.

CETTE queſtion ſera bientôt décidée, ſi on veut l'éxaminer, avec la même modération, & auſſi ſobrement qu'on éxamine toutes les queſtions les plus importantes dans l'uſage de la vie humaine.

I.

Il ne s'agit point d'éxaminer, ſi Dieu n'auroit pas pû créer l'homme, ſans lui donner la liberté, & en le néceſſitant à vouloir toûjours le bien, comme on ſuppoſe dans le Chriſtianiſme que les Bienheureux dans le Ciel ſont ſans ceſſe néceſſitez à aimer Dieu ? Qui eſt-ce qui peut douter que Dieu n'ait été

le maître abſolu de créer d'abord les hommes dans cet état, & de les y fixer à jamais.

II.

J'avoüe qu'on ne peut point démontrer par la nature de notre ame, ni par les regles de l'ordre ſuprême, que Dieu n'ait point mis tout le genre humain dans cet état d'une heureuſe & ſainte néceſſité. Il faut convenir qu'il n'y a qu'une volonté entierement libre & arbitraire en Dieu, qui ait décidé pour faire l'homme libre, c'eſt-à-dire, éxempt de toute néceſſité, ſans

nos idées claires. Nous ne pouvons que les conſulter attentivement, pour conclure qu'une propoſition eſt vraie ou fauſſe. Il ne dépend pas de nous de croire que le oüi eſt le non, qu'un cercle eſt un triangle, qu'une vallée eſt une montagne, que la nuit eſt le jour. D'où vient qu'il nous eſt abſolument impoſſible de confondre ces choſes ? C'eſt que l'éxercice de la raiſon ſe réduit à conſulter nos idées, & que l'idée d'un cercle eſt abſolument différente de celle d'un triangle ; que celle d'une vallée exclut celle d'une montagne ; & que celle du jour eſt oppoſée à celle de la nuit. Raiſonnez tant qu'il vous plaira, je vous défie de former aucun doute ſérieux contre aucune de vos idées claires. Vous ne jugez jamais d'aucune d'elles ;

mais c'eſt par elles que vous jugez, & elles ſont la regle immuable de tous vos jugemens. Vous ne vous trompez qu'en ne les conſultant pas avec aſſez d'éxactitude. Si vous n'affirmiez que ce qu'elles préſentent, ſi vous ne niïez que ce qu'elles excluent avec clarté, vous ne tomberiez jamais dans la moindre erreur. Vous ſuſpenderiez vôtre jugement, dès que l'idée que vous conſulteriez ne vous paroîtroit pas aſſez claire; & vous ne vous rendriez jamais qu'à une clarté invincible. Encore une fois tout l'éxercice de la raiſon ſe réduit à cette conſultation d'idées. Ceux qui rejettent ſpeculativement cette regle, ne s'entendent pas eux-mêmes, & ſuivent ſans ceſſe par néceſſité dans la pratique, ce qu'ils rejettent dans

la ſpeculation. Le principe fondamental de toute raiſon étant poſé, je ſoûtiens que notre libre arbitre eſt une de ces véritez, dont tout homme qui n'extravague pas, a une idée ſi claire, que l'évidence en eſt invincible. On peut bien diſputer du bout des lévres, & par paſſion, contre cette vérité dans une Ecole, comme les Pyrrhoniens ont diſputé ridiculement ſur la vérité de leur propre éxiſtence, pour douter de tout ſans exception; mais on peut dire de ceux qui conteſtent le libre arbitre, ce qui a été dit des Pyrrhoniens: C'eſt une ſecte, non de Philoſophes, mais de menteurs. Ils ſe vantent de douter, quoique le doute ne ſoit nullement en leur pouvoir. Tout homme ſenſé qui ſe conſulte, & qui s'écoute, porte au dedans de ſoi

une déciſion invincible en faveur de ſa liberté. Cette idée nous répréſente qu'un homme n'eſt coupable que quand il fait ce qu'il peut s'empêcher de faire, c'eſt-à-dire, ce qu'il fait par le choix de ſa volonté, ſans y être déterminé inévitablement & invinciblement par quelque autre cauſe diſtinguée de ſa volonté. Voilà, dit S. Auguſtin, une vérité, pour l'éclairciſſement de laquelle on n'a aucun beſoin d'approfondir les raiſonnemens des Livres. C'eſt ce que la nature crie, c'eſt ce

chantent ſur les montagnes ; ce que les Evêques enſeignent dans les lieux ſacrez, & ce que le genre humain annonce dans tout l'Univers.

Le doute ne ſçauroit être plus ſincere & plus ſerieux ſur la liberté, que ſur l'éxiſtence des corps qui nous environnent. Dans la diſpute l'imagination s'échauffe, on s'impoſe à ſoi-même, on ſe fait accroire qu'on doute, & on embroüille, à force de vains ſophiſmes, les véritez les plus palpables : mais dans la pratique on ſuppoſe la liberté, comme on ſuppoſe qu'on a des bras, des jambes, un corps, & qu'on eſt environné d'autres corps, contre leſquels il ne faut pas aller choquer le ſien. Raiſonnez tant qu'il vous plaira ſur vos idées claires, il faut ou les ſuivre ; ſans crainte de ſe trom-

per, ou être abſolument Pyrrhonien. Le doute univerſel eſt inſoûtenable, quand même nos idées claires devroient nous tromper. Il eſt inutile de déliberer pour ſçavoir ſi nous les ſuivrons, ou ſi nous ne les ſuivrons pas. Leur évidence eſt invincible; elle entraîne notre jugement; & ſi elles nous trompent, nous ſommes dans une néceſſité invincible d'être trompez. En ce cas nous ne nous trompons pas nous-mêmes; c'eſt une puiſſance ſupérieure à la nôtre qui nous trompe, & qui

cours de laquelle nous puiſſions nous défier d'elle, & la redreſſer ? Cette raiſon ſe réduit à nos idées, que nous conſultons & comparons enſemble. Pouvons-nous par le ſecours de nos ſeules idées, mettre en doute nos idées mêmes ? Avons-nous une ſeconde raiſon, pour corriger en nous la premiere ? Non ſans doute. Nous pouvons bien ſuſpendre notre concluſion, quand ces idées ſont obſcures, & quand leur obſcurité nous laiſſe en ſuſpens. Mais quand elles ſont claires comme cette vérité, *deux & deux font quatre*, le doute ſeroit non un uſage de la raiſon, mais un délire. Si c'eſt ſe tromper que de ſuivre une raiſon, qui par ſon évidence nous entraîne invinciblement, c'eſt l'Etre infiniment parfait qui nous trompe, & qui a tort. Nous faiſons

notre devoir en nous laiſſant tromper ; & nous aurions tort en réſiſtant à cette évidence, qui nous ſubjugueroit enfin malgré nos vaines réſiſtances ; & je ſoûtiens avec S. Auguſtin, que la vérité du libre arbitre & ſon éxercice journalier eſt d'une évidence ſi intime & ſi invincible, que nul homme qui ne rêve pas, n'en ſçauroit douter dans la pratique.

IV.

Venons aux éxemples familiers, qui rendront cette vérité ſenſible. Donnez-moi un homme qui fait le profond Philoſophe, & qui nie le libre arbitre, je ne diſputerai point contre lui ; mais je le mettrai à l'épreuve dans les plus communes occaſions de la vie, pour le confondre par lui-même. Je ſuppoſe

que la femme de cet homme lui eſt infidelle, que ſon fils lui déſobéït, & le mépriſe, que ſon ami le trahit, que ſon domeſtique le vole ; je lui dirai, quand il ſe plaindra d'eux ? Ne ſçavez-vous pas qu'aucun d'eux n'a tort, & qu'ils ne ſont pas libres de faire autrement ? Ils ſont de votre propre aveu auſſi invinciblement néceſſitez à vouloir ce qu'ils veulent, qu'une pierre l'eſt à tomber, quand on ne la ſoûtient pas. Croyez-vous que cet homme prenne une telle raiſon en payement ? Croyez-vous qu'il excuſera l'infidélité de ſa femme, l'inſolence & l'ingratitude de ſon fils, la trahiſon de ſon ami, & le vol de ſon domeſtique ? N'eſt-il pas certain que ce bizarre Philoſophe, qui oſe nier le libre arbitre dans l'Ecole, le ſuppoſera comme

indubitable dans ſa maiſon, & qu'il ne ſera pas moins implacable contre ces perſonnes, que s'il avoit ſoûtenu toute ſa vie le dogme de la plus grande liberté. Il eſt donc viſible que cette Philoſophie n'en eſt pas une, & qu'elle ſe dément elle-même ſans aucune pudeur. Allez plus loin. Dites à cet homme que le public le blâme ſur une telle action, dont on lui impute le tort. Il vous répondra, pour ſe juſtifier, qu'il n'a pas été libre de l'éviter; & il ne doutera nullement qu'il ne ſoit excuſé aux

V.

Il eſt vrai qu'il y a certaines actions, que nous ne ſommes pas libres de faire, & que nous évitons par néceſſité. Alors nous n'avons aucun motif ou raiſon de vouloir, qui puiſſe toucher notre entendement, le mettre en ſuſpens, & nous faire entrer dans une ſérieuſe déliberation, pour ſçavoir s'il convient de faire une telle action, ou de l'éviter. C'eſt ainſi qu'un homme ſain de corps & d'eſprit, vertueux & plein de Religion, n'eſt pas libre de ſe jetter par la fenêtre, de courir tout nud par les ruës, & de tuer ſes enfans. En cet état il ne peut avoir ni aucune raiſon de vouloir faire ces actions, ni ſujet de déliberer, ni indifference réelle de volonté à cet égard. Ainſi il n'eſt pas libre

de faire ces actions. Il ne pourroit y avoir qu'une mélancolie folle, ou un deſeſpoir ſemblable à celui de divers Payens, qui pourroit jetter un homme dans une telle extrémité; mais comme nous ſentons en nous une vraye impuiſſance de faire des actions ſi inſenſées, pendant que nous avons l'uſage de notre raiſon, nous ſentons au contraire que nous ſommes libres à l'égard de tous les partis ſur leſquels nous déliberons ſérieuſement. En effet rien ne ſeroit plus ridicule que de déliberer ſi nous

roulent ſur pluſieurs partis, qui ont tous leur apparence de bien, & leur motif pour nous attirer. Donc il faut croire que toute la vie des hommes ſe paſſe comme dans la pure illuſion d'un ſonge dans des déliberations qui ne ſont qu'un jeu d'enfans; ou bien il faut conclure que nous ſommes libres dans les cas ordinaires où tout le genre humain délibere, & croit décider. C'eſt ainſi que je me détermine moi-même pour me lever, ou pour demeurer aſſis, pour parler ou pour me taire, pour retarder mon repas, ou pour le faire ſans retardement. C'eſt ſur de telles choſes qu'il eſt impoſſible à l'homme de mettre ſérieuſement en doute l'éxercice de ſa liberté.

VI.

Il faut encore avoüer que l'homme n'eſt libre ni à l'égard du bien pris en général, ni à l'égard du ſouverain bien clairement connu. La liberté conſiſte dans une eſpece d'équilibre de la volonté entre deux partis. L'homme ne peut choiſir qu'entre des objets dignes de quelque choix & de quelque amour en eux-mêmes, & qui font une eſpece de contrepoids entr'eux. Il faut de part & d'autre des raiſons vraies ou apparentes de vouloir: c'eſt ce qu'on appelle des motifs. Or il n'y a que des biens vrais ou apparens qui excitent la volonté; car le mal en tant que mal, ſans aucun mélange de bien, eſt un néant dépourvû de toute amabilité. Il faut donc que l'éxercice de la liberté ſoit fondé

ſur une eſpece de contrepoids qui ſe trouve entre les divers biens propoſez. Il faut que l'entendement & la volonté ſoient en balance entre ces biens vraies ou apparens. Or il eſt manifeſte que quand vous mettez d'un côté le bien conſideré en général, c'eſt-à-dire, la totalité des biens ſans exception, vous ne pouvez mettre de l'autre côté de la balance, que le néant de tout bien; & que la volonté ne peut ni ſe trouver dans aucune ſuſpenſion, ni déliberer ſérieuſement entre tout & rien. De plus, ſi on ſuppoſe le ſouverain bien preſent, & clairement connu, on ne ſçauroit lui oppoſer aucun autre bien qui faſſe aucun contrepoids. L'infini emporte ſans doute la balance contre le fini. La diſproportion eſt infinie. L'entendement ne

peut ni douter, ni héſiter, ni ſuſpendre un ſeul moment ſa déciſion. La volonté eſt ravie & entraînée. La déliberation en ce cas ne ſeroit pas une déliberation, ce ſeroit un délire, & le délire eſt impoſſible dans un état où l'on ſuppoſe la ſuprême vérité & bonté très-clairement preſente & connuë. On ne peut donc héſiter ſur le bien ſuprême, qu'en ne le connoiſſant que d'une connoiſſance ſuperficielle, imparfaite & confuſe, qui le rabaiſſe juſqu'à le faire comparer aux biens qui lui ſont infiniment

ſit, & exerce ſa liberté entre deux biens infiniment inégaux. Mais ſi le bien ſuprême venoit à ſe montrer tout à coup avec évidence, avec ſon attrait infini & tout puiſſant, il raviroit d'abord tout l'amour de la volonté; & il feroit diſparoître tout autre bien, comme le grand jour diſſipe les ombres de la nuit. Il eſt aiſé de voir que dans le cours de cette vie la plûpart des biens qui ſe preſentent à nous, ſont ou ſi médiocres en eux-mêmes, ou ſi obſcurcis, qu'ils nous laiſſent en état de les comparer. C'eſt par cette comparaiſon que nous déliberons pour choiſir; & quand nous déliberons, nous ſentons par conſcience intime, que nous ſommes les maîtres de choiſir, parce que la vûë d'aucun de ces biens n'eſt aſſez puiſſante pour détruire tout con-

trepoids, & pour entraîner invinciblement notre volonté. C'eſt dans le contrepoids des biens oppoſez que la liberté s'éxerce.

VII.

Otez cette liberté, toute la vie humaine eſt renverſée, & il n'y a plus aucune trace d'ordre dans la ſocieté. Si les hommes ne ſont pas libres dans ce qu'ils font de bien & de mal, le bien n'eſt plus bien, & le mal n'eſt plus mal. Si une néceſſité inévi-

eſt ridicule de s'en prendre à la volonté, qui ne veut qu'autant qu'une autre cauſe diſtinguée d'elle la fait vouloir. Il faut remonter tout droit à cette cauſe, comme je remonte à la main qui remuë un bâton pour me frapper, ſans m'arrêter au bâton, qui ne me frappe qu'autant que cette main le pouſſe. Encore une fois, ôtez la liberté, vous ne laiſſez ſur la terre ni vice, ni vertu, ni mérite. Les récompenſes ſont ridicules, & les châtimens ſont injuſtes & odieux. Chacun ne fait que ce qu'il doit, puiſqu'il agit ſelon la néceſſité. Il ne doit ni éviter ce qui eſt inévitable, ni vaincre ce qui eſt invincible. Tout eſt dans l'ordre; car l'ordre eſt que tout cede à la néceſſité. Qu'y a-t-il donc de plus étrange que de vouloir contredire ſes propres

idées, c'eſt-à-dire la voix de la raiſon, & que de s'obſtiner à ſoûtenir ce qu'on eſt contraint de démentir ſans ceſſe dans la pratique, pour établir une doctrine qui renverſe tout ordre & toute police, qui confond le vice & la vertu, qui autoriſe toute infamie monſtrueuſe, qui éteint toute pudeur & tout remords, qui dégrade & qui défigure ſans reſſource tout le genre humain ? Pourquoi veut-on étouffer ainſi la voix de la raiſon ? C'eſt pour ſecoüer le joug de la Religion, c'eſt pour alle-

yeux à l'homme qui y tombe. L'homme ne doit-il pas ſe défier de ſon cœur corrompu, & ſe recuſer ſoi-même pour juge, dès qu'il apperçoit que le goût effrené du mal le porte juſqu'à ſe contredire ſoi-même, & à nier ſa propre liberté, dont la conviction intime le ſurmonte à tout moment? Une doctrine ſi énorme & ſi emportée (comme parle Ciceron de celle des Epicuriens) ne doit point être examinée dans l'Ecole, mais punie par les Magiſtrats.

VIII.

On demande comment eſt-ce que l'Etre infiniment parfait, qui rend toûjours, ſelon ſa nature, à la plus haute perfection de ſon ouvrage, a pû créer des volontez libres, c'eſt-à-dire, laiſſées à leur propre choix entre

le bien & le mal, entre l'ordre & le renverſement de l'ordre? Pourquoi les auroit-il abandonnées à leur propre foibleſſe, prévoyant que l'uſage qu'elles en feroient, ſeroit celui de ſe perdre, & de dérégler tout l'ouvrage divin?

Je réponds que ce qu'on veut nier eſt inconteſtable. D'un côté on avoue qu'il y a un Etre infiniment parfait qui a créé les hommes; d'un autre côté la nature entiere crie que nos volontez ſont libres. Qu'on me montre l'homme qui n'a pas

ment parfait nous a créez avec des volontez libres. Le fait clair comme le jour eſt déciſif. On a beau ſubtiliſer pour prouver que l'Etre infiniment parfait n'a pas pû mettre cette imperfection & cette ſource de déſordre dans ſon ouvrage. La réponſe eſt courte & tranchante. L'Etre infiniment parfait ſçait beaucoup mieux que nous ce qui convient à ſa perfection infinie. Or il eſt évident que l'homme qui eſt ſon ouvrage, eſt libre, & on ne peut le nier ſans contredire ſa propre raiſon. Donc l'Etre infiniment parfait a trouvé que la liberté de l'homme pouvoit s'accorder avec l'infinie perfection du Créateur. Il faut donc que l'intelligence finie ſe taiſe & s'humilie, quand l'Etre infiniment parfait décide dans la pratique toute la queſ-

tion ; ſans doute il n'a pas violé l'ordre. Or eſt-il qu'il a fait l'homme libre, puiſque l'homme ne peut lui-même étouffer la voix de ſon cœur ſur ſa liberté ; donc Dieu a pû faire l'homme libre ſans violer l'ordre. Si l'homme borné ne peut pas comprendre comment cette liberté, ſource de tout déſordre, peut s'accorder avec l'ordre ſuprême dans l'ouvrage de Dieu, il n'a qu'à croire humblement ce qu'il n'entend pas : c'eſt ſa raiſon même qui le tient ſans ceſſe ſubjugué par cette

cir, ni revoquer en doute ſérieux: comme, par exemple, la vérité de la matiere qu'on ne peut ſuppoſer ni compoſée d'atômes, ni diviſible à l'infini, ſans des difficultez inſurmontables.

IX.

Il y a une extrême difference entre la perfection de l'ouvrier, & celle de l'ouvrage. L'ouvrier ne peut rien faire qu'avec une perfection infinie, puiſqu'il ne peut jamais ſe dégrader, & rien perdre de ce qu'il eſt; mais l'ouvrage de l'ouvrier infiniment parfait, ne peut jamais avoir qu'une perfection finie. Si l'ouvrage avoit une infinie perfection, il ſeroit l'ouvrier même; car il n'y a que Dieu ſeul qui puiſſe être infiniment parfait. Rien ne peut être égal à lui.

Rien ne peut même être qu'infiniment au deſſous de lui ; delà il faut conclure, que nonobſtant ſa toute-puiſſance, il ne peut rien produire hors de lui, qui ne ſoit infiniment imparfait, c'eſt-à-dire, infiniment inférieur à ſa ſuprême perfection. Pour concevoir ce que Dieu peut produire hors de lui, il faut ſe le répréſenter comme voyant des degrez infinis de perfection au deſſous de la ſienne, en remontant vers lui, & en deſcendant au deſſous de lui. Ainſi il ne peut fixer ſon ouvrage à aucun degré, qui n'ait une infériorité infinie à ſon égard. Tous ces divers degrez ſont plus ou moins élevez les uns à l'égard des autres ; mais tous ſont infiniment inférieurs à l'Etre ſuprême. Ainſi on ſe trompe manifeſtement, quand on veut s'imaginer que

l'Etre infiniment parfait ſe doit à lui-même, pour la conſervation de ſa perfection, & de ſon ordre, de donner à ſon ouvrage le plus grand ordre & la plus haute perfection qu'il peut lui donner. Il eſt certain tout au contraire, que Dieu ne peut jamais fixer aucun ouvrage à un degré certain de perfection, ſans l'avoir pû mettre à un autre degré ſupérieur d'ordre & de perfection, en remontant toûjours vers l'infini, qui eſt lui-même. Ainſi il eſt certain que Dieu, loin de vouloir toûjours le plus haut degré d'ordre & de perfection, ne peut jamais aller juſqu'au plus haut degré, & qu'il s'arrête toûjours à un degré inférieur à d'autres qui remontent ſans ceſſe vers l'infini. Faut-il donc s'étonner ſi Dieu n'a pas fait la volonté de

Rien ne peut même être infiniment par-
niment au dessous de lui, pour la com-
faut conclure, que notre perfection, & de son
toute-puissance, il ne fera son ouvrage
produire hors de l'ordre & la plus
soit infiniment au qu'il peut lui
dire, infiniment au tout au
suprême perfe ne peut ja-
cevoir ce qu'ouvrage à un
duire hors d'perfection,
répresenter un au-
degrez in
dessous
tant ver
au des
peut
degr
infi
ver
él
t
j
les degrez d'ordre & de perfection. Cette verité suffit seule

évanoüir l'objection.

t vrai, auroit fait

parfait, & plus

n ordre ſuprê-

d'abord im-

eux, qu'en

ne l'a pas

infinie

lle-

egré

y en ait

deſſus de lui.

a un ordre &

ion digne du Créa-

quoique les degrez ſupé-

rs en ayent davantage. L'homme libre eſt bon en ſoi, conforme à l'ordre, & digne de Dieu, quoique l'homme impeccable ſoit encore meilleur.

X.

Dieu en faiſant l'homme libre, ne l'a point abandonné à

l'homme auſſi parfaite qu'il auroit pû la faire. Il eſt vrai qu'il auroit pû la faire d'abord impeccable, bienheureuſe, & dans l'état des Eſprits celeſtes. Mais l'objection qu'on fait reſteroit toûjours toute entiere, puiſqu'il y a encore au deſſus des Eſprits celeſtes, qui ſont bornez des degrez infinis de perfection, en remontant vers Dieu, dans leſquels le Créateur auroit pû créer des êtres ſupérieurs aux Anges. Il faut donc ou conclure que Dieu ne peut rien faire hors de lui, parce que tout ce

pour faire évanoüir l'objection. Dieu, il eſt vrai, auroit fait l'homme plus parfait, & plus participant de ſon ordre ſuprême, en le faiſant d'abord impeccable & bienheureux, qu'en le faiſant libre; mais il ne l'a pas voulu, parce que ſon infinie perfection ne l'aſſujettit nullement à donner toûjours un degré de perfection, ſans qu'il y en ait d'autres à l'infini au deſſus de lui. Chaque degré a un ordre & une perfection digne du Créateur, quoique les degrez ſupérieurs en ayent davantage. L'homme libre eſt bon en ſoi, conforme à l'ordre, & digne de Dieu, quoique l'homme impeccable ſoit encore meilleur.

X.

Dieu en faiſant l'homme libre, ne l'a point abandonné à

lui-même. Il l'éclaire par la raiſon. Il eſt lui-même au dedans de l'homme, pour lui inſpirer le bien, pour lui reprocher juſqu'au moindre mal, pour l'attirer par ſes promeſſes, pour le retenir par ſes menaces, pour l'attendrir par ſon amour. Il nous pardonne, il nous redreſſe, il nous attend, il ſouffre nos ingratitudes & nos mépris, il ne ſe laſſe point de nous inviter juſqu'au dernier moment, & la vie entiere eſt une grace continuelle. J'avoüe que quand on ſe répréſente des hommes ſans liberté pour le bien, à qui Dieu demande des vertus qui leur ſont impoſſibles, cet abandon de Dieu fait horreur; il eſt contraire à ſon ordre & à ſa bonté: mais il n'eſt point contraire à l'ordre, que Dieu ait laiſſé au choix de l'homme ſecouru par

ſa grace, de ſe rendre heureux par la vertu, ou malheureux par le péché ; enſorte que s'il eſt privé de la récompenſe celeſte, c'eſt qu'il l'a rejettée, lorſqu'elle étoit, pour ainſi dire, dans ſes mains. En cet état, l'homme ne ſouffre aucun mal, que celui qu'il ſe fait lui-même, étant pleinement maître de ſe procurer le plus grand des biens.

XI.

Dieu en faiſant l'homme libre, lui a donné un merveilleux trait de reſſemblance avec la Divinité dont il eſt l'image. C'eſt une merveilleuſe puiſſance dans l'être dépendant & créé, que ſa dépendance n'empêche point ſa liberté, & qu'il puiſſe ſe modifier comme il lui plaît. Il ſe fait bon ou mauvais à ſon

choix, il tourne ſa volonté vers le bien ou vers le mal, & il eſt comme Dieu, maître de ſon opération intime : il a même, comme Dieu, un mélange de liberté pour certain bien, & de néceſſité pour d'autres. Comme Dieu eſt néceſſité de s'aimer, & de n'aimer jamais que le bien, l'homme ne peut aimer que ce qui a quelque degré de bien ; & il aime Dieu néceſſairement, dès qu'il le connoît en pleine évidence. D'un autre côté, Dieu infiniment ſupérieur à tout bien diſtingué de lui, ſe trouve par cette ſupériorité infinie, pleinement libre de choiſir tout ce qui lui plaît entre tous ces biens ſubalternes, leſquels, quoiqu'inégaux entr'eux, ont une eſpece d'égalité en ce qu'ils ſont infiniment inférieurs à l'Etre ſuprême. Ainſi aucun

d'eux n'eſt aſſez parfait, pour déterminer Dieu, & chacun d'eux le laiſſe à ſa propre détermination. L'homme a quelque choſe de cette liberté. Aucun des biens qu'il connoît ici bas ne ſurmonte ſa volonté, aucun ne le détermine invinciblement ; tous le laiſſent à ſa propre détermination. Il eſt à lui, il délibere, il décide, & il a un empire ſuprême ſur ſon propre vouloir. Il eſt certain qu'il y a dans cet empire ſur ſoi un caractere de reſſemblance avec la Divinité, qui étonne. Ce trait de reſſemblance eſt digne de la complaiſance de celui qui ſe doit à ſoi-même de faire tout pour ſoi.

XII.

N'eſt-il pas digne de Dieu, qu'il mette l'homme par cette

tez ſont ſoumiſes à l'ordre ; les unes en l'aimant, & en perſeverant dans cet amour ; les autres en y rentrant par le repentir de leurs égaremens ; les autres par le juſte châtiment de leur impénitence finale. Ainſi l'ordre prevaut en tous les hommes, il eſt inviolablement conſervé dans les innocens, reparé dans les pécheurs convertis, & vangé par une éternelle juſtice, qui eſt elle-même l'ordre ſouverain dans les pécheurs impénitens. Qu'il eſt glorieux à cette Sageſſe de tirer ainſi le bien du mal même, & de tourner le mal en bien. En permettant le mal, Dieu ne le fait pas. Tout ce qui eſt de lui dans ſon ouvrage demeure digne de lui ; mais il ſouffre que ſon ouvrage qui eſt toûjours infiniment imparfait en ſoi, puiſſe diminuer le

le degré de ſa bonté, qu'il y avoit mis. Il ſouffre qu'il défaille un peu, pour avoir la gloire de le reparer par miſéricorde, ou de le punir par juſtice, s'il mépriſe cette miſéricorde offerte. Qu'il eſt beau à Dieu de glorifier ainſi ces deux diverſes parties de ſon ordre & de ſa bonté! L'une eſt de récompenſer le bien, l'autre eſt de punir le mal. S'il n'eût pas fait l'homme libre, il n'eût pû faire éclater ni ſa miſéricorde, ni ſa juſtice; il n'auroit pû récompenſer le mérite, ni punir le démérite, ni convertir l'homme égaré. Il ſe devoit en quelque façon ces différens genres de gloire. Il ſe les donne ſans bleſſer ſa bonté, qui ne manque à nul homme. Faut-il s'étonner qu'il ſe doit glorifier en tant de façons, ſi on regarde la profon-

deur du conſeil de Dieu dans la permiſſion du péché ? On n'y trouve rien d'injuſte pour l'homme, puiſqu'il ne ſouffre ſon égarement, qu'en lui donnant tous les ſécours néceſſaires pour ne s'égarer jamais. Si on regarde cette permiſſion par rapport à Dieu même, elle n'a rien qui altére ſon ordre & ſa bonté, puiſqu'il ne fait que ſouffrir ce qu'il ne fait ni ne procure. Il oppoſe au péché tous les ſécours de la raiſon & de la grace. Il ne reſte que ſa ſeule toute-puiſſance abſoluë qu'il n'y oppoſe pas, parce qu'il ne veut point violer le libre arbitre, qu'il a laiſſé à l'homme en faveur du mérite ; & ce qui échappe à l'ordre du côté de la bonté & de la récompenſe, y rentre en même tems du côté de la juſtice & du châtiment.

Ainſi l'ordre qui a deux parties eſſentielles, ſubſiſte inviolable par cette alternative de la miſéricorde ou de la juſtice à laquelle chacun doit appartenir.

Que peut-on donc conclure ſur les trois queſtions propoſées ?

L'Etre infiniment parfait nous a créé pour lui, c'eſt-à-dire, afin que nous ſoyons occupez de ſon admiration, de ſa loüange & de ſon amour. Voilà ſon culte. Les ſignes qu'on en donne au dehors ſont néceſſaires pour annoncer ce culte à ceux qui ne l'ont pas ; pour l'affermir & le perfectionner dans ceux qui l'ont déja imparfaitement ; & pour le rendre uniforme en tous, puiſque tous doivent être réünis dans cette adoration publique.

L'Ame eſt immortelle, puiſqu'elle n'a aucune cauſe de deſ-

truction en ſoi ; que Dieu n'anéantit aucun être juſqu'au moindre atôme ; & qu'il nous promet la vie éternelle.

Le Libre-arbitre eſt inconteſtable. Ceux qui le nient n'ont pas beſoin d'être refutez ; car ils ſe démentent eux-mêmes. Il faut ou le ſuppoſer ſans ceſſe, ou renoncer à la raiſon, & ne vivre pas en homme. Ce que la nature nous perſuade invinciblement, nous eſt encore certifié par l'autorité de Dieu parlant dans les Ecritures. Que tardons-nous à croire ? D'où vient

le rend bienheureux. Il craint de trouver que ſon ame ne mourra point avec ſon corps; & qu'après cette courte & malheureuſe vie, Dieu lui prépare une vie celeſte ſans fin. Il craint de trouver un Dieu qui le laiſſe maître de ſon ſort, pour le rendre heureux par ſa vertu, ou malheureux par ſon vice, & qui veüille être ſervi par des volontez libres. D'où vient une crainte ſi dénaturée, & une incrédulité ſi contraire à tous nos plus grands interêts? C'eſt que l'amour propre eſt un amour fou, un amour extravagant, un amour égaré qui ſe trahit lui-même. On craint beaucoup plus de gêner un peu ſes paſſions & ſa vanité, pendant le petit nombre de jours qui nous ſont comptez ici bas, que de perdre le bien infini, que de renoncer à une vie éternelle;

que de ſe précipiter dans un éternel déſeſpoir. Que doit-on attendre des raiſonnemens d'un eſprit ſi malade & ſi ombrageux contre toute guériſon ? Voudroit-on écouter ſérieuſement un homme qui ſeroit en toute autre matiere dans des préjugez ſi incurables contre ſon véritable bien ? Il n'y a qu'un ſeul remede à tant de maux, qui eſt que l'homme rentre au fond de ſon cœur, non pour s'y poſſeder ſoi-même, mais pour s'y laiſſer poſſeder de Dieu ; qu'il le prie, qu'il l'écoute, qu'il ſe défie de ſoi, qu'il ſe confie à lui, qu'il condamne ſon orgüeil, qu'il demande du ſécours dans ſa foibleſſe pour reprimer toutes ſes paſſions, & qu'il reconnoiſſe que l'amour propre étant la playe de ſon cœur, il ne peut trouver la ſanté & la paix que dans l'amour de Dieu.

LETTRE
SUR
LA DIVINITE',
ET SUR
LA RELIGION.

VOTRE Lettre, MONSIEUR, demanderoit pour y répondre, un Ouvrage fait de la meilleure main. Je vais en vous obéïſſant, mettre ici quelques réflexions, auſquelles un eſprit comme le vôtre ſupléera ſans peine ce qui pourra leur manquer.

REFLEXIONS d'un homme qui éxamine en lui-même ce qu'il doit croire ſur la Religion.

JE ſuis en ce monde, ſans ſçavoir ni d'où je viens, ni comment je me trouve ici, ni où eſt-ce que je vais. Certains hommes me parlent de pluſieurs choſes, & me les propoſent comme indubitables, mais je ſuis réſolu d'en douter, & même de les rejetter, à moins que je ne voye qu'elles méritent ma croyance. Le véritable uſage de la raiſon qui eſt en moi, eſt de ne rien croire, ſans ſçavoir pourquoi je le crois, & ſans être déterminé à m'y rendre ſur un ſigne certain de vérité. D'autres hommes voudroient que je commençaſſe par le mépris de toutes

tes ces choſes qu'on appelle myſteres de Religion ; mais je n'ai garde de les rejetter, ſans les avoir auparavant bien examinez. Il y a autant de légéreté & de foibleſſe d'eſprit à être incrédule & opiniâtre, qu'à être crédule & ſuperſtitieux. Je cherche le milieu. Je ſens que ma raiſon eſt bien foible, & ma volonté bien oppoſée aux pieges de l'orgüeil & des paſſions, pour pouvoir trouver ce milieu précis, & pour y demeurer toûjours ferme, quand je l'aurai trouvé. Mais enfin je ne ſçaurois par mes ſeules forces naturelles me faire moi-même ni plus pénétrant, ni plus patient dans mes recherches, ni plus éxact dans mes raiſonnemens, ni plus égal dans mes bonnes diſpoſitions, ni plus précautionné contre l'orgüeil, ni plus incorruptible en faveur de

la vérité, que je le ſuis. Je n'ai que moi-même pour cet éxamen, & c'eſt de moi-même que je me défie ſincerement ſur une infinité d'expériences malheureuſes, que j'ai de la précipitation de mes jugemens, & de la corruption de mon cœur. Que me reſte-il à faire dans cette impuiſſance? O s'il eſt vrai qu'il y ait au deſſus de l'homme quelque Etre plus puiſſant & meilleur que lui, duquel il dépende, je conjure cet Etre par ſa bonté d'employer ſa puiſſance à me ſecourir: Il voit mon deſir ſincere

rer, d'errer loin de vous, & de m'égarer dans mes vaines penſées, en vous cherchant ! O vérité, ô ſageſſe, ô bonté ſuprême ! s'il eſt vrai que vous ſoyez tout ce que l'on dit, & que vous m'ayez fait pour vous, ne ſouffrez pas que je ſois à moi, & que vous ne poſſediez pas votre ouvrage ! Ouvrez-moi les yeux, montrez-vous à votre créature.

CHAPITRE PREMIER.

De ma Penſée.

I.

CE que j'appelle MOI, eſt quelque choſe qui penſe, qui connoît, & qui ignore ; qui croit, qui eſt certain, & qui dit, je vois avec certitude ; qui doute, qui ſe trompe, qui apperçoit ſon erreur, & qui dit,

je me ſuis trompé. Ce MOI eſt quelque choſe qui veut, & qui ne veut pas; qui aime le bien, & qui haït le mal; qui a du plaiſir, & de la douleur; qui eſpere, qui craint, qui ſe réjoüit de ce qu'il a, qui deſire ce qu'il n'a pas. Ce MOI eſt ſouvent irréſolu & peu d'accord avec lui-même: il change, il ſe repent, puis il ſe repent de s'être repenti. Ce MOI ſe connoît, & ſe gouverne ſoi-même: il a une eſpece d'empire ſur ſoi; car je ne puis douter que je ne délibere, pour choiſir entre vouloir, & ne vouloir pas, comme ayant actuellement dans ma main le choix entre ces deux partis. Quand je veux, c'eſt qu'il me plaît de former une telle volonté, & que je choiſis de vouloir, étant maître de ne vouloir pas. Ce MOI eſt

donc ce qu'on appelle libre, c'eſt-à-dire maître de ſon propre vouloir.

II.

Ce Moi a-t-il toûjours été ? où étois-je ? qu'étois-je il y a cent ans ? Peut-être étois-je alors un corps, ou, pour mieux dire, beaucoup de petits corps épars çà & là ſous diverſes formes; que le mouvement a raſſemblez, pour en compoſer cette portion de matiere ſur laquelle j'ai un pouvoir ſingulier, qui me domine reciproquement, & que j'appelle mon corps. Mais enfin ce corps n'étoit pas il y a cent ans, ni raſſemblé, ni façonné comme il l'eſt aujourd'hui avec des organes ſi merveilleux : alors il ne penſoit point : le Moi penſant n'étoit pas alors. Comment a-t-il commencé à penſer ? Com-

ment a-t-il pû devenir de non penſant qu'il étoit juſqu'à un certain jour, & juſqu'à un certain moment, ce Moi qui a commencé tout à coup à penſer, à juger, à vouloir. S'eſt-il fait lui-même, s'eſt-il donné la penſée qu'il n'avoit pas; & n'auroit-il pas fallu l'avoir pour ſe la donner, ou la prendre dans le néant? Le néant de penſée peut-il ſe donner le degré d'être, qui lui manque? Par où eſt-ce donc que m'eſt venuë cette penſée, cette volonté, cette liberté, que je n'avois point; & où

berté ? Examinons cette queſtion : Je ſuppoſe qu'on réduiſe un corps en poudre très-ſubtile ; cette poudre aura beau être ſubtiliſée à l'infini, je ne puis concevoir que les petits corps ſoient plus propres à penſer que les grands. Donnez-moi des corpuſcules quarrez ou ronds, il me paroît que les ronds & les quarrez ſont également incapables de ſe connoître, & de vouloir. Les globules n'ont pas plus de raiſon que les triangles. Les atômes crochus n'ont pas plus d'eſprit & d'intelligence que les atômes ſans crochet. Cent mille atômes ne ſont pas plus penſans, quand ils ſont liez enſemble, que chacun d'eux, quand il eſt ſeul, & ſéparé des autres. Les corps liquides n'ont pas plus de penſée dans leur fluidité, que les

consis-
ne n'a
ce & de vo-
Le mouve-
ne donne
ce à une
repos.
de manière,
la plus
, rai-
en circulles
donnez-lui
mentations qu'il
,
le plus rapide,
mouvoir en tel
vous choisirez;
mais que
, subsiste
avec rapidité,
& parvienne à
même. Je crois, je
veux, je ne veux pas.
dire qu'il y a un

degré de fermentation, & un moment précis où cette maſſe n'a ni connoiſſance, ni volonté ; mais qu'il faut encore un dernier degré de fermentation ; & qu'au moment immédiatement ſuivant, cette maſſe commencera tout à coup à juger, à vouloir, à dire en elle-même, je crois & je veux. D'où vient que les enfans qui ſont inſtruits par la ſeule nature, & en qui la raiſon n'eſt encore alterée par aucun préjugé, ſe mettent à rire, quand on leur dit qu'une montre, dont ils entendent le mouvement, a de l'eſprit ? C'eſt que la raiſon ne permet pas de croire que la ſeule matiere, quelque figure & quelque mouvement que vous lui donniez, puiſſe jamais penſer, juger, vouloir. D'où vient que tant de gens ſe révoltent, quand

on leur dit que les bêtes ne ſont que de pures machines ? C'eſt que ces hommes ne ſçauroient concevoir qu'une pure machine ſoit capable des connoiſſances qu'ils ſuppoſent dans les bêtes ; tant il eſt vrai que la raiſon repugne à croire que la matiere ſi ſubtiliſée, ſi façonnée, ſi agitée, qu'on veüille ſe l'imaginer, puiſſe penſer.

IV.

Mais ſuppoſons tout ce qu'on voudra, pouſſons la fiction juſqu'à l'impoſſible, ſuppoſons que le même corps qui étoit non pen-

faut au moins avoüer que c'eſt le plus haut degré d'être que les corps puiſſent acquerir, & que cette perfection eſt fort ſupérieure à celle d'être étendu & figuré. Connoître ſoi & les autres êtres, juger, vouloir, être libre, c'eſt-à-dire, avoir l'empire ſur ſon propre vouloir, c'eſt ſans doute un degré d'être qui vaut incomparablement mieux, que d'être une maſſe qui ne connoît, ni ſoi, ni autrui; qui ne peut ni juger, ni vouloir, ni choiſir.

Je reviens donc à demander qui eſt-ce qui a donné tout à coup à une maſſe de matiere dans une certaine minute ce ſublime degré d'être, qu'elle n'avoit pas dans la minute immédiatement précédente? Cette maſſe n'a pû ſe donner ce degré ſi ſupérieur qui lui man-

quoit, & dont elle avoit, pour ainſi dire, le néant en elle; elle n'a pas pû le recevoir des autres corps; car les autres corps, non plus que celui-ci, ne ſçauroient donner ce qu'ils n'ont pas. Toute la nature corporelle enſemble, ſi on la ſuppoſe purement corporelle, & non penſante, ne peut donner ni à ſoi-même en general, ni à aucune de ſes parties, ce degré d'être ſupérieur, qu'on nomme *la penſée*, & qui n'eſt point attaché à l'exiſtence des corps. Bien plus, nul être déja penſant ne peut donner la penſée à aucun autre être diſtingué de ſoi. Les corps peuvent être les uns aux autres une occaſion de mouvement, ſelon des regles établies par une puiſſance ſupérieure aux uns & aux autres; mais aucun être borné & imparfait ne peut donner à un

autre être le degré d'être ou de perfection qu'il n'a pas.

La privation d'un degré d'être, eſt le néant de ce degré-là. Pour donner ce degré d'être à celui qui ne l'a point, il faut, pour ainſi dire, travailler ſur le néant même, & faire une eſpece de création réelle en lui, pour ajoûter à l'être inférieur qui éxiſtoit déja, un nouveau degré d'être qui l'éleve au deſſus de lui. Comme c'eſt créer tout l'être, que de faire éxiſter ce qui n'avoit aucune éxiſtence, c'eſt le créer en partie, que de faire éxiſter dans un individu un degré d'être qui n'y éxiſtoit nullement. Or il eſt manifeſte que les êtres penſans que nous connoiſſons, ſont trop foibles & trop imparfaits, pour pouvoir créer en autrui un degré d'être ou de perfection très-haute, qui

n'y éxiſtoit nullement. L'action de créer eſt d'une puiſſance & d'une perfection infinie. Il y a une diſtance infinie depuis le néant d'une choſe juſqu'à ſon éxiſtence. Il faut donc une puiſſance infinie pour faire paſſer cette choſe du néant à l'être. D'ailleurs il faut avoir juſqu'au ſuprême degré une perfection, pour pouvoir en être la ſource à l'égard d'autrui, & pour la communiquer à ce qui eſt le pur néant de cette choſe. Pour avoir en ſoi cette fécondité, & pour faire au dehors cette communication de l'être, il faut en avoir la plenitude en ſoi & par ſoi dans ſon propre fonds. Or poſſeder l'être par ſoi, c'eſt la ſuprême perfection. Je rentre donc auſſi-tôt en moi-même, & je reconnois que les êtres penſans, qui ſont ſemblables à

moi, ſont abſolument incapables de cette fécondité & de cette création de la penſée au dehors d'eux-mêmes dans un ſujet qui n'en a aucun commencement. Des êtres penſans qui ſe trompent, qui ignorent, qui aiment le mal, qui haïſſent le bien, qui ſe contrediſent ſouvent les uns les autres, & qui ſont quelquefois contraires à eux-mêmes, ne peuvent point avoir la ſuprême perfection de l'être par ſoi & en plenitude, ils ne peuvent point être penſans juſqu'à être créateurs de la penſée en autrui.

V.

Il faut donc que le Moi qui n'étoit point penſant il y a cent ans, ſoit devenu penſant par le bienfait d'un Etre ſupérieur, qui ayant la penſée par ſoi en

plenitude, a pû le faire paſſer en moi qui en étois le néant. Il faut qu'il ait la penſée en lui juſqu'au point de la pouvoir donner à qui ne l'a pas. Il faut qu'il ait pû me faire paſſer du neant de penſée à une penſée éxiſtante. Il faut qu'il ſoit créateur en moi, au moins de ce degré d'être, dont j'étois le pur néant, quand je n'étois qu'un peu de matiere. Ainſi ma concluſion eſt abſolument indépendante de la queſtion qu'on agite, pour ſçavoir ſi mon ame eſt diſtinguée de mon corps. Sans entrer dans cette queſtion, je trouve tout ce qu'il me faut pour parvenir à mon unique but. Si les ames ſont diſtinguees des corps, je demande qui eſt-ce qui a uni mon corps & mon ame, qui eſt-ce qui a joint deux natures ſi diſſemblables ?

Elles

Elles ne ſe ſont point aſſociées par un pacte qui ait été fait librement entr'elles, le corps n'en eſt pas capable. L'ame ne ſe ſouvient pas de l'avoir fait, & elle s'en ſouviendroit, ſi elle l'avoit fait par choix. De plus, ſi elle l'avoit fait librement, elle finiroit ce pacte quand il lui plairoit, au lieu qu'elle ne ſçauroit le finir, ſans détruire les organes du corps. D'ailleurs les autres êtres ſemblables à moi, loin d'avoir fait en moi cette union ou ſocieté mutuelle, ſont dans le même cas, & en cherchent comme moi une cauſe ſupérieure. Enfin d'où vient une différence que j'éprouve entre la portion de matiere que j'appelle *mon corps*, & tous les autres corps voiſins. J'ai beau vouloir que les autres corps ſe remuent, il ne s'en meut aucun :

ma volonté, n'a pas même, quand elle eſt ſeule, le pouvoir de remuer le moindre atôme : mais pour la maſſe de mon corps, ma volonté n'a qu'à vouloir, cette maſſe obéït à l'inſtant. Je veux, & tous mes membres ſe tournent comme il me plaît. Qui eſt-ce qui m'a donné cette puiſſance abſoluë ſur eux, pendant que je ſuis ſi impuiſſant ſur tous les autres corps voiſins ? Si au contraire mon ame n'eſt que mon corps devenu penſant, je demande qui eſt-ce qui a créé dans mon corps ce degré d'être, ſçavoir la penſée qui n'y éxiſtoit pas ?

CHAPITRE SECOND.

De mon corps, & de tous les autres corps de l'Univers.

I.

IL y a une portion de matiere que je nomme *mon corps*, parce que ſes mouvemens dépendent de mon ſeul vouloir, au lieu que nul autre corps ne dépend de ma volonté. Cette portion de matiere me paroît façonnée exprés pour toutes les fonctions auſquelles elle ſert. Je vois un corps fait avec ſymmétrie : il eſt poſé ſur deux cuiſſes, & ſur deux jambes égales, & bien proportionnées. Veux-je demeurer debout & immobile, mes cuiſſes & mes jambes ſont droites, & fermes comme des colonnes, qui portent tout cet

édifice. Au contraire veux-je marcher, ces deux grandes colonnes ſe trouvent briſées par des jointures, pendant que l'une demeure appuyée pour me ſoûtenir, l'autre s'avance pour me porter vers les objets dont je veux m'approcher : mais ce corps en ſe penchant ſçait ſe planter, enſorte qu'il garde un parfait équilibre pour ne tomber pas. Le corps proportionné à ces deux ſoutiens, eſt fortifié par des côtes bien rangées en demi cercle, qui viennent ſe joindre par devant. Elles ſor-

& pour ſe pancher, dès que j'en ai beſoin. Les côtes ſervent à renfermer & à tenir en ſeureté les principaux organes, qui ſont comme le centre de la vie, & dont la délicateſſe eſt extrême : elles laiſſent néanmoins entr'elles un intervalle à l'endroit précis où j'en ai beſoin, pour faciliter l'élargiſſement ou le reſſerrement de toutes ces parties internes par rapport à la reſpiration, & aux autres opérations vitales. Mon cœur eſt comme la ſource d'où part avec impétuoſité le ſang qui va par des rameaux innombrables arroſer & nourrir les chairs de tous les membres, de même que les rivieres vont arroſer & fertiliſer toutes les campagnes. Ce ſang qui ſe ralentit dans ſa courſe, revient des extrémitez du corps au centre pour s'y rallumer, &

pour y reprendre de nouveaux eſprits. Les poulmons ſont des ſoufflets, qui font la reſpiration. L'eſtomac eſt un reſervoir qui reçoit tous les alimens : il a des ſucs tout propres pour les diſſoudre, & pour les convertir en une eſpece de lait, qui devient enſuite du ſang. Le goſier, quand il eſt bien formé, eſt le plus parfait de tous les inſtrumens de muſique. Tout eſt merveilleux dans le corps humain, juſqu'aux organes mêmes des fonctions les plus viles & les plus abjectes qu'on ne nomme pas. Il n'y a dans tout ce corps aucun reſſort interne qui ne ſurpaſſe toute l'induſtrie des méchaniques. Vers le haut de ce corps pendent deux bras, qui ſont briſez par des jointures, enſorte qu'ils ſe meuvent preſqu'en tous ſens. Ils ſont ter-

minez par deux mains qui s'allongent, & qui ſe replient par les articles des doigts armez d'ongles. Que pourroit-on jamais inventer de plus propre à ſaiſir, à repouſſer, à porter, à traîner, à ſéparer les corps voiſins, à démêler les choſes entrelaſſées, à faire les ouvrages les plus rudes, ou les plus délicats?

Au deſſus de ce corps s'éleve le cou qui ſe dreſſe, ou qui ſe panche, qui ſe tourne à droit ou à gauche ſelon les beſoins, & qui porte la tête, ſiege des principales ſenſations. Le derriere de la tête eſt couvert de cheveux, qui l'ornent & le fortifient. Le devant eſt le viſage, où les deux yeux égaux & placez avec ſymmétrie ſemblent allumez d'une flâme celeſte. Le nez ſert à relever le

viſage, & il eſt en même temps l'organe de l'odorat. Les oreilles ſont aux deux côtez pour entendre à droit & à gauche. Ces ſenſations principales ſont doubles, non ſeulement pour les rendre plus promptes, & plus faciles des deux côtez, mais encore pour préparer une reſſource dans les accidens où l'un des deux organes ſeroit bleſſé. La bouche eſt par les lévres un grand ornement du viſage. Quand elle s'ouvre, elle montre un double rang de dents deſtinées à briſer les alimens, & à en préparer la digeſtion. La langue ſouple & humide va toucher le palais & les dents en tant de manieres, qu'elle articule aſſez des ſons, pour en compoſer tout le langage du genre humain. Mais je n'ai garde de vouloir remarquer tout

l'artifice

l'artifice de mon corps, je ne fais que l'effleurer. Il eſt infini : plus on l'approfondit, plus on y trouve un art qui ſurpaſſe infiniment l'art de tous les hommes. Le corps humain eſt la plus compoſée & la plus induſtrieuſe de toutes les machines.

II.

Si je paſſe de mon corps aux autres corps qui m'environnent, non ſeulement j'apperçois un grand nombre d'autres corps ſemblables au mien, mais encore je vois de tous côtez des animaux faits, pour ainſi dire, ſur divers patrons. Les uns marchent à quatre pieds, les autres ont des aîles pour voler dans l'air, les autres des nageoires pour nager dans l'eau. Les navires que les hommes conſtruiſent avec tant d'art,

ſuivant des regles ſi ſçavantes, ne ſont que des copies faites d'après ces oiſeaux & ces poiſſons, qui voguent dans deux élemens liquides, dont l'un eſt un peu plus épais que l'autre. De ces animaux les uns nous ſervent à porter des fardeaux, comme le cheval & le chameau; d'autres ſervent par leur force, comme les bœufs, à ſuppléer ce qui manque à notre force bornée; puis ce même animal devient notre aliment: d'autres, comme les brebis, nous nourriſſent de leur lait, & nous vê-

La terre qui nous porte, tire de ſon ſein fecond tout ce qu'il faut pour notre nourriture ; tout en ſort, tout y entre, tout y renaît chaque année ; elle ne s'uſe jamais. Plus vous déchirez ſes entrailles, plus elle vous comble de ſes largeſſes, pour vous récompenſer de votre travail. Elle ſe couvre de moiſſons, elle ſe pare de verdure, elle nourrit avec l'homme les animaux qui le ſervent, & qui le nourriſſent.

Les arbres qu'elle forme ſont de grands bouquets plantez dans ſon ſein qui l'ornent, comme les cheveux ornent la tête de l'homme. Ces arbres nous donnent leur ombre pour nous rafraîchir en eſté, & leur bois pour nous rechauffer en hyver. Leurs fruits pendans à leurs rameaux tombent dans nos mains

dés qu'ils ſont aſſez mûrs. Les plantes ont une varieté infinie : elles ont toutes un ordre qui les rend uniformes juſqu'à un certain point ; mais au delà de ce point tout eſt varié, & il n'y a pas deux feüilles ſur un arbre entierement ſemblables. Les fleurs qui embelliſſent toute la nature, promettent les fruits ; & les fruits qui couronnent l'année, répandent l'abondance immédiatement avant la ſaiſon dont la rigueur ſuſpend le travail. Les ruiſſeaux tombent des montagnes. Les rivieres, après

tempérent les ſaiſons, ſont l'ame de la navigation, & du commerce des nations entr'elles. Si l'air étoit un peu plus épais, nous ne pourrions le reſpirer, & nous nous y noyerions comme dans la mer. Qui eſt-ce qui a ſçû lui donner ce degré ſi juſte de ſubtilité?

Le Soleil ſe leve & ſe couche, pour nous faire le jour & la nuit. Pendant qu'il nous laiſſe dans le repos des ténébres, il va éclairer un autre monde, qui eſt ſous nos pieds. La terre eſt un globe ſuſpendu en l'air, & cet aſtre * tourne autour d'elle, parce qu'il lui doit ſes rayons. Non ſeulement il en fait un tour regulier qui forme les jours & les nuits,

* L'Auteur n'a point prétendu prendre icy de parti ſur la queſtion qui partage les Philoſophes, pour ſçavoir ſi c'eſt le ſoleil qui tourne autour de la terre, ou la terre autour du ſoleil. Il a voulu ſeulement parler d'une façon accommodée à l'opinion la plus vulgaire.

mais encore il s'approche & s'éloigne tour à tour de chaque pole ; & c'eſt ce qui fait tour à tour pour chaque moitié du monde l'hyver & l'eſté. Si le Soleil s'approchoit un peu plus de nous, il nous embraſeroit ; s'il s'en éloignoit un peu plus, il nous laiſſeroit glacer, & notre vie ſeroit éteinte. Qui eſt-ce qui conduit avec tant de juſteſſe ce flambeau de l'Univers, cette flamme ſubtile & rapide !

La Lune plus voiſine de nous, emprunte du Soleil une lumiere douce qui tempere les ombres de la nuit, & qui nous éclaire, quand nous ne ſommes pas libres d'attendre le jour. Que de commoditez préparées à l'homme !

Mais que vois-je ! un nombre prodigieux d'aſtres brillans, qui

ſont dans le firmament comme des ſoleils. A quelle diſtance ſont-ils de nous ! Quelle grandeur immenſe qui confond l'imagination, & qui étonne l'eſprit même ! Que devenons-nous à nos propres yeux ! vils atômes poſez dans je ne ſçai quel petit coin de l'Univers, quand nous conſiderons ces ſoleils innombrables. Une main toute-puiſſante les a ſemez avec profuſion pour nous étonner par une magnificence qui ne lui coûte rien.

III.

Si j'entre dans une maiſon ; j'y vois des fondemens poſez de pierre ſolide, pour rendre l'édifice durable ; j'y vois des murs élevez, avec un toît qui empêche la pluye de pénétrer au dedans : je remarque au mi-

lieu une place vuide, qu'on nomme une cour, & qui eſt le centre de toutes les parties de ce tout: je rencontre un eſcalier, dont les marches ſont viſiblement faites pour monter; des appartemens dégagez les uns des autres pour la liberté des hommes qui logent dans cette maiſon; des chambres avec des portes pour y entrer; des ſerrures & des clefs pour fermer & pour ouvrir; des fenêtres par où la lumiere entre, ſans que le vent puiſſe entrer avec elle; une cheminée pour faire du feu, ſans être incommodé de la fumée; un lit pour ſe coucher; des chaiſes pour s'aſſeoir; une table pour manger; une écritoire pour écrire.

A la vûë de toutes ces commoditez pratiquées avec tant d'art, je ne puis douter que la main

des hommes n'ait fait tout cet arrangement. Je n'ai garde de dire que ce ſont des atômes que le hazard a aſſemblez. Il ne m'eſt pas poſſible de croire ſérieuſement que les pierres de cet édifice ſe ſont élevées d'elles-mêmes avec tant d'ordre les unes ſur les autres, comme la fable nous dépeint celles que la lyre d'Amphion remuoit à ſon gré, pour en former les murs de Thebes.

Jamais aucun homme ſenſé ne s'aviſera de dire, que cette maiſon avec tous ſes meubles s'eſt faite & arrangée d'elle-même. L'ordre, la proportion, la ſymmétrie, le deſſein manifeſte de tout l'ouvrage, ne permet point de l'attribuer à une cauſe aveugle, telle que le hazard.

En vain quelqu'un me vien-

dra dire que cette maiſon s'eſt faite d'elle-même par pur hazard, & que les hommes, qui y trouvent cet ordre purement fortuit, s'en ſervent, & s'imaginent qu'il a été fait tout exprès pour leur uſage. De telles penſées ne peuvent entrer dans les eſprits des hommes raiſonnables. Il en eſt de même d'un livre tel que l'Iliade d'Homere, ou d'une horloge qu'on trouveroit dans une iſle déſerte; perſonne ne pourroit jamais croire que ce Poëme admirable, ou que cette horloge excellente fût un caprice du hazard : on concluroit d'abord qu'un Poëte ſublime auroit compoſé ces beaux vers, & qu'un habile Ouvrier auroit fait cette horloge. En voilà aſſez pour notre concluſion. L'ouvrage du monde entier a cent fois plus d'art,

d'ordre, de ſageſſe, de proportion & de ſymmétrie, que tous les ouvrages les plus induſtrieux des hommes. C'eſt donc s'aveugler par obſtination, que de refuſer de reconnoître la main toute-puiſſante qui a formé l'Univers.

CHAPITRE TROISIE'ME.

De la Puiſſance qui a formé mon corps, & qui m'a donné la penſée.

JE reconnois donc qu'il faut qu'une Puiſſance infiniment ſage & toute-puiſſante ait arrangé l'Univers, & façonné ce corps particulier que je nomme *le mien.* Je reconnois qu'il faut que cette Puiſſance ſupérieure ait ajoûté en moi à ce corps un être penſant diſtingué du corps même; ou bien qu'il ait donné à ce

corps la penſée qu'il n'avoit point, & que de non penſant qu'il étoit naturellement en lui-même, il l'ait fait penſant, tel que je le ſuis aujourd'hui. Si cette Puiſſance a uni enſemble les deux natures, qu'on nomme *un eſprit* & *un corps* qui ſont ſi diſſemblables, il faut que cette Puiſſance ſoit ſupérieure à ces deux natures; il faut qu'elle ait un empire abſolu & égal ſur toutes les deux; il faut qu'elle contienne en ſoi toute la perfection de chacune d'elles; il faut qu'elle puiſſe les aſſujettir par ſa ſeule volonté à cette correſpondance mutuelle des mouvemens du corps avec les penſées de l'ame, & des penſées de l'ame avec les mouvemens du corps: il faut que cet Etre ſupérieur ſoit tellement maître des corps, qu'il ait pû donner à un

eſprit une puiſſance ſur un corps, telle que celle qu'on attribuë vulgairement à la Divinité. Ma volonté qui ne peut rien d'elle-même ſur aucun autre corps pour le remuer, n'a qu'à vouloir, & le corps que j'appelle *le mien*, ſe remuë auſſitôt. Vous diriez qu'il entend l'ordre de ma volonté; il lui obéït, comme on dit d'ordinaire, que tous les êtres obéïſſent à la voix de Dieu. Quelle ſuprême puiſſance qui eſt donnée à mon eſprit ſur mon corps! Combien faut-il que celui qui donne tant de puiſſance à un être ſi borné & ſi impuiſſant ſur un être ſi différent de lui, ſoit lui-même puiſſant & parfait? Il faut qu'il porte au dedans de lui l'univerſalité de l'être, c'eſt-à-dire la perfection univerſelle en tout genre; il faut qu'il réuniſſe en ſoi émi-

nemment toute la perfection réelle des eſprits & des corps, & qu'il ait l'empire ſuprême ſur ces différentes natures, juſqu'à pouvoir communiquer cet empire à une de ces natures ſur l'autre, pour former cette union qui compoſe l'homme.

Si au contraire cette Puiſſance n'a point mis en moi une double nature, & ſi elle a ſeulement fait enſorte que mon corps qui ne penſoit pas, ait commencé à un certain moment à penſer, il faut que cette Puiſſance ait créé en moi ce nouveau degré d'être;

xiſtoit point en moi, & qui l'y fait éxiſter ? Cette création de la penſée dans une maſſe inanimée, aveugle, & inſenſible, eſt ſans doute une action toute-puiſſante. Voilà un Créateur : s'il ne l'eſt pas en moi du premier degré d'être, qui eſt d'être une maſſe de matiere, au moins il eſt créateur en moi du ſecond degré d'être, qui eſt très-ſupérieur, ſçavoir celui d'être penſant. Mais comment pourroit-il être le créateur du degré ſupérieur d'être, s'il ne l'étoit pas de l'inférieur ? Comment une maſſe vile & inanimée pourroit-elle recevoir de lui une ſi haute perfection, ſi elle ne dépendoit pas de lui ? De plus, quelle apparence que le degré d'être le plus parfait, ſçavoir de penſer, de juger, & de vouloir librement, ſoit dépendant

de lui ; enſorte qu'il puiſſe le créer, & le donner, quand il lui plaît, aux plus vils êtres qui en ſont privez ; & que le plus bas degré d'être, ſçavoir de n'être qu'une maſſe vile & inanimée, éxiſte par ſoi-même, & ſoit indépendante de cette Puiſſance ? Si la choſe étoit ainſi, il faudroit dire que le plus bas degré d'être auroit la plus haute perfection, ſçavoir d'éxiſter par ſoi, d'être indépendant, en un mot d'être incréé ; & que le degré ſupérieur d'être auroit la plus grande imperfection,

crée en moi par ſon ſeul bon plaiſir, ne peut être qu'infiniment parfaite. Il faut qu'elle éxiſte par ſoi, puiſque c'eſt elle qui fait éxiſter ce qui eſt diſtingué d'elle : il faut avoüer qu'elle porte en ſoi la plenitude de l'être, puiſqu'elle le poſſede juſqu'au point de le communiquer au néant : il faut qu'elle en ait l'univerſalité, puiſqu'elle a un égal empire ſur toutes les natures, & ſur tous les divers degrez de perfection : enfin il faut qu'elle ſoit également ſage & puiſſante, puiſqu'elle façonne, arrange, & conduit l'Univers avec un art & un ordre qui éclatte depuis le dernier inſecte juſqu'aux aſtres, & juſqu'à l'homme, qui ayant la penſée, eſt plus parfait que tous les autres enſemble.

[redacted]

point naturel, & auquel il m'éleve ſans ceſſe, malgré ma fragilité, par un bienfait qui a beſoin d'être renouvellé en chaque inſtant de ma durée. Je ne ſuis donc qu'un être d'emprunt, qu'un demi être, qu'un être qui eſt ſans ceſſe entre l'être & le néant, qu'une ombre de l'Etre immuable. Cet Etre eſt tout, & je ne ſuis rien ; du moins je ne ſuis qu'un foible écoulement de ſa plenitude ſans bornes. Je n'ai pas ſeulement reçû de ſa main certains dons : ce qui a reçû le premier de ces dons eſt le néant ; car il n'y avoit rien en moi qui précédât tous ſes dons, & qui fût à portée de les recevoir. Le premier de ſes dons qui a fondé tous les autres, eſt ce que j'appelle *moi-même*. Il m'a donné ce moi ; je lui dois non ſeulement tout ce

que j'ai, mais encore tout ce que je ſuis. O incomprehenſible don, qui eſt bien-tôt exprimé ſelon notre foible langage, mais que l'eſprit de l'homme ne comprendra jamais dans toute ſa profondeur ! Ce Dieu qui m'a fait, m'a donné moi-même à moi-même : le moi que j'aime tant, n'eſt qu'un preſent de ſa bonté : ce Dieu doit donc être entre moi, & moi en lui, s'il m'eſt permis de parler ainſi, puiſque c'eſt de lui que je tiens ce moi. Sans lui je ne ſerois pas moi-même ; ſans lui je n'aurois ni le moi que je puiſſe aimer, ni l'amour dont j'aime ce moi, ni la volonté qui l'aime, ni la penſée, par laquelle je me connois. Tout eſt don : celui qui reçoit les dons, eſt lui-même le premier don reçû. O Dieu ! vous êtes mon vrai Pere : c'eſt

vous qui m'avez donné mon corps, mon ame, mon étenduë, & ma penſée : c'eſt vous qui avez dit que je fuſſe, & j'ai commencé à être, moi qui n'étois pas : c'eſt vous qui m'avez aimé ; non parce que j'étois déja, & que je méritois déja votre amour, mais au contraire afin que je commençaſſe à être, & que votre amour prévenant fît de moi quelque choſe d'aimable ? c'eſt donc mon néant que vous avez aimé dés l'éternité, pour lui donner l'être, & pour le rendre digne de vous !

II.

O Dieu ! je vous dois tout, puiſque j'ai tout reçû de vous, & que je vous dois juſqu'au moi qui a tant reçû de vos mains bienfaiſantes ! Je vous dois tout, ô bonté infinie ! mais que vous

donnerai-je ! Vous n'avez pas beſoin de mes biens ; ils viennent de vous. Loin de vous les reſerver, vous m'en avez comblé. Lors même qu'ils ſont dans mes mains, ils demeurent bien plus à vous qu'à moi, puiſque je ne ſuis moi-même qu'en vous. Je ne les ai que d'emprunt, & vous les poſſedez en propre. Vous ne ſçauriez vous en déſapproprier, tant il eſt eſſentiel que tout bien ne ſoit qu'en vous. Que vous donnerai-je donc ? Il n'y a que le ſeul moi que je ſois libre de vous offrir ; mais ce que j'appelle *moi* n'eſt pas moins à vous que tout le reſte. Encore une fois que vous donnerai-je, moi qui ai tout reçû de vos mains ? O amour éternel, vous ne demandez de moi qu'une ſeule choſe, qui eſt le vouloir libre

de mon cœur ! Vous me l'avez laiſſé libre, afin que je puiſſe agréer par mon propre choix la ſubordination immuable avec laquelle je dois tenir ſans ceſſe mon cœur dans vos mains : vous voulez ſeulement que je veüille cet ordre, qui eſt le bonheur de toute création ; mais afin de me le faire vouloir, vous m'en montrez au dehors tous les charmes, pour me le rendre aimable ; & de plus, vous entrez par les attraits de votre grace au dedans de mon cœur, pour en remuer les reſſorts, & pour me faire aimer ce qui eſt ſi digne d'être aimé. Ainſi vous êtes tout enſemble l'objet & le principe de mon amour ; vous êtes tout enſemble l'aimant & le bien-aimé. Vous vous aimez vous-même en moi ; & comment pourriez-

vous être dignement aimé par votre vile & corrompuë créature, ſi vous n'aviez pas ſoin de vous aimer vous-même en elle.

L'encens des hommes n'eſt pour vous qu'une vile fumée ; vous n'avez beſoin ni de la graiſſe, ni du ſang de leurs victimes ; leurs cérémonies ne ſont qu'un vain ſpectacle ; leurs plus riches offrandes ſont trop pauvres pour vous, & ſont bien plus à vous qu'à eux : leurs loüanges mêmes ne ſont qu'un langage menteur, s'ils ne vous adorent point en eſprit & en vérité. On ne peut vous ſervir qu'en vous aimant. Les ſignes extérieurs ſont bons, quand le cœur les fait faire, mais votre culte eſſentiel n'eſt qu'amour, & votre royaume eſt tout entier au dedans de vous : il ne faut

faut point prendre le change en le cherchant au dehors. O amour ! vous aimer, c'eſt tout, c'eſt là tout l'homme ; tout le reſte n'eſt point lui, & n'en eſt que l'ombre. Quiconque ne vous aime point eſt dénaturé ; il n'a pas encore commencé à vivre de la véritable vie.

III.

Mais ce culte d'amour doit-il être tellement concentré dans mon cœur, que je n'en donne jamais aucun ſigne au dehors ? Helas ! s'il eſt vrai que j'aime, il me ſeroit impoſſible de taire mon amour. L'amour ne veut qu'aimer, & faire que les autres aiment. Puis-je voir d'autres hommes, que Dieu a fait pour lui ſeul, comme moi, & le leur laiſſer ignorer !

Ce Dieu eſt ſi grand qu'il ſe

doit tout à lui-même. La folie inſolente de l'homme, vile créature, eſt de rapporter tout à ce qu'il nomme *le moi* ; c'eſt cette idole de ſon cœur, qui eſt l'objet de la ſevere jalouſie de Dieu. Rien n'eſt plus injuſte que de rapporter tout au ſeul moi, par la ſeule raiſon qu'il eſt le moi. Cette raiſon n'eſt pas une raiſon, ce n'eſt qu'une fureur d'amour propre ; au contraire la ſuprême juſtice de Dieu doit conſiſter à n'aimer aucune choſe, qu'à proportion du degré de bonté, qui la rend

en nous, n'eſt que celui qu'il y met, & il ne peut ſe complaire qu'en ſa liberalité toute gratuite : il ne trouve en nous que le néant, le mal, & ſes dons ; il ne peut donc en juſtice nous rien devoir. Il ne peut aimer en nous que ſa propre bonté, qui ſurmonte notre néant & notre malice : il ne peut donc rien relâcher de ſes droits, il violeroit ſon ordre, & ceſſeroit d'être ce qu'il eſt, s'il ne ſe rendoit pas cette éxacte juſtice. Il n'a donc pû créer les hommes avec une intelligence & une volonté, qu'afin que toute leur vie ne fût qu'admiration de ſa ſuprême vérité, & amour de ſa bonté infinie. Telle eſt la fin eſſentielle de notre création.

IV.

Il a mis les hommes enſemble

dans une ſocieté où ils doivent s'aimer, & s'entre-ſecourir comme les enfans d'une même famille, qui ont un pere commun. Chaque Nation n'eſt qu'une branche de cette famille nombreuſe, qui eſt répanduë ſur la face de toute la terre. L'amour de ce Pere commun doit être ſenſible, manifeſte, & inviolablement regnant dans toute cette ſocieté de ces enfans bien-aimez. Chacun d'eux ne doit jamais manquer de dire à ceux qui naiſſent de lui: *Connoiſſez le Seigneur qui eſt votre Pere.* Ces enfans de Dieu doivent publier ſes bienfaits, chanter ſes loüanges, l'annoncer à ceux qui l'ignorent, en rappeller le ſouvenir à ceux qui l'oublient. Ils ne ſont ſur la terre que pour connoître ſa perfection, & accomplir ſa volonté;

que pour ſe communiquer les uns aux autres cette ſcience, & cet amour celeſte. Que ſeroit-ce, ſi cette famille étoit en ſocieté ſur tout le reſte, ſans y être pour le culte d'un ſi bon Pere ? Il faut donc qu'il y ait entr'eux une ſocieté de culte de Dieu ; c'eſt ce qu'on nomme *Religion* ; c'eſt-à-dire que tous ces hommes doivent s'inſtruire, s'édifier, s'aimer les uns les autres, pour aimer & ſervir le Pere commun. Le fond de cette Religion ne conſiſte dans aucune ceremonie extérieure ; car elle conſiſte toute entiere dans l'intelligence du vrai, & dans l'amour du bien ſouverain ; mais ces ſentimens intérieurs ne peuvent être ſincéres, ſans être mis comme en ſocieté parmi les hommes par des ſignes certains & ſenſibles. Il ne ſuffit pas

de connoître Dieu, il faut montrer qu'on le connoît, & faire enſorte qu'aucun de nos freres n'ait le malheur de l'ignorer, de l'oublier. Ces ſignes ſenſibles de culte ſont ce qu'on appelle *les Ceremonies de la Religion.* Ces ceremonies ne ſont que des marques par leſquelles les hommes ſont convenus de s'édifier mutuellement, & de reveiller les uns dans les autres le ſouvenir de ce culte qui eſt au dedans. De plus, les hommes foibles & legers ont ſouvent beſoin de ces ſignes ſenſibles, pour ſe rappeller eux-mêmes la preſence de ce Dieu inviſible, qu'ils doivent aimer. Ces ſignes ont été inſtituez avec une certaine majeſté, afin de répréſenter mieux la grandeur du Pere celeſte. La plûpart des hommes domi-

nez par leur imagination volage, & entraînez par leurs paſſions, ont un preſſant beſoin que la majeſté de ces ſignes inſtituez pour le commun culte de Dieu, frappe & ſaiſiſſe leur imagination, afin que toutes leurs paſſions ſoient rallenties & ſuſpenduës. Voilà donc ce qu'on nomme Religion, ceremonie ſacrée, culte public du Dieu qui nous a créez. Le genre humain ne ſçauroit reconnoître & aimer ſon Créateur, ſans montrer qu'il l'aime, ſans vouloir le faire aimer, ſans exprimer cet amour avec une magnificence proportionnée à celui qu'il aime, enfin ſans s'exciter à l'amour par les ſignes de l'amour même. Voilà la Religion qui eſt inſéparable de la croyance du Créateur.

Les hommes qui adorent le vrai Dieu, Créateur de l'Univers, & qui reglent leurs mœurs ſur ce culte, doivent ſans doute être beaucoup plus eſtimables que ces faux Dieux pleins de vices groſſiers. Un Payen même a reconnu que les Dieux d'Homere étoient très-inférieurs à ſes heros. Quelle dégradation de la Divinité ! quel culte impie & indécent de tant de faux & indignes Dieux, qui ſemblent inventez par quelque eſprit ſéducteur, pour tourner en dériſion la Divinité, & pour faire oublier le Dieu véritable.

Quand même on voudroit ſubtiliſer, pour réduire le Paganiſme au culte d'un ſeul Dieu infiniment parfait, qu'on adoreroit ſous divers noms, & ſous diverſes figures myſterieuſes,

ſans croire néanmoins qu'il y eût pluſieurs Dieux, il faudroit avoüer que cette multitude apparente de Dieux ſeroit très-indécente & très-ſcandaleuſe : ce langage forcé ſeroit une ſource d'erreur impie, il faudroit retrancher cette diverſité de noms & de répréſentations myſterieuſes, pour réduire tout le culte divin à la reconnoiſſance d'un ſeul Dieu ſi parfait, qu'il ne peut avoir rien d'égal, rien qui ne ſoit infiniment inférieur à lui, rien qu'il n'ait tiré du néant, & qu'il n'y puiſſe ſans ceſſe replonger. De plus, le Paganiſme n'offre que des vœux intéreſſez pour les biens de la terre ; il ne demande que la ſanté & que les richeſſes, que le plaiſir, que la proſperité mondaine pour flatter l'orgueil : une telle Religion des-

honore la Divinité, & autoriſe la corruption des hommes. Il me faut au contraire un culte qui ſoit digne du premier Etre, & qui purifie mes mœurs. Encore une fois où le trouverai-je ce culte qui doit être néceſſairement ſur la terre, puiſque ce n'eſt que pour lui que la terre eſt faite, & que les hommes n'ont été créez que pour lui.

J'apperçois dans un coin du monde un peuple tout ſingulier. Tous les autres courent après les idoles, tous les autres adorent aveuglément une multitude monſtrueuſe de Divinitez vicieuſes & mépriſables; ce peuple qu'on nomme *les Juifs*, n'adore qu'un ſeul Dieu Créateur du Ciel & de la Terre: ſa loi eſſentielle à laquelle tout ſon culte ſe rapporte, l'oblige

à aimer Dieu de tout ſon cœur, de toute ſon ame, de toute ſa penſée, & de toutes ſes forces. Ce peuple circoncis a dans ſa loi une circonciſion du cœur, dont celle du corps n'eſt que la figure: & cette circonciſion du cœur eſt le retranchement de toute affection qui ne vient pas du principe de l'amour de Dieu.

Si je trouvois ſur la terre quelque autre genre d'hommes, qui mît le culte de Dieu dans ſon amour, & qui fît conſiſter la vertu à préférer Dieu à ſoi, je comparerois ce culte avec celui des Juifs, pour éxaminer lequel ſeroit le plus pur, & le plus digne d'être ſuivi: mais d'un côté je vois que ce Dieu qui ſe doit tout à lui-même, n'a pû créer les hommes que pour lui rendre un culte

public d'amour & d'obéïſſance : d'un autre côté je ne trouve ce culte public d'amour que chez le peuple Juif. Les Payens ont craint leurs faux Dieux ; ils ont voulu les appaiſer ; ils leur ont donné de la graiſſe, du ſang des victimes, de l'encens des temples, d'autres dons groſſiers ; mais ils ne leur ont jamais donné leurs cœurs, ils n'ont jamais eû la penſée de les aimer, encore moins celle de les préférer à eux-mêmes, & de ne s'aimer que pour l'amour d'eux : auſſi ne regardoient-ils aucun Dieu comme c[illegible]eur : Jupiter même, quoi[illegible]ort ſupérieur en puiſſance [illegible]res les autres Divinitez, [illegible]oint regardé comme aucun être du néant ; [illegible]lement, ſelon eux, [illegible]e matiere plus an-

cienne que lui, & éternelle, qu'il avoit façonnée, en débroüillant le cahos.

Pour tous les Philoſophes, ils ont regardé la raiſon, la juſtice, la vertu, la vérité en elles-mêmes : ils ont crû que les Dieux donnoient la ſanté, les richeſſes, la gloire ; mais ils ont prétendu trouver dans leur propre fonds la vertu & la ſageſſe qui les diſtinguoit du reſte des hommes. Ils n'ont jamais développé ni le bienfait de la création, ni la puiſſance du Créateur, ni l'amour de préférence ſur nous-mêmes, qui lui eſt dû. Ainſi en parcourant toutes les Nations de la terre dans les anciens temps, je ne vois que le peuple Juif, qui adore le vrai Dieu, & qui connoiſſe le culte d'amour.

Mais cet amour eſt plûtôt

figuré que pratiqué réellement chez ce peuple : il y eſt plûtôt promis pour l'avenir, que répandu actuellement dans les cœurs. J'apperçois dans cette Nation un certain nombre de Juſtes qui ſont pleins de ce culte d'amour ; mais le plus grand nombre n'eſt occupé que des ceremonies, des ſacrifices d'animaux, & d'un culte extérieur, pour obtenir de Dieu la paix, la ſanté, la liberté, la roſée du ciel, & la graiſſe de la terre. Tous attendent un Meſſie qui leur eſt promis, &

& renouveller la face de la terre. Les autres qui ſont la multitude, n'attendent qu'un Meſſie groſſier, conquerant, heureux, & invincible, qui flattera leur orgueïl, dont le regne s'étendra ſur toutes les Nations, & qui comblera les Juifs de proſperitez temporelles.

Les uns & les autres conviennent que leur Religion n'eſt encore qu'une figure de ce qu'elle doit être ſous le regne de ce Meſſie : tous reconnoiſſent que ſuivant les Ecritures qu'ils nomment *Divines*, ce Meſſie doit attirer au culte du vrai Dieu toutes les Nations idolâtres. Indépendamment de toutes les ſubtilitez de leurs Rabbins ſur l'interprétation de ce texte, il eſt évident, & par ce texte même, & par l'explica-

tion qu'ils lui donnent tous, que le Meſſie doit établir par tout le vrai culte d'amour ; & abolir l'Idolâtrie.

Je n'ai garde d'entrer dans toutes les ſubtilitez myſterieuſes de ces Rabbins ; il me ſuffit de voir en gros deux choſes, qui ſont, pour ainſi dire, palpables : l'une eſt, que tous les temps marquez par les Juifs pour l'avenement du Meſſie ſont paſſez ; qu'ils ne veulent plus que l'on compte les temps ; qu'ils ne ſçavent plus à quoi s'en tenir, comme des gens qui ont perdu leur route ; que dans une ſi longue diſperſion toutes leurs Tribus ſont confonduës ; qu'ils n'ont plus même de marques auſquelles ils puſſent reconnoître leur Meſſie, s'il venoit maintenant ; qu'ils portent depuis plus de ſeize

cens ans toutes les marques de la malédiction prédite dans leurs Livres, & qui doit demeurer ſur eux juſqu'à la fin, pour avoir méconnu l'envoyé de Dieu.

L'autre choſe que je remarque, eſt que JESUS-CHRIST porte le ſigne du vrai Meſſie : il a attiré à lui les gentils, ſelon les promeſſes. De tant de peuples barbares & idolâtres, il n'en a fait qu'un ſeul peuple, qui a briſé les idoles, qui adore le vrai Dieu Créateur, qui lui rend le vrai culte d'amour, & qui eſt uni dans ce culte depuis un bout du monde juſqu'à l'autre. L'Europe entiere eſt pleine de Chrétiens : il n'y a gueres de Royaumes en Aſie, juſqu'au delà des Indes, où l'on n'en trouve de répandus : ils ont pénétré bien loin au delà

tion
que
tout
abol

Je
toute
ſes d
de v
qui ſ
pable
temp
pour
ſont
plus
qu'il
s'en
ont
une

de tous les Païs qui compoſoient tout le monde connu du temps des anciens Juifs, des Grecs, & des Romains: ils ſont dans tous les Païs de l'Afrique dont *l'entrée eſt libre: tous les* vaſtes Païs de l'Amerique, qui eſt le nouveau monde, ſont gouvernez par eux. Ainſi depuis le lieu où le Soleil ſe leve, juſqu'à celui où il ſe couche dans les deux hemiſpheres, on offre à Dieu pour victime ſans tache JESUS deſtiné à effacer le peché de la Terre. Tous s'uniſſent à lui, pour ne faire avec lui qu'une ſeule victime d'amour; & tous ceux qui pechent, frappent leur poitrine, pour obtenir par lui la miſéricorde dont ils ont beſoin.

Laiſſons-là toutes les diſputes ſur le détail, puiſque le gros nous ſuffit pour décider

. Ce qui eſt manifeſte
cution, c'eſt qu'il n'y a
terre que ces deux peu-
ſçavoir le Juif & le
en, qui me montrent ce
l'amour que
pour
je ne puis
e comparaiſon
& l'autre
as inſeparables
é, le peuple
ins de perfection qui
mment au deſſus de tout ce
qu'il y a de meilleur dans le
peuple Juif. Le peuple Juif m'a-
vertit lui-même par ſa Loi, par
ſes ceremonies, par ſes pro-
meſſes, par toutes les circon-
ſtances de ſon état, qu'il n'a
la vraye Religion qu'en figure.

de tous les Païs qui compoſoient tout le monde connu du temps des anciens Juifs, des Grecs, & des Romains: ils ſont dans tous les Païs de l'Afrique dont l'entrée eſt libre : tous les vaſtes Païs de l'Amerique, qui eſt le nouveau monde, ſont gouvernez par eux. Ainſi depuis le lieu où le Soleil ſe leve, juſqu'à celui où il ſe couche dans les deux hemiſpheres, on offre à Dieu pour victime ſans tache JESUS deſtiné à effacer le peché de la Terre. Tous s'uniſſent à lui, pour ne faire avec lui qu'une ſeule victime d'amour ; & tous ceux qui pechent, frappent leur poitrine, pour obtenir par lui la miſericorde dont ils ont beſoin.

Laiſſons-là toutes les diſputes ſur le détail, puiſque le gros nous ſuffit pour décider

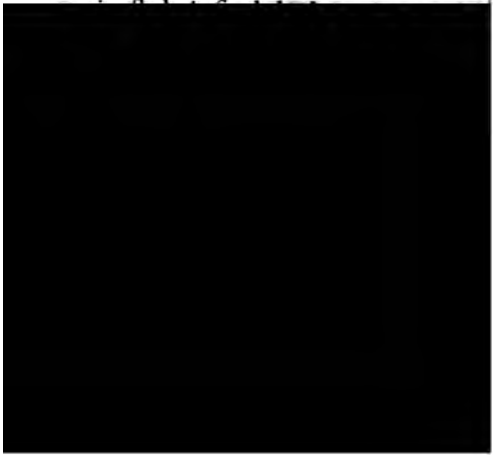
de tout. Ce qui eſt manifeſte ſans diſcution, c'eſt qu'il n'y a ſur la terre que ces deux peuples, ſçavoir le Juif & le Chrétien, qui me montrent ce culte d'amour que je cherche par tout pour l'embraſſer : il faut que je me fixe à le pratiquer chez l'un de ces deux peuples. Or entre ces deux peuples je ne puis faire aucune ſérieuſe comparaiſon. Quoique l'un & l'autre ait les imperfections inſéparables de l'humanité, le peuple Chrétien a des traits de perfection qui ſont infiniment au deſſus de tout ce qu'il y a de meilleur dans le peuple Juif. Le peuple Juif m'avertit lui-même par ſa Loi, par ſes ceremonies, par ſes promeſſes, par toutes les circonſtances de ſon état, qu'il n'a la vraye Religion qu'en figure ;

qu'il n'eſt lui-même que comme ces moules de plâtre, qu'on fait pour une figure de marbre ou de bronze que l'on prépare. Je trouve dans le peuple Chrétien, compoſé de tous les peuples du monde connu, le peuple heritier des promeſſes, le peuple enté ſur l'ancienne tige de la race d'Abraham : c'eſt le peuple adopté, qui ne fait qu'un même corps, & une ſucceſſion non interrompuë depuis les Patriarches juſqu'à nous ; par là je trouve ce que je cherche, c'eſt-à-dire ce culte d'amour, qui doit être auſſi ancien que le monde, & pour lequel le monde lui-même a été fait. Je le vois diſtinctement marqué dans tous les âges : il naît dans le Paradis terreſtre ; il n'eſt point éteint par le peché d'Adam ; une

rtie de ſa poſterité le conti-
ue ; il ſe renouvelle après le
Deluge ; Abraham le tranſ-
orte ; Moyſe le rend plus
:clatant par ſes ceremonies ;
les Saints de l'ancienne Al-
liance le pratiquent ; & en
prédiſent la perfection : elle
eſt reſervée au Meſſie : JESUS
vient nous familiariſer avec
Dieu, & nous enſeigner le dé-
ſintereſſement du vrai culte :
il vient nous apprendre, non
à vivre dans les délices, & dans
la gloire mondaine, non à égor-
ger des animaux, & à brûler
de l'encens à Dieu, pour en ti-
rer une félicité terreſtre, com-
me les Juifs ſe l'imaginent ;
mais à nous renoncer nous-
mêmes, pour ne nous aimer
plus qu'en lui, pour lui, & de
ſon amour. Malgré l'infirmité
des hommes, on en voit un

grand nombre que cette Religion ſi pure poſſede & anime : cet amour du vrai Dieu produit en eux toutes les vertus oppoſées à l'amour propre.

Voilà ſans doute le culte que je cherche : il n'étoit chez les Juifs qu'en figure : on n'y en trouvoit que la ſemence, qu'un germe, qu'une ombre : la perfection n'eſt que dans ce peuple nouveau qui eſt uni à l'ancien : c'eſt-là que j'apperçois du premier coup d'œil cette adoration en eſprit & en vérité ; en un mot, cet amour,



CHAPITRE SIXIE'ME.

De la Religion Chrétienne.

CE qui me paroît le caractere du vrai culte, n'eſt pas de craindre Dieu, comme on craint un homme puiſſant & terrible qui accable quiconque oſe lui réſiſter. Les Payens offroient de l'encens & des victimes à certaines divinitez malfaiſantes & terribles, pour les appaiſer. Ce n'eſt point là l'idée que je dois avoir du Dieu créateur, il eſt infiniment juſte & tout-puiſſant, il mérite ſans doute d'être craint; mais il n'eſt à craindre que pour ceux qui refuſent de l'aimer, & de ſe familiariſer avec lui. La meilleure crainte qu'on doive avoir à ſon égard, eſt celle de lui dé-

plaire, & de ne faire pas ſa volonté. Pour la crainte de ſes châtimens, elle eſt utile aux hommes égarez de la bonne voye, parce qu'elle fait le contrepoids de leurs paſſions, & qu'elle ſert à reprimer les vices; mais enfin cette crainte n'eſt bonne qu'autant qu'elle leve les obſtacles, & qu'en les levant, elle prépare à l'amour. Il n'y a point d'homme ſur la terre qui voulût être craint par ſes enfans, ſans en être aimé: la crainte ſeule des punitions n'eſt point ce qui peut entraîner un cœur libre & genereux. Quand on ne pratique les vertus que par cette ſeule crainte, ſans avoir aucun amour du vrai bien, on ne les pratique que pour éviter la ſouffrance; & par conſequent ſi on pouvoit éviter la punition, en ſe diſpen-

ſant de pratiquer les vertus, on ne les pratiqueroit point. Non ſeulement il n'y a point de pere qui veüille être honoré ainſi, ni d'ami qui veüille donner le nom d'amis à ceux qui ne tiendroient à lui que par de tels liens; mais encore il n'y a point de maître qui voulût ni recompenſer des domeſtiques, ni s'affectionner pour eux, ni les choiſir pour ſon ſervice, s'il les voyoit attachez à lui par la ſeule crainte, ſans aucun ſentiment de bonne volonté: à plus forte raiſon doit-on croire que le Dieu qui ne nous a fait capables d'intelligence & d'amour que pour être connu & aimé de nous, ne ſe contente pas d'une crainte ſervile, & veut que l'amour qui vient de lui comme de ſa ſource, retourne à lui comme à ſa fin.

Je comprends même qu'il ne ſuffit pas d'aimer ce Dieu, comme nous aimons toutes les choſes qui nous ſont commodes & utiles, il ne s'agit pas de le mettre à notre uſage, & de le rapporter à nous ; il faut au contraire nous rapporter entierement à lui ſeul, ne voulant notre propre bien que par le ſeul motif de ſa gloire & de la conformité à ſa volonté & à ſon ordre.

LETTRE
SUR
L'IDE'E DE L'INFINI,
ET SUR
LA LIBERTE' DE DIEU
de créer ou ne pas créer.

QUOIQUE nous n'ayons jamais eu, MONSIEUR, aucune occaſion vous & moi de nous voir & de nous connoître, je ſuis prévenu d'une véritable eſtime pour vous par la lettre que vous m'avez fait la grace de m'écrire. Je ſerois ravi d'y pouvoir répondre d'une maniere qui

vous instruire ; mais je n'ose guere espérer par la difficulté des matieres dont il s'agit, & par le peu de tems que j'ai pour vous répondre. Avant que d'entrer dans vos questions, agréez, Monsieur, que je vous expose mes idées générales sur la Philosophie. Elles ne seront peut-être pas inutiles pour l'éclaircissement des questions particulieres.

Il commence, Monsieur, par nous faire sentir combien il est important de s'assurer d'une vérité de foi avant que de combattre quelque proposition philosophique, que l'on croit avoir trouvée fausse. Le premier sans doute est de connoître la raison de Dieu à la nôtre. & le meilleur usage que je puisse faire de ma foible lumiere, est de la sacrifier à la sienne. Ainsi sans m'écouter

moi-même, j'écoute la ſeule revelation qui me vient par l'Egliſe, & je nie tout ce qu'elle m'apprend à nier. Si tous les Geometres du monde diſoient d'un commun accord à un ignorant ſenſé une vérité de geometrie qu'il ne ſeroit nullement à portée d'entendre, il la croiroit prudemment ſur leur témoignage unanime : l'uſage qu'il feroit alors de ſa raiſon ignorante, ſeroit de la ſoumettre à la raiſon ſupérieure, & mieux inſtruite de tant de ſçavans. Ne dois-je point bien davantage ſoumettre ma raiſon bornée à la raiſon infinie de Dieu ? Dès que je le conçois infini, je m'attends de trouver en lui infiniment plus que je ne ſçaurois concevoir. Ainſi en matiere de Religion je crois ſans raiſonner, comme une femmelette;

& je ne connois point d'autre regle que l'autorité de l'Egliſe, qui me propoſe la revelation. Ce qui me facilite cette docilité, eſt la néceſſité où je me trouve continuellement de croire avec une entiere certitude des véritez qui me ſont actuellement inconcevables. Par exemple, de quelque côté que je me tourne pour croire la diviſibilité du continu à l'infini, ou pour croire des atômes, je me trouve dans l'impuiſſance de répondre rien d'intelligible aux objections, & je ſuis néceſſité à croire ce qui me ſurmonte. Or ſi je fais cette experience continuelle dans l'ordre purement naturel, & juſques ſur les plus vils atômes; à combien plus forte raiſon dois-je admettre les véritez ſurnaturelles, dont la revelation de Dieu

m'aſſure, quoique ma foible raiſon ne puiſſe me les éclaircir. Il faut à tout moment, juſques dans la Philoſophie, croire ſans aucun doute ce qui ſurmonte la raiſon même, autrement nous ne croirions rien de tout ce qui nous environne, & qui nous eſt le plus familier. Un aveugle refuſe-t-il de croire ſur la parole des hommes clairvoyans la lumiere & les couleurs qu'il ne peut concevoir ? Ne dois-je pas me croire auſſi aveugle ſur les véritez ſurnaturelles, qu'un aveugle l'eſt ſur la lumiere & ſur les couleurs ? Ne dois-je pas être auſſi docile à l'autorité de Dieu, qu'un aveugle l'eſt tous les jours à celle des hommes clairvoyans ? Ma concluſion eſt qu'on a beau me dire qu'on ne peut concevoir une propoſition, & que la raiſon

ſemble y repugner avec évidence ; ou bien qu'une propoſition paroît évidente, & qu'on n'eſt pas libre de la nier, je nie & j'affirme ſans heſiter tout ce que la Religion me propoſe de croire & de ne croire pas : je vais même plus loin, car je crois toutes les propoſitions auſquelles ma raiſon me mene avec évidence, quoique je ne puiſſe point enſuite, quand j'y ſuis arrivé, vaincre par la force de ma raiſon les objections que je ſuis tenté de regarder comme démonſtratives contre ces

Prince des Philoſophes, j'en appelle à la raiſon, qui eſt le juge commun entre Ariſtote & tous les autres hommes. Les autres me citent Deſcartes; mais je leur réponds que c'eſt Deſcartes même qui m'a appris à ne croire perſonne ſur ſa parole. La Philoſophie n'étant que la raiſon, on ne peut ſuivre en ce genre que la raiſon ſeule. Voulez-vous que je croye quelque propoſition en matiere de Philoſophie, laiſſons à part les grands noms, & venons aux preuves : donnez-moi des idées claires, & non des citations d'Auteurs qui ont pû ſe tromper. Si l'autorité a quelque lieu en matiere de Philoſophie, ce n'eſt que pour nous engager par l'eſtime de certains Philoſophes à examiner plus mûrement leurs opinions. Deſcartes qui a

oſé ſecoüer le joug de toute autorité, pour ne ſuivre que ſes idées, ne doit avoir lui-même ſur nous aucune autorité. Si j'avois à croire quelque Philoſophe ſur la reputation, je croirois bien plûtôt Platon & Ariſtote, qui ont été pendant tant de ſiecles en poſſeſſion de décider : je croirois même S. Auguſtin bien plus que Deſcartes ſur les matieres de pure Philoſophie ; car outre qu'il a beaucoup mieux ſçû les concilier avec la Religion, on trouve d'ailleurs dans ce Pere un bien plus grand effort de genie ſur toutes les véritez de Métaphyſique, quoiqu'il ne les ait jamais touchées que par occaſion, & ſans ordre. Si un homme éclairé raſſembloit dans les Livres de S. Auguſtin toutes les véritez ſublimes que ce Pere y a répan-

duës comme par hazard, cet extrait fait avec choix ſeroit très ſupérieur aux meditations de Deſcartes, quoique ces meditations ſoient le plus grand effort de l'eſprit de ce Philoſophe.

Je vous avouë, MONSIEUR, qu'il y a dans Deſcartes des choſes qui me paroiſſent peu dignes de lui; comme par exemple, ſon monde indéfini, qui ne ſignifie rien que de ridicule, s'il ne ſignifie pas un infini réel. Sa preuve de l'impoſſibilité du vuide eſt un pur paralogiſme, où il a ſuivi ſon imagination, au lieu de ſuivre les idées purement intellectuelles. Il y a beaucoup d'autres choſes ſur leſquelles il n'eſt jamais venu aux dernieres préciſions; je le dis d'autant plus librement, que je ſuis prévenu d'ailleurs d'une

haute eſtime pour l'eſprit de ce Philoſophe.

Je ſçai qu'il y a beaucoup de gens d'eſprit, qui ſe diſent Carteſiens, & qui ont embraſſé des opinions trop hardies, ce me ſemble, en s'appuyant ſur les principes de Deſcartes : mais ſans vouloir critiquer ni nommer perſonne, je laiſſe librement raiſonner chacun autant que la Religion le permet, & je prends pour moi la liberté que je laiſſe aux autres, en me défiant ſincerement de mes foibles lumieres. J'avouë qu'il me paroît que pluſieurs Philoſophes de notre temps, qui ſont d'ailleurs très-eſtimables, n'ont pas eû aſſez d'exactitude dans ce qu'ils ont dit ſur vos deux queſtions ; l'une, de la nature de l'infini, & l'autre, de la liberté de Dieu pour ſes ouvrages ex-

térieurs. Venons maintenant, s'il vous plaît, MONSIEUR, à l'examen de ces deux queſtions.

PREMIERE QUESTION.

De la nature de l'Infini.

JE ne ſçaurois concevoir qu'un ſeul Infini, c'eſt-à-dire, que l'Etre infiniment parfait, ou infini en tout genre. Tout infini qui ne ſeroit infini qu'en un genre, ne ſeroit point un infini véritable. Quiconque dit un genre, ou une eſpece, dit manifeſtement une borne, & l'excluſion de toute réalité ultérieure, ce qui établit un être fini ou borné. C'eſt n'avoir point aſſez ſimplement conſulté l'idée de l'Infini, que de l'avoir renfermé dans les bornes d'un genre. Il eſt viſible qu'il ne peut

ſe trouver que dans l'univerſalité de l'Etre, qui eſt l'Etre infiniment parfait en tout genre, & infiniment ſimple.

Si on pouvoit concevoir des infinis bornez à des genres particuliers, il ſeroit vrai de dire que l'Etre infiniment parfait en tout genre, ſeroit infiniment plus grand que ces infinis-là; car outre qu'il égaleroit chacun d'eux dans ſon genre, & qu'il ſurpaſſeroit chacun d'eux, en les égalant tous enſemble, de plus, il auroit une ſimplicité ſuprême qui le rendroit infiniment plus parfait que toute cette collection de prétendus infinis.

D'ailleurs, chacun de ces infinis ſubalternes ſe trouveroit borné par l'endroit précis où ſon genre ſe borneroit, & le rendroit inégal à l'Etre infini en tout genre.

Quiconque

Quiconque dit inégalité entre deux êtres, dit néceſſairement un endroit où l'un finit, & où l'autre ne finit pas. Ainſi c'eſt ſe contredire que d'admettre des infinis inégaux.

Je ne puis même en concevoir qu'un ſeul, puiſqu'un ſeul par ſa réelle infinité exclut toute borne en tout genre, & remplit toute l'idée de l'infini.

D'ailleurs, comme je l'ai remarqué, tout infini qui ne ſeroit pas ſimple, ne ſeroit pas véritablement infini : le défaut de ſimplicité eſt une imperfection ; car à perfection d'ailleurs égale, il eſt plus parfait d'être entierement un, que d'être compoſé, c'eſt-à-dire, que n'être qu'un aſſemblage d'êtres particuliers. Or une imperfection eſt une borne ; donc une imperfection telle que la diviſi-

bilité eſt oppoſée à la nature du véritable infini qui n'a aucune borne.

On croira peut-être que ceci n'eſt qu'une vaine ſubtilité ; mais ſi on veut ſe défier parfaitement de certains préjugez, on reconnoîtra qu'un infini compoſé, n'eſt infini que de nom, & qu'il eſt réellement borné par l'imperfection de tout être diviſible, & réduit à l'unité d'un genre. Ceci peut être confirmé par des ſuppoſitions très-ſimples & très-naturelles ſur ces prétendus infinis qui ne ſeroient que des compoſez.

Donnez-moi un infini diviſible, il faut qu'il ait une infinité de parties actuellement diſtinguées les unes des autres ; ôtez-en une partie ſi petite qu'il vous plaira, dès qu'elle eſt ôtée, je vous demande ſi ce qui reſte

eſt encore infini, ou non. S'il n'eſt pas infini, je ſoûtiens que le total avant le retranchement de cette petite partie, n'étoit point un infini véritable. En voici la démonſtration. Tout compoſé fini auquel vous rejoindrez une très-petite partie, qui en auroit été détachée, ne pourroit point devenir infini par cette réünion; donc il demeureroit fini après la réünion, donc avant la déſunion il eſt véritablement fini. En effet qu'y auroit-il de plus ridicule que d'oſer dire que le même tout eſt tantôt fini, & tantôt infini, ſuivant qu'on lui ôte ou qu'on lui rend une eſpece d'atôme. Quoi donc l'infini & le fini ne ſont-ils differens que par cet atôme de plus ou de moins?

Si au contraire ce tout de-

meure infini, après que vous en avez retranché une petite partie, il faut avoüer qu'il y a des infinis inégaux entr'eux; car il eſt évident que ce tout étoit plus grand avant que cette partie fût retranchée, qu'il ne l'eſt depuis ſon retranchement. Il eſt plus clair que le jour que le retranchement d'une partie eſt une diminution du total, à proportion de ce que cette partie eſt grande. Or c'eſt le comble de l'abſurdité, que de dire que le même infini demeurant toûjours infini, eſti tantôt plus grand, & tantôt plus petit.

Le côté où l'on retranche une partie, fait viſiblement une borne par la partie retranchée. L'infini n'eſt plus infini de ce côté, puiſqu'il y trouve une fin marquée. Cet infini eſt donc imaginaire; & nul être diviſi-

ble ne peut jamais être un infini réel. Les hommes ayant l'idée de l'infini, l'ont appliquée d'une maniere impropre & contraire à cette idée même à tous les êtres, auſquels ils n'ont voulu donner aucune borne dans leur genre : mais ils n'ont pas pris garde que tout genre eſt lui-même une borne, & que toute diviſibilité étant une imperfection, qui eſt auſſi une borne viſible, elle exclut le véritable infini, qui eſt un Etre ſans bornes dans ſa perfection.

L'être, l'unité, la vérité & la bonté ſont la même choſe. Ainſi tout ce qui eſt un Etre infini eſt infiniment un, infiniment vrai, infiniment bon. Donc il eſt infiniment parfait & indiviſible.

Delà je conclus qu'il n'y a rien de plus faux, qu'un infini

imparfait, & par conſequent borné ; rien de plus faux qu'un infini qui n'eſt pas infiniment un ; rien de plus faux qu'un infini diviſible en pluſieurs parties ou finies ou infinies. Ces chimeriques infinis peuvent être groſſierement imaginez, mais jamais conçûs.

Il ne peut pas même y avoir deux infinis ; car les deux mis enſemble ſeroient ſans doute plus grands que chacun d'eux pris ſéparément, & par conſequent ni l'un ni l'autre ne ſeroit véritablement infini.

De plus, la collection de ces deux infinis ſeroit diviſible, & par conſequent imparfaite, au lieu que chacun des deux ſeroit indiviſible & parfait en ſoi ; ainſi un ſeul infini ſeroit plus parfait que les deux enſemble. Si au contraire on vouloit ſup-

poſer que les deux joints enſemble ſeroient plus parfaits que chacun de deux pris ſéparément, il s'enſuivroit qu'on les degraderoit en les ſéparant.

Ma concluſion eſt qu'on ne ſçauroit concevoir qu'un ſeul infini ſouverainement un, vrai & parfait.

SECONDE QUESTION.

De la liberté de Dieu pour créer, ou pour ne créer pas.

VOUS avez très-bien compris, MONSIEUR, que quand je dis qu'il eſt plus parfait à un être d'être fecond que de ne l'être pas, je ne prétends point parler d'une production actuelle, mais ſeulement d'un ſimple pouvoir de produire. Qui dit fecondité, ne dit point une

production actuelle, mais une vertu de produire hors de ſoi : c'eſt ainſi qu'on dit tous les jours qu'une terre eſt très-feconde ou très-fertile, quoiqu'elle ſoit actuellement en friche ; parce qu'elle a une nature propre à produire les plus abondantes moiſſons.

On m'objectera peut-être que l'acte eſt plus parfait que la puiſſance, & qu'il y a plus de perfection à operer actuellement, qu'à être ſeulement dans le pouvoir d'operer : mais ce raiſonnement eſt captieux. Pour en démêler l'illuſion, je vous ſupplie de conſiderer les choſes ſuivantes.

Il eſt vrai que ſelon les Ecoles, *l'acte perfectionne la puiſſance, & en eſt le complement* ; mais voici ce qu'il y a de réel dans ce diſcours.

1°. Les

1°. Les Philoſophes de l'Ecole parlent de l'acte comme d'une entité diſtinguée de la puiſſance & de l'action, & qui eſt le terme de l'action même. En ce ſens le terme eſt le complement, qui perfectionne la puiſſance. Nul Carteſien ne peut parler ſerieuſement ainſi.

2°. Quiconque dit pure puiſſance ou ſimple pouvoir, dit une ſimple capacité d'être: au contraire quiconque dit acte, dit une éxiſtence, & une perfection déja éxiſtente & actuelle. En un mot, ce qui n'eſt qu'en puiſſance, n'eſt que poſſible; & ce qui eſt déja en acte, éxiſte déja actuellement. Or il eſt viſible qu'il eſt plus parfait d'être actuellement éxiſtant, que de n'être qu'en puiſſance ou poſſible.

Remarquez, s'il vous plaît, que le même être peut être

tout enſemble en puiſſance pour certaines choſes, & en acte pour d'autres. C'eſt ce qui arrive ſans ceſſe à tout être fini & créé ; car d'un côté il eſt en acte pour tout ce qu'il y a déja reçû d'éxiſtence & d'actuel ; mais d'un autre côté il n'eſt qu'en puiſſance pour tout ce qui lui reſte à recevoir, & dont il n'a par ſon être preſent, que la ſimple puiſſance ou capacité de le recevoir.

En ce ſens il eſt encore manifeſte qu'il eſt bien plus parfait d'être en acte, que de n'être qu'en puiſſance. Mais tout ceci n'a aucun rapport avec le pouvoir & avec l'acte pour les actions particulieres, qu'on eſt libre de faire, ou de ne faire pas, & qu'on a quelquefois raiſon de ne pas faire. Par exemple, je ne ſuis pas plus parfait en par-

lant, qu'en ne parlant pas ; il arrive même ſouvent que je ſuis plus parfait de me taire que de parler.

La perfection conſiſte dans la vertu de faire cette action ; mais je n'y ajoûte rien en la faiſant, autrement j'aurois tort de ne me donner pas une perfection qui dépend de moi, toutes les fois que je garde le ſilence par diſcretion.

Il eſt vrai que l'ame agit ſans ceſſe ; elle connoît toûjours au moins confuſément quelque vérité, & elle veut à proportion quelque bien : mais aucune action priſe en particulier ne lui eſt néceſſaire.

Il n'eſt pas vrai, ſelon l'exemple déja rapporté, que l'acte de parler ſoit plus parfait en lui-même que la ſimple puiſſance.

S'il n'eſt pas plus parfait à l'homme d'operer actuellement une telle choſe, que de pouvoir ſimplement l'operer, cela eſt encore bien plus certain en Dieu ; il faut au moins avoüer que toute opération de la créature eſt une modification qu'elle ſe donne. Il eſt vrai auſſi qu'elle opere toûjours, & par conſequent qu'elle ſe modifie toûjours, tantôt d'une façon, & tantôt d'une autre ; mais quand elle choiſit la meilleure opération, elle ſe donne par ce choix la modification la plus parfaite.

Il n'en eſt pas de même de Dieu. Par ſon Etre infini, ſimple & immuable, il eſt incapable de toutes modifications ; car une modification ſeroit une borne ; ſon operation n'eſt que lui-même ſans y rien ajoûter. Si ſon

operation ajoûtoit la moindre choſe à ſa perfection, il ne ſeroit pas Dieu ; car il n'auroit pas par lui-même l'infinie perfection indépendamment de ſon action au dehors.

En ce cas ſon operation au dehors ſeroit eſſentielle à ſa Divinité, & en feroit partie.

Bien plus, ſon ouvrage extérieur qui n'eſt que ſa créature, ne pouvant être ſéparé de ſon operation feconde ; cet ouvrage ſeroit eſſentiel à ſon infinie perfection ; & par conſequent à ſa Divinité : on ne pourroit concevoir l'un ſans l'autre ; l'un dépendroit de l'autre. La créature ſeroit eſſentielle au Créateur, & ſe confondroit avec lui. L'infinie perfection ne pourroit ſe trouver que dans ce total de Dieu operant au dehors, & de ſon ouvrage. La créature étant

néceſſaire au Créateur même par ſon eſſence, elle ne ſeroit plus créature. Il la faudroit regarder avec Dieu, comme nous regardons le Fils & le Saint-Eſprit avec le Pere dans la ſainte Trinité. En ce cas Dieu produiroit éternellement par néceſſité tout ce qu'il pourroit produire de plus parfait : il ſe devroit à lui-même de le faire : il ne ſeroit jamais Dieu, qu'autant qu'il le feroit actuellement. Il ne pourroit jamais ne le faire pas, ſi on le concevoit comme éxiſtant un moment avant que de produire. Il faudroit dire qu'en commençant à produire, il a commencé à ſe rendre parfait, & à devenir Dieu. En un mot, la créature ſeroit ſi eſſentielle au créateur, qu'on ne pourroit plus les diſtinguer réellement, & qu'on s'accoûtumeroit à ne chercher

plus d'autre Etre infiniment parfait, que cette collection des êtres, qu'on nomme créatures.

Que faut-il donc pour ne pas tomber dans cette impieté monſtrueuſe ? Il faut dire que Dieu n'eſt pas plus parfait en operant hors de lui, qu'en n'operant pas, parce qu'il eſt toûjours tout-puiſſant, & infiniment fecond, lors même qu'il ne lui plaît pas d'exercer cette puiſſance feconde.

Par là on reconnoît que Dieu eſt libre d'une ſouveraine liberté, dont la nôtre n'eſt qu'une foible image, & une legere participation.

Par-là on conçoit la reconnoiſſance qui eſt dûë au bienfait purement gratuit de la création. Par là on entre dans le véritable eſprit de l'Ecriture, qui nous enſeigne que Dieu fit ſon

ouvrage en ſept jours : il ſuſpendoit ſon ouvrage, il interrompoit ſon action ; il menoit peu à peu ſon ouvrage au but, & par divers degrez : il reſervoit à chaque jour une forme nouvelle & particuliere : il lui donnoit à diverſes repriſes un accroiſſement de perfection. Chaque choſe ſe trouvoit chaque jour bonne & digne de lui ; mais il la rendoit dans la ſuite encore meilleure en la retouchant. Par là il montroit combien il étoit le maître de tout ſon ouvrage, pour lui donner tant & ſi peu de perfection qu'il lui plairoit. Il pouvoit s'arrêter à une maſſe informe ; il pouvoit faire de cette maſſe l'ouvrage varié, & plein d'ornemens, qu'il lui a plû d'en faire, & qu'on nomme l'Univers.

Rien n'eſt donc plus faux que

ce que j'entends dire, ſçavoir que Dieu eſt néceſſité par l'ordre, qui eſt lui-même, à produire tout ce qu'il pouvoit faire de plus parfait. Ce raiſonnement iroit à prouver que l'actuelle production de la créature eſt éternelle & eſſentielle au créateur. Ce raiſonnement prouveroit que Dieu n'a pû ſe retenir en rien dans la création de ſon ouvrage, qu'il ne l'a fait avec aucune liberté, qu'il a été aſſujetti à le faire tout entier d'abord, & même à le faire dès l'éternité. On établiroit par là que Dieu étoit autant gêné pour la maniere d'agir, que pour le fond de ſon ouvrage. Selon ce principe, il falloit ſous peine de violer l'ordre, & de ſe dégrader, qu'il fît tout ſon ouvrage par la voye la plus ſimple. En un mot, ſi ce principe a lieu, la

toute-puiſſance de Dieu s'eſt épuiſée dans un moment. Il ne peut plus produire un ſeul atôme ; il eſt dans l'impuiſſance d'ajoûter le moindre degré de perfection au plus vil atôme de l'Univers. Si quelque choſe eſt indigne de Dieu, c'eſt une telle idée de lui.

Combien Saint Auguſtin penſe-t-il plus noblement & avec plus de juſteſſe ſur la Divinité ? Ce Pere ſe répréſente des degrez de perfection, en montant & en deſcendant à l'infini, que Dieu voit diſtinctement d'une ſeule vûë. Il n'en voit aucun qui ne demeure infiniment au deſſous de ſa perfection infinie. Il peut monter auſſi haut qu'il voudra pour le plan de ſon ouvrage, ſon ouvrage demeurera toûjours infiniment au deſſous de lui. Il peut deſcendre

auſſi bas qu'il lui plaira, ſon ouvrage ſera toûjours bon, parfait, ſelon ſa meſure, diſtingué du néant, au deſſus de lui, & digne de l'Etre infini. Dieu choiſiſſant entre ces degrez infinis, de perfection, appelle ou n'appelle pas le néant, ne doit rien, & peut tout. Sa ſupériorité infinie au deſſus de ſon ouvrage, fait qu'il n'en peut avoir aucun beſoin : la gloire même qu'il en tire, lui eſt, pour ainſi dire, ſi accidentelle, qu'elle ſe réduit à ſon bon plaiſir, & au pur choix de ſa volonté.

Il a pû créer le monde ſi tôt & ſi tard qu'il lui a plû ; mais le plûtôt ne vient qu'après ſon éternité, & le plus tard eſt encore ſuivi de cette même éternité qui reſte toute entiere. En un mot, quelque étenduë qu'il eût donné à la durée de l'Uni-

toute-puiſſance de Dieu
épuiſée dans un moment.
peut plus produire un ſeul
me ; il eſt dans l'impui
d'ajoûter le moindre deg
perfection au plus vil atô
l'Univers. Si quelque
indigne de Dieu, c'eſt un
idée de lui.

Combien Saint Auguſti
ſe-t-il plus noblement
plus de juſteſſe ſur la Div
Ce Pere ſe répréſente d
grez de perfection, en
tant & en deſcendant à l'
que Dieu voit diſtinc
d'une ſeule vûë. Il n'en v
cun qui ne demeure infi
au de de ſa perfectio
nie.
monter auſſ
pour le pla
ſon ouvrag
jours infiniment
ui. Il peut deſce

pas qu'il lui plaira, ſon ou-
ſera toûjours bon, parfait,
ſa meſure, diſtingue du
au deſſus de lui, & digne de
infini. Dieu choiſiſſant en-
degrez infinis, de perfec-
ppelle ou n'appelle pas le
ne doit rien, & peut tout.
ériorité infinie au deſſus de
rrage, fait qu'il n'en peut
aucun beſoin : la gloire
qu'il en tire, lui eſt,
ainſi dire, ſi accidentelle,
ſe réduit à ſon bon plai-
au pur choix de ſa vo-

pû créer le monde ſi tôt
rd qu'il lui a plû ; mais
ent qu'après ſon
lus tard eſt en-
ette
ou

vers, elle eût été toûjours quelque choſe de fini dans l'infini ; elle eût été renfermée dans l'éternité indiviſible de ſon Auteur.

S. Auguſtin répréſente contre les Manichéens cette bonté de l'ouvrage, & cette liberté de l'Ouvrier, à quelque degré qu'il lui plaiſe de le fixer. Il n'y a en tout, ſelon ce Pere, que les divers degrez de l'Etre, parce qu'Etre & perfection, c'eſt préciſément la même choſe.

C'eſt par ces divers degrez que Dieu varie ſon ouvrage : tout ce qui éxiſte eſt bon & parfait dans un certain genre. Ce qui eſt plus, eſt plus parfait, ce qui eſt moins, eſt moins parfait ; mais tout ce qui eſt, en quelque bas degré qu'il ſoit, eſt digne de Dieu, puiſqu'il a l'être, & qu'il faut une ſageſſe toute-puiſſante

pour le tirer du néant. En même temps tout être créé, quelque parfait qu'on le conçoive, n'a qu'un degré borné d'être, où il n'a pû monter que par la sageſſe toute-puiſſante de celui qui l'a tiré du néant. Toute créature ſe trouve donc dans ce milieu, entre ces deux extremitez dans l'infini de Dieu.

Dieu ne voit rien qui ne ſoit infiniment au deſſous de lui. Cette inferiorité infinie de tous les êtres créez des plus hauts & des plus bas degrez, les met tous dans une eſpece d'égalité à ſes yeux. Aucun d'eux n'a une ſupériorité de perfection infinie qui lui ſoit une raiſon invincible de le préférer. Auquel de ces divers degrez qu'il puiſſe s'arrêter, il s'arrête toûjours néceſſairement à un degré qui ſe trouve fini, & infiniment au deſſous de lui. Cette inférioriré

faire un plan de vie chrétienne pour l'avenir.

I.

On n'a rien de ſolide à oppoſer aux véritez de la Religion. Il y en a un grand nombre des plus fondamentales qui ſont conformes à la raiſon. On ne les rejette que par orgüeil, que par un libertinage d'eſprit, que par le goût des paſſions, & par la crainte de ſubir un joug trop gênant. Par exemple, il eſt facile de voir que nous ne nous ſommes pas faits nous-mêmes, que nous avons commencé à être ce que nous n'étions pas il y a cent ans : que notre corps, dont la matiere eſt pleine de reſſorts ſi bien concertez, ne peut être que l'ouvrage d'une puiſſance & d'une induſtrie merveilleuſe ; que l'Univers découvre dans toutes

toutes ſes parties l'art de l'Ouvrier ſuprême qui l'a formé ; que notre foible raiſon eſt à tout moment redreſſée au dedans de nous par une autre raiſon ſuperieure que nous conſultons, & qui nous corrige, que nous ne pouvons changer, parce qu'elle eſt immuable, & qui nous change, parce que nous en avons beſoin : tous la conſultent en tout lieu. Elle répond à la Chine comme en France, & dans l'Amerique. Elle ne ſe diviſe point en ſe communiquant : ce qu'elle me donne de ſa lumiere n'ôte rien à ceux qui en étoient déjà remplis. Elle ſe prête à tout moment ſans meſure, & ne s'épuiſe jamais. C'eſt un ſoleil dont la lumiere éclaire les eſprits, comme le ſoleil éclaire les corps. Cette lumiere eſt éternelle & immenſe : elle comprend

sous les tems comme tous les lieux. Elle n'est point moi, puisque elle me reprend & me corrige moi-même. Elle est donc au-dessus de moi, & au-dessus de tous les hommes *soi-*mêmes & imparfaits, comme je le dis. Cette raison suprême, qui est la règle de la même; cette sagesse à laquelle tout sage recourt de qu'il a; cette source supérieure de lumière où nous puisons tous, est le Dieu que nous cherchons. Il est par lui-même, & nous ne sommes que par lui. Il nous a faits semblables à lui, c'est-à-dire raisonnables, afin que nous puissions le connoître comme la vérité infinie, & l'aimer comme l'immense bonté. Voilà la Religion; car la Religion est l'amour. Aimer Dieu, & en communiquer l'amour aux autres hommes,

c'eſt exercer le culte parfait. Dieu eſt notre Pere, nous ſommes ſes enfans. Les peres de la terre ne ſont point peres comme lui, ils n'en ſont que l'ombre. Nous lui devons la connoiſſance, la vie, l'être, & tout ce que nous ſommes. Faut-il que nous qui avons tant d'horreur de l'ingratitude d'homme à homme ſur les moindres bienfaits, nous faſſions gloire d'une ingratitude monſtrueuſe à l'égard du Pere de qui nous avons reçû le fonds de notre être ? Faut-il que nous uſions ſans ceſſe des dons de ſon amour, pour violer ſa loi, & pour l'outrager. Voilà les véritez fondamentales de la Religion, que la raiſon même renferme. La Religion n'ajoûte à la probité mondaine que la conſolation de faire par amour & par re-

connoiſſance pour notre Pere celeſte, ce que la raiſon nous demande elle-même en faveur des vertus.

Il eſt vrai que la Religion nous propoſe d'autres véritez qu'on nomme des myſteres, & qui ſont incomprehenſibles. Mais faut-il s'étonner que l'homme qui ne connoît ni les reſſorts de ſon propre corps, dont il ſe ſert à toute heure, ni les penſées de ſon eſprit, qu'il ne peut ſe developper à ſoi-même, ne puiſſe comprendre les ſecrets de Dieu? Faut-il s'étonner que le fini ne puiſſe pas égaler ni épuiſer l'infini? On peut dire que la Religion n'auroit pas le caractere de l'Infini, d'où elle vient, ſi elle ne ſurmontoit pas notre courte & foible intelligence. Il eſt digne de Dieu, & conforme à notre be-

ſoin, que notre raiſon ſoit humiliée & confonduë par cette autorité accablante des myſteres que nous ne pouvons penetrer.

D'ailleurs, la Religion ne nous preſente rien que de conforme à la raiſon, que d'aimable, que de touchant, que de digne d'être admiré, dans tout ce qui regarde les ſentimens qu'elle nous inſpire, & les mœurs qu'elle exige de nous. L'unique point qui puiſſe revolter notre cœur, eſt l'obligation d'aimer Dieu plus que nous-mêmes, & de nous rapporter entierement à lui. Mais qu'y a-t-il de plus juſte, que de rendre tout à celui de qui tout nous vient, & que de lui rapporter ce moi que nous tenons de lui ſeul? Qu'y a-t-il au contraire de plus injuſte, que d'avoir tant

de peine à entrer dans un ſentiment ſi juſte & ſi raiſonnable ? Il faut que nous ſoyons bien égarez de notre voye, & bien dénaturez, pour être ſi revoltez contre une ſubordination ſi legitime. C'eſt l'amour propre, aveugle, effrené, inſatiable, tyrannique qui veut tout pour lui ſeul, qui nous rend idolâtres de nous-mêmes, qui fait que nous voudrions être le centre du monde entier, & que Dieu même ne ſervît qu'à flatter tous nos vains deſirs. C'eſt lui qui eſt l'ennemi de l'amour de Dieu. Voilà la playe profonde de notre cœur. Voilà le grand principe de l'irreligion. Quand eſt-ce que l'homme ſe fera juſtice ? Quand eſt-ce qu'il ſe mettra dans ſa vraye place ? Quand eſt-ce qu'il ne s'aimera que par raiſon, à

proportion de ce qu'il eſt aimable, & qu'il préférera à ſoi non ſeulement Dieu, qui ne ſouffre nulle comparaiſon, mais encore tout bien public de la ſocieté des autres hommes imparfaits comme lui ? Encore une fois voila la Religion, connoître, aimer Dieu. *C'eſt-là tout l'homme*, comme dit le Sage ; tout le reſte n'eſt point le vrai homme. Ce n'eſt que l'homme dénaturé, que l'homme corrompu & dégradé, que l'homme qui perd tout, en voulant follement ſe donner tout ; & qui va mandier un faux bonheur chez les créatures, en mépriſant le vrai bonheur que Dieu lui promet. Que met-on en la place de ce bien infini ? Un plaiſir honteux, un fantôme d'honneur, l'eſtime des hommes qu'on mépriſe ? Quand vous aurez bien affermi

les principes de la Religion dans votre cœur, il faudra entrer dans l'examen de votre conſcience, pour reparer les fautes de la vie paſſée.

II.

Le premier pas pour cet examen, eſt de vous mettre dans les diſpoſitions que vous devez à Dieu. Voulez-vous qu'un homme de condition ſente les fautes qu'il a faites dans le monde contre l'honneur d'une façon indigne de ſa naiſſance, commencez par le faire entrer dans les ſentimens nobles & vertueux que la probité & l'honneur doivent lui inſpirer; alors il ſentira très-vivement juſqu'aux moindres fautes qu'il aura commiſes en ce genre, il ſe les reprochera en toute rigueur, il en ſera honteux & inconſolable

inconſolable. Pour nous affliger de nos fautes, il faut que nous ayons dans le cœur l'amour de la vertu qui eſt oppoſée à ces fautes-là. Voulez-vous diſcerner exactement toutes les fautes que vous avez commiſes contre Dieu, commencez à l'aimer. C'eſt l'amour de Dieu qui vous éclairera, & qui vous donnera un vif repentir de vos ingratitudes à l'égard de cette bonté infinie. Demandez à un homme qui ne connoît point Dieu, & qui eſt indifferent pour lui, en quoi il l'a offenſé, vous le trouverez groſſier ſur ſes fautes : il ne connoît ni ce que Dieu demande, ni en quoi on peut lui manquer. Il n'y a que l'amour qui nous donne une vraie délicateſſe ſur nos pechez. Ouvrez les yeux dans un lieu ſombre, vous n'ap-

percevrez rien dans l'air ; mais ouvrez-les près d'une fenêtre aux rayons du ſoleil, vous y découvrirez juſqu'aux moindres atômes. Apprenez donc à connoître la bonté de Dieu, & tout ce qui lui eſt dû. Commencez par l'aimer, & l'amour fera votre examen de conſcience mieux que vous ne ſçauriez le faire. Aimez, & l'amour vous ſervira de memoire, pour vous reprocher par un reproche tendre, & qui porte ſa conſolation avec lui, tout ce que vous avez jamais fait contre l'amour même. Voyez un retour d'amitié vive & ſincere entre deux perſonnes qui s'étoient broüillées, rien ne leur échappe par rapport à tout ce qui peut avoir bleſſé les cœurs, & rompu l'union. Vous me demanderez comment eſt-ce qu'on peut ſe

donner à ſoi-même cet amour qu'on ne ſent point, ſur tout quand il s'agit d'un objet qu'on ne voit pas, & dont on n'a jamais été occupé : Je vous réponds, MONSIEUR, que vous aimez tous les jours des choſes que vous ne voyez point. Voyez-vous la ſageſſe de votre ami ? Voyez-vous ſa ſincerité, ſon courage, ſon déſintereſſement, ſa vertu ? Vous ne ſçauriez voir ces objets des yeux du corps, vous les eſtimez néanmoins, & vous les aimez juſqu'à les preferer en lui aux richeſſes, aux graces extérieures, & à tout ce qui pourroit ébloüir les yeux. Aimez la ſageſſe & la bonté ſuprême de Dieu, comme vous aimez la ſageſſe & la bonté imparfaite de votre ami : ſi vous ne pouvez pas avoir un amour de ſentiment, au moins

vous aurez un amour de preference dans la volonté, qui eſt le point eſſentiel.

Mais cet amour même n'eſt point en votre pouvoir, il ne dépend point de vous de vous le donner, il faut le deſirer, le demander, l'attendre, travailler à le mériter, & ſentir le malheur d'un être privé. Il faut dire à Dieu d'un cœur humble avec Saint Auguſtin, *O beauté ancienne, & toûjours nouvelle, je vous ai connuë, je vous ai aimée bien tard ?* O que d'années perduës, helas ! Pour qui ai-je vêcu, n'ayant pas vêcu pour vous? Moins vous ſentirez cet amour, plus il faut demander à Dieu qu'il daigne l'allumer dans votre cœur. Dites-lui, Je vous le demande, comme les pauvres demandent du pain. O que mon cœur eſt pauvre ! qu'il eſt

reduit à la mendicité ! O vous qui êtes ſi aimable, & ſi mal aimé, faites que je vous aime ! Rappellez à ſon centre mon amour égaré : accoûtumez-moi à me familiariſer avec vous : attirez-moi tout à vous, afin que j'entre dans une ſocieté de cœur à cœur avec vous, qui êtes le ſeul ami fidelle. O Dieu ! que n'ai-je point aimé hors de vous ! Mon cœur s'eſt uſé dans les affections les plus dépravées. J'ai honte de ce que j'ai aimé ; j'ai encore plus de honte de ce que je n'ai point aimé. Juſqu'ici je me ſuis nourri d'ordure & de poiſon, j'ai rejetté dédaigneuſement le pain celeſte, j'ai mépriſé la fontaine d'eaux vives, je me ſuis creuſé des cîternes entre-ouvertes & bourbeuſes, j'ai couru follement après le menſonge, j'ai fermé les yeux

à la vérité, je n'ai point voulu voir l'abîme ouvert ſous mes pas. O mon Dieu ! vous n'avez point oublié celui qui vous oublioit ? vous m'avez aimé, quoique je ne vous aimaſſe point ; & vous avez eu pitié de mes égaremens ; vous cherchez celui qui vous a fui.

Dès que vous ſerez veritablement touché, tout vous deviendra facile pour l'examen que vous voulez faire. Les écailles, pour ainſi dire, tomberont tout à coup de vos yeux ; vous verrez par les yeux pénétrans de l'amour tout ce que les autres yeux ne diſcernent jamais : alors il faudra vous retenir, loin de vous preſſer : juſques-là on auroit beau vous preſſer, l'amour propre vous retiendroit par mille reflexions indignes du culte de Dieu.

Pour le détail de votre examen, il ne ſera pas difficile. Examinez vos devoirs d'état & de profeſſion, comme Seigneur de terres, comme General dans les armées, commé Maître de vos domeſtiques, comme homme d'une condition diſtinguée dans le monde. Puis conſiderez en quoi vous avez manqué à la Religion, par des diſcours trop hardis; à la charité, par des paroles déſavantageuſes au prochain; à la modeſtie, par des termes trop libres; à la juſtice, par le défaut d'ordre pour payer vos dettes. Souvenez-vous de vos paſſions groſſieres qui ont pû vous entraîner; du prochain qui a ſuivi votre mauvais exemple; & du ſcandale que vous avez donné. Quand on a vêcu long tems au gré de ſes paſſions loin de Dieu, on ne ſçau-

roit rappeller exactement tout le détail ; mais ſans le marquer, on le fait aſſez entendre en gros, en s'accuſant de tels vices qui ont été habituels pendant un tel nombre d'années.

III.

A l'égard de l'avenir, il s'agit de regler le fonds de votre cœur, pour regler votre vie. Chacun vit ſelon ſon cœur ; c'eſt l'amour d'un chacun qui décide de toute ſa conduite. Quand vous n'avez aimé que vous & votre plaiſir, vous avez foulé Dieu aux pieds ; la volupté eſt devenuë votre Dieu ; vous avez pouſſé le plaiſir, comme parle Saint Paul ; *juſqu'à l'avarice* ; vous avez été inſatiable de ſenſualité, comme les avares le ſont d'argent ; en voulant vous poſſeder indépendamment de Dieu pour joüir de tout ſans meſure,

vous avez tout perdu ; vous ne vous êtes point poſſedé ; vous vous êtes livré à vos paſſions tyranniques, & vous vous êtes preſque détruit vous-même. Quelle phrenéſie d'amour propre ! Revenez donc, revenez à Dieu, il vous attend, il vous invite, il vous tend les bras : il vous aime bien plus que vous n'avez ſçû vous aimer vous-même. Conſultez-le dans une humble priere, pour apprendre de lui ce qu'il veut de vous. Dites-lui, comme Saint Paul abbattu & converti, *Que voulez-vous que je faſſe.*

Quand vous ſerez accoûtumé à prier, faites avec un ſage & pieux Conſeil un plan de vie ſimple, que vous puiſſiez ſoûtenir à la longue, & qui vous mette à l'abri des rechutes. Choiſiſſez quelque compagnie qui marque le changement de votre

cœur. Jamais un vrai ami de Dieu ne cherchera à vivre avec ſes ennemis. Plus il ſentira dans ſon cœur le goût des libertins, plus il s'en éloignera, de peur de retomber avec eux dans le libertinage. Le moins qu'on puiſſe donner à Dieu, c'eſt de ſentir ſa fragilité, c'eſt de ſe défier de ſoi après tant de funeſtes expériences; c'eſt de fuir le peril, qu'on ne doit pas ſe croire capable de vaincre; c'eſt de compter qu'on mérite d'être vaincu, dès qu'on le cherche. Choiſiſſez donc des amis avec leſquels vous puiſſiez aimer Dieu, vous détacher du monde, & trouver votre conſolation ſolide dans la vertu. Point de grimaces, point de ſingularitez affectées: une pieté ſimple toute tournée vers vos devoirs, & toute nourrie du courage de la confiance & de la paix, que

donnent la bonne conſcience & l'union ſincere avec Dieu.

Reglez votre dépenſe, prenez toutes les meſures qui dépendent de vous pour ſoulager vos creanciers, voyez le bien que vous pouvez faire dans vos terres, pour y diminuer les déſordres & les abus, pour y appuyer la juſtice & la Religion.

Choiſiſſez des occupations utiles qui rempliſſent vos heures vuides. Vous aimez la lecture, faites-en de bonnes. Liſez des livres de pieté ſolide pour nourrir votre cœur, avec des livres d'hiſtoire qui vous donneront un plaiſir innocent.

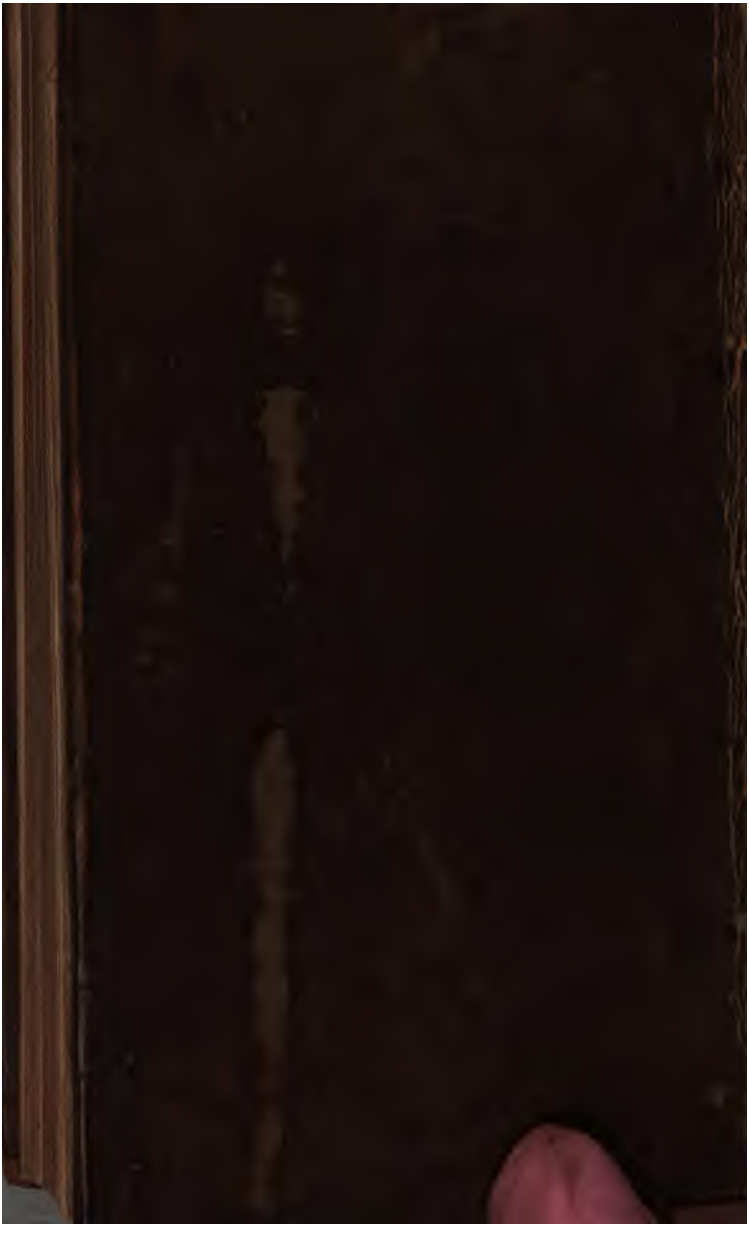
Mais ce que je vous demande au deſſus de tout, c'eſt de prendre tous les jours par preference à tout le reſte un demi-quart d'heure le matin, & autant le ſoir, pour être en ſo-

cieté familiere & de cœur avec Dieu. Vous me demanderez comment vous pourrez faire cette priere ; je vous réponds que vous la ferez excellemment, ſi c'eſt votre cœur qui la fait. Eh comment eſt-ce qu'on parle aux gens qu'on aime ? Un demi-quart d'heure eſt-il ſi long avec un bon ami ? Le voilà l'ami fidelle qui ne ſe laſſe point de vos refus, pendant que tous les autres amis vous négligent, à cauſe que vous ne pouvez plus être avec eux en commerce de plaiſir. Dites-lui tout, écoutez-le ſur tout ; rentrez ſouvent au dedans de vous-même pour l'y trouver. *Le Royaume de Dieu eſt au dedans de vous*, dit JESUS-CHRIST. Il ne faut pas l'aller chercher bien loin, puiſqu'il eſt auſſi près de nous que nous-mêmes. Il s'accommodera de

tout, il ne veut que votre cœur; il n'a que faire de vos complimens, ni de vos proteſtations étudiées avec effort. Si votre imagination s'égare, revenez doucement à la preſence de Dieu: ne vous gênez point; ne faites point de la priere une contention d'eſprit; ne regardez point Dieu comme un maître qu'on n'aborde qu'en ſe compoſant avec ceremonie & embarras. La liberté & la familiarité de l'amour ne diminuëront jamais le vrai reſpect & l'obéïſſance. Votre priere ne ſera parfaite que quand vous ſerez plus au large avec le vrai ami du cœur, qu'avec tous les amis imparfaits du monde. Vous me demanderez quelle pénitence vous devez faire de tous vos pechez; je vous réponds comme J. C. à la femme adultere: *Je ne*

[illegible], gardez-[illegible]. Votre grande pénitence sera de supporter patiemment vos maux, d'être attaché sur la croix avec J. C. de votre attache de la vie dans un état [illegible] pénible, où elle devient [illegible], & d'en faire le sacrifice à Dieu s'il le faut, avec un humble courage. O la belle pénitence que celle de se [illegible] la main de Dieu entre [illegible] & la mort. N'est-ce pas remplir [illegible] les fautes de la vie, que [illegible] dans les douleurs. [illegible] perdre, quand il [illegible], cette vie dont on [illegible] un mauvais usage.

[illegible], les principales [illegible] qui me viennent [illegible] pour vous; recevez-les, [illegible], comme les marques [illegible]

FIN.

[illegible] à Rouen, chez [illegible] Lambin.